



P. D'HÉROUVILLE S. J.

LE VINCENT FERRIER

DU XVII^E SIÈCLE

LE VÉNÉRABLE JULIEN MAUNOIR

Illustrations de R. R. de CONIAC

LES ÉDITIONS DILLEN

23, rue Oudinot

PARIS

1952

LE VINCENT FERRIER

DU XVII^e SIÈCLE

LE VÉNÉRABLE JULIEN MAUNOIR

DU MÊME AUTEUR :

Le R. P. de Sesmaisons. — Paris, Beauchesne.

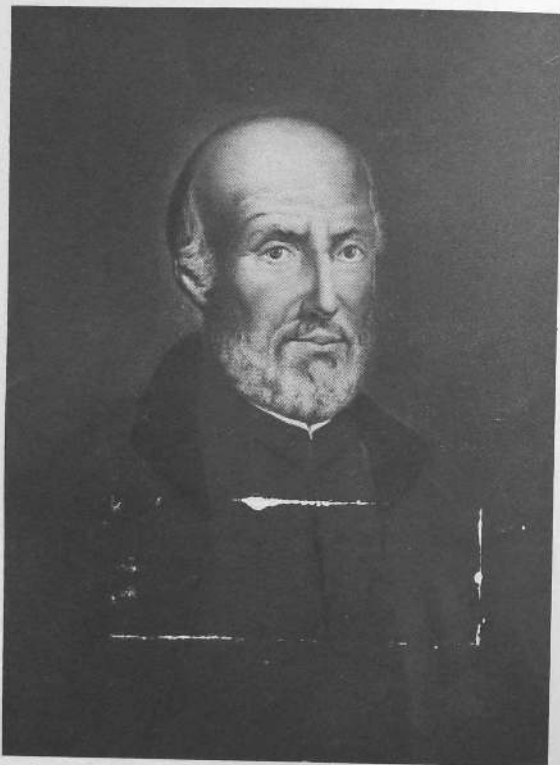
Vingt-cinq ans chez les Peaux-Rouges. (*le R. P. George le Fer de la Motte*) — 15^e mille. Paris, Tournai, Casterman.

Les missions des Jésuites au Canada. — (XVII^e & XVIII^e siècle.) — Paris, "Études", 15 rue Monsieur.

La "Bonne Armelle". — Toulouse, Apostolat de la Prière.

A la campagne avec Virgile. — 2^e édition augmentée, "Les Belles Lettres".

Une vocation d'Apôtre. (*Jeunesse du Vénérable Julien Maunoir*)
Préface par S. E. Mgr A. de La Villerabel, archevêque de Rouen, Saint-Brieuc, "Les Presses Bretonnes".



Le Vénérable Julien MAUNOIR
(1606-1683)

P. D'HÉROUVILLE S. J.

LE VINCENT FERRIER DU XVII^E SIÈCLE

LE VÉNÉRABLE JULIEN MAUNOIR

Illustrations de R. R. de CONIAC

Ouvrage couronné
par
l'Académie Française

ÉDITIONS DILLEN
23, Rue Oudinot
PARIS (VII^e)

NIHIL OBSTAT :
Quimper, 3 juin 1932.

ÉMILE LE PROVOST, S. J.

IMPRIMATUR :

Corisopiti, die 30^a jun. 1932

† ADOLPHUS
Ep. Corisopiten. et Leonen.

« Soumis aux décrets d'Urbain VIII et aux prescriptions du Saint-Siège, l'auteur déclare n'employer le mot de "saint" que dans son acception courante et n'attribuer qu'une valeur historique aux faits rapportés dans ce volume.

AVANT-PROPOS

Dans ses règles d'orthodoxie, saint Ignace a mis en garde contre la tentation fréquente de comparer les vivants aux saints canonisés. Si grande était la réputation du Père Maunoir, si merveilleux le succès de son apostolat que l'annaliste du collège de Quimper crut pouvoir faire une exception en sa faveur : sans anticiper sur les jugements de l'Église, il se permit d'appeler le missionnaire des Bas-Bretons, alter Vincentius Ferrerius. Le rapprochement ne s'imposait-il pas ? Un autre contemporain, plus qualifié pour porter une appréciation d'ensemble, l'admirable évêque de Tréguier Balthasar Grangier de Liverdis, se montrait plus affirmatif encore : « Depuis saint Vincent

Ferrier, nul ouvrier n'a travaillé au salut de la Bretagne avec autant de succès que le Père Maunoir... » (1). Aussi les biographes n'ont-ils pas manqué à un si grand homme et ce n'est pas faire œuvre nouvelle que de raconter son histoire.

Comme son tombeau n'a jamais cessé d'attirer les visiteurs, sa mémoire demeure toujours vivante. Au lendemain de sa mort, le Père François Paris, son supérieur, esquissait à grands traits, dans une importante circulaire, la physionomie de l'apôtre proclamé saint par la « voix du peuple, qui est ordinairement la voix de Dieu ».

Une douzaine d'années plus tard, le Père Antoine Boschet (1642-1699) élargissait le tableau. Il intitula son œuvre : Le Parfait Missionnaire ou la Vie du R. P. Julien Maunoir. La probité du récit, le constant

(1) Comparé à son devancier saint Vincent Ferrier, le Vénérable Père Maunoir est souvent aussi mis en parallèle avec le Bienheureux Grignon de Montfort, son imitateur. S. Exc. Mgr Duparc, évêque de Quimper et Léon, l'a fait éloquemment dans l'oraison funèbre du cardinal Charost : « Vos deux apôtres insignes du xviii^e siècle, l'apôtre en breton, Maunoir, et l'apôtre en français, Montfort, tous deux fils de votre diocèse et destinés à monter sur les saints autels, auraient reconnu en lui l'héritier de leur zèle et de leur confiance en la Sainte Vierge... » (p. 6, 7). Un biographe du Père de Montfort, Mgr Lavelle, avait dit de même : « Tous deux originaires du même diocèse et, à soixante ans d'intervalle, élèves du même collège de Jésuites à Rennes, Montfort et Maunoir sont encore reliés l'un à l'autre par M. Leuduger, qui est, pour ainsi dire, le trait d'union qui rattache le premier au second. »

souci de ne rien affirmer que sur preuve gagnent d'emblée la confiance du lecteur, tandis que la forme, d'une piquante naïveté, est encore le régal de lettrés délicats.

Ce charme de style ne se trouve pas au même degré dans le Recueil des vertus et des miracles du R. P. Julien Maunoir, par le Père Guillaume Le Roux (1653-1725). Comme écrivain, cet auteur est sans contredit inférieur à son confrère, mais, où il reprend l'avantage, c'est lorsqu'il décrit en connaissance de cause les labeurs de l'apostolat avec son expérience de vieux missionnaire breton.

Réédités au XIX^e siècle, ces ouvrages ont guidé de nouveaux historiens, Perdrigeon du Vernier (Paris et Nantes, 1869), puis, plus près de nous, le Père Xavier Séjourné. Celui-ci, en deux volumes très complets, a rassemblé tous les documents qu'il put recueillir sur son héros. La longueur d'un récit analytique qui poursuit le missionnaire de village en village pendant un demi-siècle, décourage bien des lecteurs, mais il serait injuste d'oublier les nombreuses démarches, les patientes recherches, le travail de critique et de dépouillement auxquels s'est livré ce laborieux biographe. D'autres sont venus, qui ont monnayé ses travaux à l'usage du grand public : le Père Questel, dans une brochure de propagande ; M^{lle} Marthe Le Berre, en un

petit volume alerte, qui se recommande par sa couleur locale et son goût de terroir ; enfin, en langue bretonne, M. le chanoine Uguen, curé-doyen de Plougas-tel-Daoulas.

Comment omettre ici Dom Lobineau (réédité par l'abbé Tresvaux), et des auteurs comme MM. Alain du Cleuziou et de Calan, Arthur de la Borderie, de la Villemarqué, le comte de Carné, Barthélemy Pocquet, Henri Bremond, le Père Kleutgen, l'abbé L. Kerbiriou, etc., qui furent amenés à réserver au Tad mad une place plus ou moins grande, dans des ouvrages généraux ? D'autres ont parlé de lui dans des monographies concernant l'histoire religieuse de notre province : ainsi, S. Exc. Mgr André du Bois de la Villerabel, archevêque de Rouen ; S. Ropartz, MM. les chanoines J. Buléon et E. Le Garrec, tout récemment M. Henri Ghéon, à propos de Sainte-Anne d'Auray, etc...

Est-il besoin de rappeler les éloges que, dans ses Saints Prêtres du XVII^e siècle (ouvrage réédité par M. Letourneau), l'Angevin Grandet a décernés au « fameux Maunoir », et la mention que lui consacre Chateaubriand au début des Mémoires d'Outre-tombe (1) ?

(1) Édité. Edm. Biré, t. I, p. 50. Chateaubriand fait allusion à une phrase du Père Maunoir dans le *Sacré Collège de Jésus*. On trouve un texte analogue dans la *Vie ms de M. le Nobletz*, I, ch. 25.

Enfin, parmi ceux qui ont bien mérité du bon Père, pour ne rien dire des vivants, on ne saurait du moins omettre de nommer les Pères Humbert de Sesmaisons (+ 1916) et Méen Questel (+ 1927).

Cette cause que, dès les premières années du XVIII^e siècle, l'épiscopat breton, Mgr de Ploëuc en tête (1), recommandait si chaudement au pape Clément XI, et à laquelle le vénéré Père Cayron et le Bienheureux Antoine Baldinucci témoignèrent tant d'intérêt, fut définitivement introduite, à la fin du pontificat de Pie IX, sous les auspices du cardinal Oreglia di Santo Stefano. Dieu sait l'heure qu'Il a fixée pour glorifier ici-bas, avec le Vénérable Michel le Nobletz, son bon serviteur Julien Maunoir. En attendant, non seulement la France entière mais les pays étrangers témoignent leur sympathie pour cette cause si populaire. Il n'est pas jusqu'à l'église anglicane qui, par la plume d'un de ses dignitaires (2), ne lui ait rendu un significatif hommage. Nos Bretons, toutefois, auront à cœur de ne se

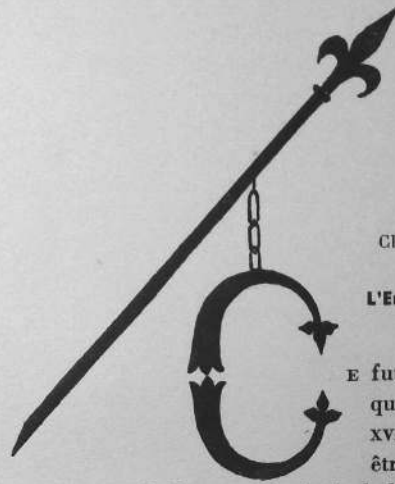
(1) François-Hyacinthe de Ploëuc de Timeur, qui succéda en 1707 à Mgr de Coëtlogon et gouverna pendant trente-deux ans le diocèse de Quimper.

(2) Rev. G. H. Doble, Canon of St. Petroc, in the Cathedral of Truro. — Déjà, au seuil du XVIII^e siècle, un Gallois avait rendu hommage au Père Maunoir ; c'est Edward Liwd qui adapta en partie le *Sacré Collège* dans l'*Archæologia Britannica* (1707) : *Armoric grammar* et *Armoric English dictionary*.

laisser dépasser par personne, surtout quand l'approbation officielle de l'Église permettra de donner à leurs sentiments ce caractère de culte public, qui associera leur Tad mad à saint Corentin, saint Vincent Ferrier, saint Yves dont il fut le continuateur et l'imitateur fidèle.

Le 26 mai 1932.

P. H.



CHAPITRE PREMIER

L'Enfance au Village

CE fut une heureuse époque que le début du XVII^e siècle. Plus peut-être que le reste de la France, la Bretagne jouissait de la paix, par contraste avec ses récentes calamités.

Pour venir à Rennes, Henri IV avait traversé des campagnes dont les ruines disaient les longues misères ; à cet aspect, il s'écria, dit-on : « Où ces pauvres Bretons prendront-ils tout l'argent qu'ils m'ont promis ? » Mais une ère de prospérité s'ouvrit, un beau samedi de mai 1598, lorsqu'à l'entrée de la ville le Béarnais reçut les clefs symboliques qui lui livraient la capitale de sa « province et duché ». L'enthousias-

me s'exprima par les superlatifs d'un certain avocat Belordeau, *fori splendor aremorici*. Saluant « le lys de France... tant suave à l'odorat et tant plaisant à la vue », l'orateur s'écria : « Nous sommes si contents et tellement édifiés de votre venue tant désirée... qu'il n'y a rien qui nous puisse empêcher de dire que la mémoire de nos misères a été aussitôt éteinte que vous avez fait la première démarche pour nous venir voir. »

Le souvenir du passage d'Henri IV demeurait encore bien vivant dans la Haute-Bretagne quand, le 1^{er} octobre 1606, naquit Julien Maunoir, futur apôtre des Bas-Bretons. Ce fut à Saint-Georges-de-Reintembault, entre Fougères et Pontorson, au modeste domicile d'Isaac Maunoir et de Gabrielle Deloris, dont il était le cinquième enfant. Le prénom qu'il reçut au baptême fut à la fois un souvenir de son parrain, Dom Julien Jamet (1), et une survivance de son frère aîné, mort depuis peu. De sa marraine, Mathurine Cador, nous ignorons tout, sauf le nom.

Mince événement que cette naissance, capable tout au plus de défrayer un moment les commérages du bourg. Bien loin de là, pourtant, au fond de la Basse-

(1) Ce titre de Dom était souvent ajouté au nom des prêtres séculiers. Six ans plus tard, ce Julien Jamet baptisera la dernière sœur de Julien Maunoir, Jeanne, septième enfant de la famille.

Bretagne, un clerc du Léon, récemment ordonné prêtre, en va être informé par une révélation mystérieuse. Agé de trente ans au plus, mais réputé déjà pour sa vertu extraordinaire, Dom Michel le Nobletz s'est définitivement dévoué au salut de ses compatriotes. Quelle consolation d'apprendre que Dieu lui prépare un auxiliaire et un successeur ! Encore ne prévoit-il pas toute l'extension que celui-ci donnera à son œuvre en lui apportant une organisation durable...

Les premières années du petit Julien furent-elles marquées par d'autres signes extraordinaires?... Elles s'écoulèrent uniformes et paisibles, dans l'humble demeure où ses parents tenaient leur commerce de tissus (1).

(1) Ne peut-on voir une lointaine réminiscence de la boutique paternelle, un jour de foire à Saint-Georges, dans cette comparaison dont Maunoir se servira, trente ans plus tard, pour décrire une laborieuse journée de missionnaire : « Nous étions comme les négociants les jours qu'ils font un grand débit : le plaisir du gain nous faisait oublier la peine... » ? (Vie ms du P. Bernard, citée par Boschet.)



Maison natale de Julien Maunoir

Rien, au premier abord, ne distingue cette maison de ses voisines, auxquelles elle fait suite dans un alignement irréprochable. Ses robustes murs de granit semblent défier les siècles. Au-dessus de la porte, une inscription avertit le passant qu'ici est né le R. P. Julien Maunoir, missionnaire.

Certes, le logis n'était pas trop vaste pour une famille de huit à dix membres, surtout si l'on tient compte de l'espace occupé par le magasin. Le grenier, il est vrai, paraît avoir été habité, à en juger par une cheminée qui existe encore. Ce serait là, selon une tradition, qu'au retour de l'église, l'enfant s'exerçait à reproduire les cérémonies et à imiter le prêtre à l'autel.

Au rez-de-chaussée est associé un souvenir plus ancien. En passant devant l'âtre, on ne manque pas de rappeler une tradition vénérable. Julien, encore poupon au maillot, tomba un jour des genoux de sa mère assise auprès du feu. La tête porta, dit-on, contre la pierre du foyer, — une dalle malencontreusement remplacée vers le milieu du dernier siècle, — mais, au lieu de s'y briser, elle se serait doucement enfoncée dans le granit au point d'y laisser son empreinte. Légende, peut-être, comme il s'en forme souvent en grappes autour des « enfances » célèbres... Mais, comme on

l'observait récemment (1), la mode est heureusement passée de mépriser en bloc toutes les légendes et celle-ci symbolise fort bien la vigilance qu'exerce le Ciel sur les privilégiés de la grâce. Elle souligne en même temps la précoce réputation dont a joui Maunoir dans son pays natal.

Ses parents, nous dit-on, furent ses premiers maîtres de vertu. Ils « avoient beaucoup de piété, assure son premier historien, et tant de charité pour les pauvres (2), qu'ils partageoient avec eux ce qu'ils pouvoient gagner dans un négoce de campagne ». A bien entendre le même Père Boschet, on devine que cette éducation fut marquée d'un certain caractère de sévérité : « Ces bonnes gens lui inspiroient la crainte de Dieu, et Dieu lui-même lui inspiroit son amour ». Certainement, ils veillaient avec un soin particulier sur l'instruction religieuse de leurs enfants. Julien en profita si bien que, d'élève, on le vit aussitôt passer maître. « Ses jeux, écrira de lui le Père Guillaume Le Roux, estoient d'assembler ses camarades, de les ranger deux à deux, de leur dire tout haut les prières qu'il sça-

(1) Par exemple, A. Reed, trad. ang. de G. Consoli : *Cumae*, Naples, 1927, ch. 1.

(2) « A typical Breton virtue », dit très bien le Rév. G. H. Dobbie.

voit. » Parfois, il les mettait en ordre de procession et les conduisait gravement, au chant de cantiques, jusqu'à la Croix-du-Lac, ce qui peut représenter, aller et retour, une lieue de trajet. Comme ses compatriotes Duguesclin et Chateaubriand, il s'affirmait déjà conducteur d'hommes.

Lui-même (1), dans la vie manuscrite de Catherine Daniélou, a écrit cette phrase où il n'est nullement téméraire de reconnaître une sorte de confiance involontaire : « Nous lisons dans la vie des saints que les actions de piété ou de vertu qu'ils ont faites estant jeunes ont attiré de grandes grâces de Dieu sur leurs âmes et ont esté le fondement de leur sainteté » (2). Certes, en parlant ainsi, il ne songeait pas à faire son

(1) Nous ferons le plus souvent possible appel aux témoignages immédiats du P. Maunoir. Comme l'a dit M. André Maurois (*De la biographie considérée comme science, Revue universelle*, 15 octobre 1928), « rien ne remplace l'impression personnelle que donne le contact avec... les documents originaux... Ces textes écrits par l'homme lui-même ont un son, une nuance particulière qu'aucune paraphrase ne laisse subsister... »

(2) Il parle de même à propos de Marie-Amélie Picard : « A l'âge de sept ans, après avoir entendu un sermon, elle se sentit embrasée » du « désir de plaire à Jésus-Christ... Voilà le fondement de toutes les vertus héroïques et des grandes grâces qu'elle a reçues du Ciel... » Et, dans la vie manuscrite de M. le Nobletz, nous lisons, à propos d'un acte extraordinaire de mortification accompli par son héros à l'âge de quatorze ans : « Il ne se peut dire quel déluge de grâces attire un acte généreux par lequel un serviteur de Dieu se surmonte, comme il se voit au cours de la vie de ce jeune athlète de l'Empereur Jésus. »

propre éloge. Au contraire, revenant, durant son noviciat, sur les années de son enfance, il les jugera comme les saints le savent faire, avec une impitoyable sévérité. Il est certain pourtant que cette période de sa vie ne fut pas vide de ces actes précoces de générosité qu'il admirait en un saint Nicolas, un saint Bernardin de Sienne, une sainte Thérèse, un bienheureux Hermann, une sainte Marie-Madeleine de Pazzi, dont il aimera plus tard à citer les exemples.

L'Eucharistie qui, selon la prédiction de Pie X, doit susciter des saints parmi les petits enfants, dut entrer de bonne heure dans la vie de Julien. Sans savoir la date de sa première communion, on est fondé à croire, avec le Père Séjourné (1), qu'elle ne fut pas différée au delà de neuf ans. Ce n'est pas encore, sans doute, l'idéal rappelé par le décret *Quam singulari*, mais c'est moins encore l'esprit janséniste et les pernicious retards que la secte allait généraliser.

Pour la confirmation, nous sommes mieux renseignés. Du Père Maunoir lui-même, nous en avons appris le lieu et, sinon le jour, du moins l'année. Peut-être cette cérémonie fut-elle l'occasion de son premier

(1) X.-A. Séjourné. *Histoire du Vénérable Julien Maunoir*, Paris, Oudin, 1895, t. I, p. 7.

voyage en dehors de la paroisse natale, car on dut le conduire à Fougères. Une fois, le prélat qui, depuis 1602, occupait le siège de Rennes, avait honoré de sa visite la paroisse de Saint-Georges-de-Reintembault pour inaugurer la chapelle d'Ardennes, construite par M^{me} de Romilly. Mais, c'était en 1609 ; Julien n'avait pas trois ans et, si on le présenta à la bénédiction de l'évêque, il n'en garda pas le souvenir. Six ans plus tard, les enfants de la région étaient convoqués à la ville la plus proche pour y recevoir la confirmation. Mgr François Larchiver (1), naguère pénitencier des Bretons à Rome, était originaire du diocèse de Tréguier ; jadis, il avait eu pour élève Pierre Quintin qui, à ce moment, préluait, aux côtés de son ami Dom Michel le Nobletz, à la rénovation religieuse dont Maunoir serait un jour le principal ouvrier. Double motif qui semble avoir prédestiné ce prélat à appeler sur le futur apôtre de ses compatriotes les dons du Saint-Esprit. Le petit Julien avait alors huit ans, puisque lui-même place la cérémonie quatre ans avant le décès de l'évêque qui mourut « au commencement de l'an

(1) On trouve aussi Lachiver et L'Archiver. La vie manuscrite de M. le Nobletz nous dit à propos de « escuyer Pierre Quintin, sr de Limbau » : « A Paris, il étoit sous la conduite de Messire François Larchiver, prestre séculier de Tréguier et qui depuis fut évêque de Rennes, chéri de toute la Bretagne pour sa sainteté de vie. » (liv. I, ch. 5).

1619 ». La mémoire de cette grâce lui est demeurée très présente jusque dans sa vieillesse.

Le don de piété, qu'il n'avait pas reçu en vain, se manifesta chez lui par un vif attrait pour l'Eucharistie. Comme il l'a raconté de le Nobletz enfant, lui aussi oubliait tout pour répondre à l'appel mystérieux du tabernacle. Dans une famille nombreuse, tous sont soumis à la bienfaisante obligation de se rendre utiles. A Julien échut le devoir de garder la vache dans le petit champ de ses parents. On le montre encore, ce modeste domaine, assez resserré dans une ceinture de haies, qui, sans doute, lui valut son nom : « Champ de l'Épine ». Une moitié était cultivée ; l'autre formait pâtis. On voyait donc le jeune Maunoir, comme ces autres enfants qui devinrent saint Vincent de Paul, le bienheureux Dom Bosco et Pie X, courir nu-pieds sur la route, pressant de sa gaulle la marche de la paisible bête confiée à sa surveillance. L'église se trouvait à mi-chemin entre le champ et la maison familiale. La cloche sonnait-elle pour la messe ? Déjà, en quelques bonds, Julien était au pied de l'autel, où, peut-être, il rêvait de célébrer à son tour... Certes, il ne songeait pas à désobéir, mais le goût de la prière lui faisait oublier le reste. La première fois qu'il laissa ainsi sa vache à la garde problématique de son bon

ange, le cœur dut lui battre bien fort quand il s'aperçut de son imprudence ; si l'animal avait franchi les limites permises et attaqué le carré de choux... quelle correction n'attendait pas le petit vacher de retour à la maison ?... Mais non, rien à craindre, cette fois du moins : la brave bête broutait toujours à la même place et l'on disait aux jeunes pâtres du pays : « Surtout,



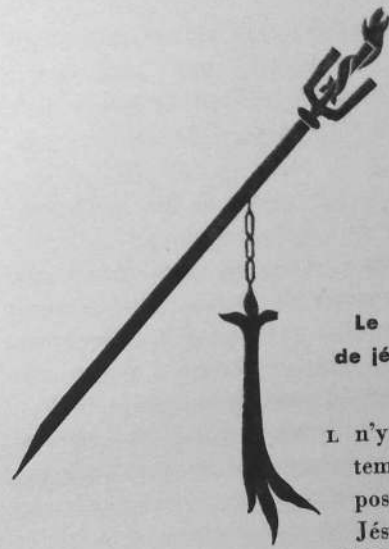
Ancienne église
de Saint-Georges
(démolie au dix-neuvième
siècle)

garde bien les bestiaux, comme le petit Maunoir... » Après trois siècles et plus, le souvenir de ces menus faits, est demeuré vivant à Saint-Georges.

« Un prestre de la paroisse l'ayant observé, raconte le Père Boschet, et voyant qu'il passoit à l'église le temps que les enfants de son âge passent à jouer et à se divertir, le prit en affection ; il luy enseigna les premiers éléments de la langue latine, et le mit en estat d'entrer au collège. »

On aimerait à désigner par son nom le prêtre qui prit cette initiative. Serait-ce le recteur, Dom Michel Bertin ? L'expression vague dont se sert le vieil historien donne à penser que ce fut un autre. En ces siècles de foi, les vocations sacerdotales étaient plus nombreuses qu'il ne le fallait pour satisfaire aux exigences du ministère paroissial. Ainsi trouvait-on, dans chaque village, un ou plusieurs prêtres dont les loisirs profitaient à l'éducation des enfants. Le bienfaiteur de notre petit Julien put être son parrain, Dom Jamet, ou un de ces prêtres libres vivant dans le pays, Dom Roussel, par exemple...

Ce qui est sûr, c'est qu'en 1621, nous le trouvons, âgé de quatorze ans et demi, suivant à Rennes la classe de quatrième.



CHAPITRE II

Le premier collège de jésuites en Bretagne

L n'y avait pas si longtemps que la Bretagne possédait un collège de Jésuites. Quelque vingt-cinq ans plus tôt, en 1596, Michel le Nobletz avait dû aller chercher à Bordeaux, puis à Agen, le complément d'instruction que ne pouvait lui donner son pays où faisaient défaut « les maîtres habiles et expérimentés ». A la même époque, un magistrat de Rennes comme M. de Bouchers se voyait contraint d'envoyer ses fils jusqu'en Flandre pour y étudier sous les Jésuites de la province gallo-belge ; nous retrouverons l'un d'eux, devenu le Père Pierre Bernard, inti-

mement mêlé à la vocation apostolique et aux travaux du Vénérable Père Maunoir. Ce dernier, plus favorisé que ses devanciers, n'eut pas à s'éloigner beaucoup du bourg natal dès qu'il fut à même d'aborder les études classiques.

L'installation de la Compagnie de Jésus à Rennes avait été décidée en 1604. Deux ans plus tard, le projet se réalisa, l'année même où naissait notre héros. Confié aux Pères de la province de France, l'établissement faillit être transféré à la province dite d'Aquitaine. Grand émoi au Parlement de Rennes. Le chancelier écrit au Père Jacques Sirmond (15 novembre 1619) : « Notre province de Bretagne ayant été unye au royaume de France et domaine du roy, nous avons sur toutes choses chéry cette union et vivons en telle correspondance d'humeur avec les François que la plus forte considération qui nous convia de désirer l'établissement de ceux de votre Compagnie en nostre collège ce fut de voir et entendre les promesses qu'on nous faisoit qu'il demeureroit de la province de France et que nos consciences et nos enfans seroient gouvernez par des Pères et Régents françois... »

A Rome, on ne fut pas si vite persuadé que rattacher le collège Saint-Thomas à l'obédience du Provincial de Bordeaux offensait le loyalisme des Rennais.

La question était encore pendante quand Julien y fut admis. Mais, l'année suivante, Louis XIII intervient. Il demande au Général des Jésuites que « les Pères continuent d'instruire la jeunesse... en la ville de Rennes, capitale de son duché de Bretagne..., laissant le dict collège sous la province de France... » Après cette lettre du Roi Très-Christien, le T. R. P. Vitelleschi abandonne définitivement son projet. Cette décision aura quelque influence sur l'avenir du jeune Maunoir.

Quand le petit villageois, qui n'était, pour ainsi dire, jamais sorti de Saint-Georges, aperçut pour la première fois la grande ville, est-ce de l'admiration ou de l'effroi qu'il ressentit? A peine avait-elle trente mille habitants, mais elle dut lui sembler un monde ; au-dessus des remparts émergeaient en fouillis les clochers et les tours, car nombreuses étaient les églises, abbayes, chapelles de prieurés, de couvents et d'hôpitaux... De loin, quel joli aspect ! D'Argentré, plus positif d'ordinaire, devient poète à cette vue : « Cristal de roche aux facettes multiples que fait briller le beau soleil !... Les Rennais du XVII^e siècle peuvent être fiers de leur ville... » (Maurice Bigot.)

Le Père Maunoir, s'il revenait maintenant en ces lieux familiers à son enfance, éprouverait quelque peine à s'y reconnaître ; ces rues régulières, tracées

après le grand incendie de 1720, ne lui furent jamais connues. De son temps, le collège, l'un des plus considérables du royaume (un moment les élèves dépassèrent trois mille) était situé dans une île bordée au nord par le cours principal de la Vilaine et entourée, des autres côtés, par un bras de rivière, comblé



Eglise des Jésuites de Rennes
(commencée en 1624)

depuis, que suivait les remparts de la ville vers le sud.

Externe, Julien prenait pension dans quelque maison modeste, en rapport avec les ressources de sa famille. Cette vie n'était pas sans dangers. La capi-

tale bretonne méritait-elle alors les âpres critiques que fera d'elle Grignion de Montfort, dans les couplets satiriques dont on connaît le refrain : « Adieu, Rennes, Rennes, Rennes... » ? Toujours est-il que les cabarets y étaient extrêmement fréquentés, même par les simples collégiens. Boschet nous montre son jeune héros prévenant ses condisciples « contre l'excès du vin... à quoi la jeunesse de Bretagne étoit alors fort sujette... » Il n'est question que de vin : la fabrication du cidre (1) n'atteignait pas encore, paraît-il, ce point de perfection qui en a rendu depuis l'usage trop attrayant ; quant à l'eau-de-vie, elle n'était pas « entrée dans la consommation usuelle et se débitait... chez les apothicaires ! » (2).

On déplore des abus plus graves encore. Les Bénédictins de l'abbaye Saint-Melaine se plaignent et se plaindront longtemps de ce que « quantité de faînéans et escolliers » infestent les bosquets du Thabor et violent impudemment la clôture, au grand détriment des lapins !... Souvent, en pleine rue, des écervelés se permettent toutes sortes d'« insolences » et le

(1) Cf. *Bulletin Archéologique de l'Association bretonne*, 1848, p. 55.

(2) Comte de Carné. *Les Etats de Bretagne*, 2^e édit., Paris, Didier, 1875, t. I, p. 310.

Parlement en vient à ordonner la confiscation de toute arme dont le port est strictement prohibé à la jeunesse studieuse...

Un milieu si agité, donc si vivant, offrait au zèle précoc de Maunoir un champ d'action autrement étendu et varié que la bande docile des petits gars de Saint-Georges. Il savait ne perdre aucune occasion. « Il persuadait aux uns, dit le Père Boschet, de brûler les méchants livres..., aux autres, de se retirer des mauvaises compagnies... ; il modérait dans ceux-là la passion du jeu... avec une prudence au-dessus de son âge. De sorte qu'il faisait dès le collège une espèce de mission par où Dieu le dispoit de bonne heure à l'employ qu'Il luy devoit donner un jour. »

Tel était le *pisquig* (1), à qui la Providence prêtait vie et croissance, en attendant que, devenu grand, il devînt... pêcheur d'âmes.

Pour lui, si jamais il se permettait quelque distraction, il la prenait à l'église, par exemple aux offices de

(1) Petit poisson. C'est le terme dont le Nobletz, dans son langage imagé, se servit alors pour l'annoncer prophétiquement aux pêcheurs de Douarnenez: « *Dixit nutriti a Deo in diocesi Rhodonensi pisciculum qui sibi succederet...* » (*Journal manuscrit des missions*, p. 3.) Dans son cantique sur la vie et la mort du P. Maunoir, le P. Vincent Martin dira de même (strophe 7): « *Maga r'er din eur peskig en Escopit Roazon...* »

la cathédrale, où pontifiait l'évêque, M. de Cornulier. La prière et l'étude suffisaient à son bonheur.

Son année d'« humanités » lui fut particulièrement profitable. C'est qu'il eut un maître éminent à tous égards, le Père Jean Rigoleuc. Né à Quintin, en 1595, le jeune professeur n'était pas encore prêtre, mais ses talents et sa vertu lui assuraient un ascendant très rare. Le Père Champion, qui lui a consacré une notice devenue classique dans l'histoire de la spiritualité, mentionne « les belles poésies » que Rigoleuc faisait réciter par ses élèves « à la louange de la Sainte Vierge ». Il y a tout à parier que lui-même en était l'auteur. Pour l'esprit, que ne pouvait-on pas gagner aux leçons d'un latiniste que le Père Cossart, juge compétent, préférerait au célèbre Père Denis Petau ? A ses dons naturels, le Père Rigoleuc joignait une application sans bornes à sa tâche scolaire. Plus tard, sa conscience délicate lui reprochera même d'avoir témoigné « trop d'empressement » pour le progrès de ses élèves !... Peut-être l'ardeur avec laquelle il les poussait au progrès intellectuel et moral, le faisait-elle redouter de plus d'un, car il avait encore quelque peu « l'humeur prompte » ; il acquérait cependant de haute lutte cette inaltérable maîtrise de lui-même qu'un connaisseur en fait de vertus, le saint M. de Kerlivio, af-

firmait n'avoir jamais rencontrée, du moins au même degré, que chez un seul serviteur de Dieu, et c'était précisément le Vénérable Père Maunoir.



Une classe au dix-septième siècle

En 1623, l'humaniste de seize ans est à bonne école ; il en fera son profit. Dès lors, il se distingue parmi les plus fervents congréganistes. A vrai dire, ce n'est pas le collège, mais sa chrétienne famille qui lui a révélé

la dévotion à la Sainte Vierge. Au presbytère de Saint-Georges-de-Reintembault, on conserve précieusement une statue en bois, qui représente la Vierge portant l'Enfant Jésus. Vénérable par son antiquité, cette sculpture l'est plus encore par le respect dont elle fut longtemps entourée dans la famille Maunoir. Il faut croire que, devant cette naïve image, Julien apprit à prier à genoux dès qu'il fut à même de balbutier quelques phrases. Presque exilé dans une grande ville, loin du foyer paternel, il entretint avec sa Mère du Ciel des relations plus confiantes que jamais. Quinze ans après, son âme est encore toute parfumée de ce souvenir : « Je rappelai en ma mémoire... comment Elle m'avoit aimé, lorsque j'étois encore écolier, quoique ma malice me rendit indigne de ses bontés... »

L'assiduité aux cérémonies de la congrégation ne suffisait pas à son besoin de prière. Il faisait oraison en secret, d'après les instructions de son Père Spirituel. Impossible de découvrir le nom de celui-ci ; mais un témoignage ancien nous apprend que le collégien « avoit autant d'ouverture pour son directeur que de réserve pour tout autre ». « Celuy-cy ayant veu, ajoute Boschet, ce que faisoit son élève pour le salut de ses compagnons, voulut éprouver son zèle : il le mit sur le succès avec lequel les Jésuites travailloient à la

conversion de la Chine et du Japon, de l'Amérique et du Canada... Maunoir, animé d'une sainte ardeur, dit au Père : Faites-moy Jésuite, et envoyez-moy au secours des infidèles. »

Justement, parmi les régents du collège Saint-Thomas, le jeune Père Alexandre de Vieuxpont rêvait, tout en dirigeant une petite classe, de se dévouer au service de la Nouvelle-France ; ses vœux furent bientôt comblés. Au nombre des religieux qui durent exercer sur l'enfant une influence plus ou moins directe, il n'est que juste de mentionner le Père Guy le Meneust, le préfet des études qui l'accueillit dès son entrée en quatrième. Ce Père portait un nom bien connu à Rennes (1), où le sénéchal René le Meneust s'était illustré, en tenant tête au gouverneur, pour la présidence de la « communauté » (assemblée de ville) ; mais ses talents lui valaient plus de prestige encore que sa famille. Regardé depuis ses premières années comme une intelligence exceptionnelle, il n'avait pas, dans la suite, démenti ce jugement : exception bien rare à la loi qui atteint presque tous les enfants prodiges... Nous

(1) La mère de François de Coëtlogon, que nous verrons évêque de Cornouaille et grand admirateur du P. Maunoir, était Louise le Meneust.

le rencontrerons de nouveau, toujours aux premiers rangs et tenant le principal rôle dans la formation religieuse de son ancien élève. Mais n'anticipons pas.

Que Julien fût appelé au sacerdoce, nul n'en pouvait sérieusement douter. Mais Dieu le voulait-Il en outre religieux, jésuite, missionnaire ? Son prudent directeur ne se hâtait pas de le déclarer.

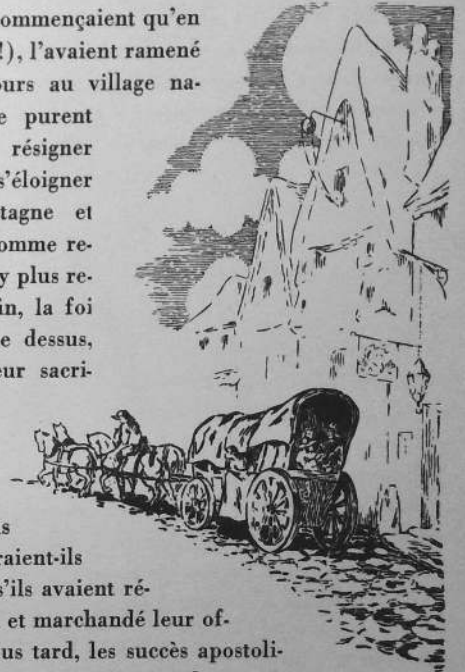
Peut-être la canonisation des saints Ignace de Loyola et François-Xavier fut-elle une des premières occasions où il entrevit sa vocation possible à la Compagnie de Jésus. Il était alors en troisième : non seulement le collège avec ses amis (parents des élèves ou bienfaiteurs à divers titres), mais la ville entière s'associa aux réjouissances qui accueillirent la bulle de Grégoire XV, promulguée par Urbain VIII ; la municipalité de Rennes tint à y prendre part officiellement. Ce souvenir devait rester gravé dans une mémoire d'enfant. Depuis, la grâce avait agi. De jour en jour, l'écolier apprenait à mieux connaître ses maîtres... Enfin, comme il allait bientôt terminer ses études, le Père Provincial vint faire la visite du collège. C'était le célèbre Père Pierre Coton, jadis conseiller et confesseur du roi Henri IV, puis intimement mêlé à l'éducation de Louis XIII ; prédicateur renommé, controversiste redouté des Cal-

vinistes, auteur spirituel en vogue, il était peut-être le religieux le plus en vue du royaume. On lui présenta le candidat d'élite qui venait solliciter son admission. Eclairé par sa longue expérience et un rare discernement des esprits, il comprit que sa province et son ordre acquéraient un trésor : missionnaire dans le Nouveau-Monde, en France ou dans l'Extrême-Orient, ce jeune homme, où qu'il fût, serait un apôtre de grande envergure... Le supérieur se rappela-t-il alors qu'à Paris, une vingtaine d'années auparavant, un clerc du Léon nommé le Nobletz (1) l'avait consulté sur l'attrait qui le portait à se dévouer exclusivement au salut de la Basse-Bretagne ? Consciemment ou non, en inscrivant Maunoir parmi les futurs novices, le Père Coton préparait à Dom Michel un auxiliaire et un successeur.

Le collège Saint-Thomas appartenant à la « province de France », c'est tout naturellement vers l'un des noviciats de cette province que le postulant serait dirigé. Son supérieur lui fixa celui de Paris. Mais, avant de s'y rendre, il fallait l'agrément des parents. Ceux-ci, depuis cinq ans, étaient privés de lui ; c'est à peine

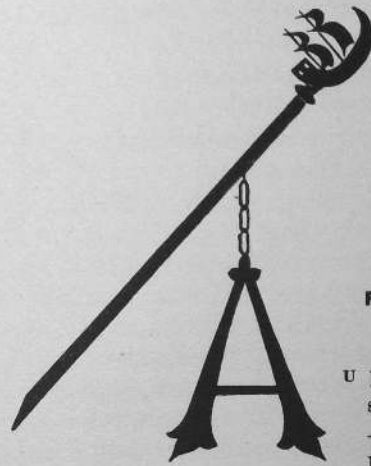
(1) « Devant que de prendre l'ordre de prêtrise », le Nobletz « entra en Sorbonne... et s'appliqua à l'étude de la langue hébraïque pour l'affection qu'il portoit à l'Écriture Sainte. » (*Vie ms de M. le Nobletz*, liv. I, ch. 5).

si les courtes vacances annuelles, qui ne commençaient qu'en septembre (!), l'avaient ramené quelques jours au village natal... Ils ne purent d'abord se résigner à le voir s'éloigner de la Bretagne et s'exposer, comme religieux, à n'y plus revenir... Enfin, la foi reprenant le dessus, ils firent leur sacrifice. Bien leur en prit. De quelles bénédictions ne se seraient-ils pas privés s'ils avaient résisté à Dieu et marchandé leur offre ? Plus tard, les succès apostoliques du Père Maunoir arracheront à ses auditeurs transportés ce cri de reconnaissance qui



semble un écho de l'Évangile: « Bénie soit la mère qui l'a allaité ! »

Pour le moment, consolé par la bénédiction de ses parents et fort de l'autorisation du Père Coton, Julien se lance dans le chemin inconnu que lui ouvre la Providence. Le voilà sur la route de Paris...



CHAPITRE III

Formation religieuse

U promeneur attentif —
s'il s'en trouve encore?
— qui descend la rue
Bonaparte entre les jar-

dins du Luxembourg et Saint-Sulpice, une inscription, témoin trop rare du vieux Paris, rappelle un nom bien oublié : RVE DV POT-DE-FER. C'est à cette extrémité du Faubourg Saint-Germain que les Jésuites, dans les premières années du xvii^e siècle, avaient installé leur noviciat, dans le vieil hôtel de Mézières.

Quand, après son long voyage, Julien aperçut enfin les clochers et les toits de la capitale, il se crut arrivé au port... Il irait tout droit à cette maison dont le seul

nom du Père Coton ouvrirait instantanément la porte... Hélas ! quelle déception l'attendait ! Le supérieur et maître des novices était le Père Jean Brossault. Justement, il se trouvait, lui aussi, être du diocèse de Rennes. Il ne s'en montra pas plus accueillant à l'égard de son jeune compatriote. Celui-ci s'était-il trop pressé en prenant à la lettre la réponse du Père Provincial, l'autorisant à aller à Paris « quand il luy plairoit » ? La lettre officielle qui l'annonçait fut-elle ainsi devancée ou bien égarée par quelque oubli d'un commissionnaire ? Ce qui est certain, c'est que, sans se déranger, le Père Brossault fit savoir à Maunoir que « son nom n'estoit point dans la liste de ceux qui devoient estre admis... et qu'il falloit différer son entrée jusqu'à ce qu'on eust des nouvelles du R. P. Coton ».

Attendre, l'humble candidat est tout disposé à le faire, et aussi longtemps qu'on voudra, mais que devenir, seul à Paris ? Et puis, cette réponse évasive ne serait-elle pas une fin de non-recevoir ? Pourtant, il ne se laisse pas déconcerter. Au Frère, porteur de ce triste message, il demande seulement de lui indiquer la chapelle. Prosterné devant le Saint-Sacrement, il supplie Notre-Seigneur, par l'entremise de saint Joseph, de ne pas permettre qu'on le fasse « sortir de la terre promise ». D'où lui vient, à ce moment, l'inspi-

ration de choisir saint Joseph pour son avocat ? Sans doute, le P. Coton, de passage à Rennes, lui a-t-il conseillé de le prendre pour protecteur de sa vocation. On sait, en effet, que ce Père se distingua entre les plus ardens propagateurs de cette dévotion jusque là trop peu répandue.

Cependant, étranger à toute autre pensée, Julien reste à genoux, absorbé dans ses saints désirs. Le jeune Frère qui l'a conduit à la chapelle est frappé de sa ferveur. Ému, non moins qu'édifié, il a tôt fait de retourner chez le Père Brossault... Il plaide, il obtient gain de cause. « Dieu qui rend les langues des enfans éloquentes, dit Boschet, donna pour le coup à celui-ci le don de persuader... Les prières de Maunoir furent exaucées ; on le retint jusqu'à ce qu'on eust réponse ; on l'eust bientôt telle qu'il la souhaitoit et il fut enfin admis au nombre des novices, le 16 de septembre. »

Ce bonheur, il l'avait acheté cher ; maintenant qu'il le possédait, il se sentait pleinement heureux. « Vrayement j'avois bien raison de me croire à la porte du ciel lorsque je sonnois à celle du noviciat, disait-il (1),

(1) Ces paroles citées par le P. Boschet ne sont pas une amplification de l'historien. Non content d'être un écrivain de goût que de bons juges ne

car je ne vois guère de différence entre la vie des bienheureux et la nostre... »

Aussi, en croyons-nous volontiers le Père Guillaume le Roux : « Il ne pensa plus qu'à contenter le penchant qu'il avoit pour la vie intérieure » et il « se portoit avec une ferveur extrême à toutes les observances de la vie religieuse, sans omettre la moindre... »

Or, dans cette jeune communauté, l'émulation pour la vertu était fort vivante et les pratiques de mortification en grande faveur. Un témoignage, entre autres, nous édifie à ce sujet. Cette année-là précisément, un ancien professeur de Julien, le Père Dominique Le Jeunehomme (1), traversait l'Espagne et le Portugal, en se rendant à Lisbonne où il allait s'embarquer pour les missions d'Orient. Partout où il était reçu dans les maisons de la Compagnie, il notait avec un fraternel intérêt les pratiques et les usages, par comparaison avec ce qui se faisait dans sa province. Assurément, ju-

craignent pas de comparer à son confrère Bouhours, Boschet avait le souci de ne rien avancer que sur documents. « On m'envoya, dit-il, une copie du Journal que le Père Maunoir a écrit lui-même de son noviciat, de ses études et de ses missions... »

(1) Le P. Le Jeunehomme, Lorrain d'origine, avait professé la rhétorique à Rennes ; Julien Maunoir et Vincent Huby, quittant la classe du P. Rigoleuc, passèrent dans la sienne.

vénistes et novices de la péninsule l'édifient beaucoup ; sur certains points, cependant, ils le cèdent à leurs frères de France. Un jour, par exemple, il écrit sur son cahier : « Disciplines au réfectoire sont de moindre durée que les nostres. »

Mortifiants ou agréables, tous les exercices de la vie religieuse offraient au Frère Maunoir le même attrait surnaturel : il y trouvait Dieu. Dès le collège, il avait contracté l'habitude de la prière. Désormais, son oraison sera, pour ainsi dire, ininterrompue, à la fois très élevée et très pratique : « Je vais vivre en ce monde, a-t-il résolu, comme s'il n'y avait que Dieu, présupposant toujours son secours : sans cela, je sais que je ne puis rien... Toujours attentif à ce que Dieu veut de moi, je penserai à ce qu'Il peut vouloir d'un Jésuite, afin de me préparer à tout ce qui sera de son service... Ah ! que je L'aime, ce Dieu infiniment bon et que j'ai de passion de m'en faire aimer !... »

Une charité si pure règle aussi les rapports avec le prochain. Parmi ses nouveaux Frères, il se regarde comme le dernier, admis dans leurs rangs par une faveur injustifiée. Aussi s'impose-t-il à leur égard la plus grande délicatesse. On reconnaît à ce qui suit le petit apôtre de Rennes et l'on pressent l'action du futur missionnaire : « J'étudierai les inclinations de mes

Frères et les endroits par où l'on peut leur faire plaisir... Je mettrai tout en œuvre pour les gagner, afin de les porter ensuite plus efficacement à Dieu. » Cet idéal si haut est assaisonné d'une sagesse qui dénote une expérience précoce et une surprenante maturité : « La complaisance que j'aurai pour mes Frères ira jusqu'à souffrir tranquillement leurs faiblesses et même leurs fautes lorsque je ne pourrai pas y remédier ; mais elle n'ira pas jusqu'à les en louer. Au contraire, je les en reprendrai, si je juge qu'ils soient disposés à profiter de la correction, mais j'userai en cela de tant de douceur et de circonspection qu'ils seront convaincus que la charité seule me fait parler. »

Pour que, dans la vie commune, son action soit plus universelle, il a prévu un sacrifice bien méritoire, surtout pour un Breton : « Je ne ferai point de liaison avec ceux de mon pays... au détriment de la charité. » C'est que ce noviciat parisien comptait plus d'un fils de l'Armor : le Père Picot, déjà prêtre, les Frères Eon, de Saint-Malo, et Kernatoux, du Léon (1), sans comp-

(1) Il ne faut pas le confondre avec son homonyme, le Père François Kernatoux, un Léonard lui aussi (né à Plabennec en 1601), qui n'entra qu'en 1632 dans la Compagnie. Ce dernier passera à Quimper plusieurs années avec le Père Maunoir, tantôt ministre et tantôt « lecteur » de philosophie, puis, envoyé à Vannes, il y publiera, à la gloire de sainte Anne,

ter deux Nantais, les Frères Lebrun et du Pont. Mais ce qui dut surtout combler de joie le Frère Maunoir, ce fut, à Noël 1625, l'arrivée d'un ancien condisciple de Rennes. Né à Hennebont, le 15 mai 1608, Vincent Huby était de dix-huit mois plus jeune que son ami. Au collège Saint-Thomas, il avait entendu le même appel, mais sa vocation fut plus combattue. « Son père ayant appris qu'il vouloit se rendre Jésuite, l'envoya à Paris pour faire son cours de philosophie dans un des collèges de l'Université. Mais le changement de lieu ne changea rien dans son dessein. Il en poursuivit l'accomplissement avec tant d'ardeur que le Père Pierre Coton... se crut obligé de le recevoir en la Compagnie et prédit qu'il y persévérerait... » A ces détails, le Père Champion en ajoute d'autres qui font deviner à quel point les Frères Maunoir et Huby étaient aptes à se comprendre : « Il avoua un peu avant sa dernière maladie (donc quelque soixante-huit ans plus tard !)



Huby

deux ouvrages souvent cités par les historiens de notre grand pèlerinage. Cf. J. Buléon et E. Le Garrec. *Histoire d'un village : Sainte-Anne-d'Auray*, t. I, Vannes, Lafolye, 1924, *passim*.

que Dieu l'avoit attiré à la Compagnie par des mouvements extraordinaires, qu'il y avoit apporté un fonds de bonne volonté et d'innocence et qu'il avoit eu le bonheur d'y rencontrer les plus excellents maîtres de la vie spirituelle... » A voir le Frère Maunoir, si robuste, près du Frère Huby, tout frêle dans sa délicatesse un peu féminine, on eût prédit au premier la plus longue carrière ; il ne devait pas cependant atteindre tout à fait son soixantième anniversaire de vie religieuse, tandis que son compagnon lui survivra plus de dix ans (2).

Il n'y avait pas trois mois que les deux condisciples se retrouvaient réunis au noviciat Saint-Germain, lorsqu'un deuil commun vint les attrister et, avec eux, toute la province de France. Celui qui les avait introduits l'un et l'autre dans la Compagnie, le R. P. Coton, fut rappelé à Dieu le 19 mars. Ce matin-là, le Frère infirmier l'avertit qu'à peine lui donnait-on quelques heures de vie. Alors, le saint mourant fit appeler les novices présents à la maison professe : malgré la distance qui séparait la rue du Pot-de-Fer et le faubourg Saint-Antoine, plusieurs venaient assurer à l'église

(2) Jusqu'au jour de Pâques 1693.

Saint-Louis le service des messes. Ceux qui y furent envoyés ce jour-là (Maunoir était-il du nombre ?) purent recevoir les suprêmes avis de leur Provincial. Privé de la consolation de monter une dernière fois à l'autel, il leur demanda de communier pour lui. La Providence exauçait son désir de mourir en la fête de saint Joseph ; il tenait à l'en remercier publiquement. Il voulut recevoir à genoux le Viatique et faire ainsi toute son action de grâces, soutenu par deux religieux. On achevait la cérémonie de l'extrême-onction, quand il expira. Les novices accoururent, comme tous les Jésuites de Paris, prier devant la dépouille de leur supérieur exposé, dans ses ornements sacerdotaux, à la vénération de la foule. Mais, relate un témoin, « nos Pères du collège (1) et du noviciat trouvèrent une grande résistance à nos portes, pour ce que les rues de Saint-Antoine et de Saint-Paul estoient ou pleines de monde ou embarrassées de carrosses ».

Un autre événement mit, cette année-là, l'émoi parmi les novices : le départ de leur Père Maître. Depuis longtemps, le Frère Julien avait oublié l'accueil d'abord un peu froid du R. P. Brossault ; il ne le vit pas sans regret quitter sa petite famille. Pouvait-il pré-

(1) Appelé alors Collège de Clermont, et, plus tard, « Louis-le-Grand ».

voir que, quatre ans plus tard, il le rejoindrait à Quimper ? Ce qui, pour le moment, adoucit le sacrifice, ce fut le choix du successeur, le Père le Meneust, l'ancien préfet du collège de Rennes. Sa vue rappelait de bons souvenirs et les Frères Maunoir et Huby s'estimèrent privilégiés d'achever sous sa direction leur apprentissage de la vie religieuse.

Le Frère Julien vivra encore d'heureux mois dans cette atmosphère de régularité et de prière. Dieu se communique à lui, « entrant tout à coup dans son âme », s'y répandant à la façon « d'une huile douce ou d'un baume précieux », « l'inondant de suavité intérieure ». La Sainte Vierge le visite à deux reprises par une intervention merveilleuse. Dans des notes rédigées dix ans plus tard, il décrit l'une de ces grâces : « Pendant mon noviciat, à la vue de mes fautes passées, je m'étois endormi dans une grande tristesse. Cette tendre Mère avoit alors daigné s'apparaître à moi durant mon sommeil, avec tous les charmes de sa beauté. Elle avoit mis sur mes yeux une pierre précieuse... » Et des effets qui ne sauraient tromper, contrition, humilité, calme profond, montraient que ce n'était point illusion : « A mon réveil, j'avois senti en moi, avec le regret de mes péchés, une paix inalté-

ble. » (1) Quant à l'autre faveur, sur le point de la narrer, il s'est arrêté, retenu par la discrétion, et « sa plume, dit Boschet, n'a pas osé l'écrire, pas même en bas-breton... »

Plutôt que de parcourir les rues encombrées du vieux Paris Louis XIII, que, dans l'un de ses romans édifiants (2), le bon évêque Camus décrit, aux jours pluvieux, comme « un abîme de crotte », les novices dirigeaient volontiers leurs promenades vers la campagne, du côté du Mont-Parnasse et au delà, sur la « route de Vaugirard », dans la plaine de Grenelle, ou plus loin encore... A l'aller ou au retour, Maunoir et ses compagnons s'arrêtaient pour prier la Sainte Vierge au sanctuaire quasi rural de Notre-Dame-des-Champs, que, moins d'un siècle plus tôt, avait fréquenté le vieil étudiant Ignace de Loyola.

Le noviciat terminé, les jeunes Jésuites s'adonnaient souvent à des études littéraires avant d'aborder la philosophie. A cet effet, le T. R. P. Aquaviva avait décidé la création de jувénats, sortes d'écoles normales où, tout en complétant leur formation spirituelle, ils

(1) Ces notes confidentielles étaient rédigées en breton, pour les préserver des curiosités indiscrettes.

(2) Dans *la Pieuse Julie*.

seraient préparés au professorat. En France, on donnait à cette institution le commencement d'exécution que permettaient les circonstances. Au collège de Rennes, par exemple, se groupaient sous le nom d'*auditores rhetoricae* quelques tout jeunes scolastiques appliqués à cette rhétorique supérieure. Maunoir, encore élève, avait pu remarquer parmi eux François Vavasseur, qui, depuis, se fit un nom comme humaniste et comme poète. Telle fut la destination qu'à la fin de l'été 1627, reçut le Frère Vincent Huby : il retournait dans son ancien collège pour y étudier plus à fond l'antiquité classique. Le Frère Maunoir ne l'accompagnait pas. Sans doute le jugeait-on capable, sans plus de préparation, d'aborder quelque jour une chaire de lettres, et le R. P. Filleau, nouveau Provincial, l'envoya directement à La Flèche pour y suivre, trois ans durant, les cours de philosophie.

*
**

Ce fut un changement de vie passablement brusque. Paris, le noviciat, c'était le recueillement et la paix. A La Flèche, l'attendait le travail intense dans une véritable université qui groupait, laïques compris, au moins quinze cents élèves. Mais le philosophe a su se

prémunir contre les périls de sa situation nouvelle. « Dieu veut que je sois saint et savant. Il m'ordonne de me servir de tous les moyens que j'ai dans la Compagnie d'acquérir la sainteté et la science... Quand j'aurai fait tout ce qui sera en mon pouvoir, que je réussisse ou non, je serai également content... Si ceux avec qui j'étudie font de plus grands progrès que moy dans les sciences, je les louerai de tout mon cœur... Mais, s'il arrive que j'aye plus de succès qu'eux, à Dieu ne plaise que je m'en estime davantage... Je n'auray d'empressement et d'ardeur que pour la vertu. »

Le vaste établissement où le Frère Maunoir devait réaliser ce programme existait depuis un quart de siècle à peine, mais sa prospérité animait d'une vie bruyante la jolie cité angevine (1), calme comme le cours du Loir qui l'arrose. En le favorisant avec magnificence, son royal fondateur, complètement revenu d'anciennes préventions, avait donné un témoignage

(1) La Flèche n'était pas regardée comme faisant partie du Maine ; on disait alors : « La Flèche en Anjou. »

(2) Les Jésuites ne se sont pas montrés ingrats envers la mémoire de leur bienfaiteur. Le 13 avril 1833, le R. P. de Rozaven, assistant, annonçait de Rome au baron de Damas qu'à la demande de Charles X détrôné, un Père assumerait les fonctions délicates de précepteur du jeune Henri V : « Puissions-nous, après deux siècles et demi, donner une nouvelle preuve de la reconnaissance éternelle que notre Compagnie a vouée au grand monarque dont votre auguste élève porte le nom. »

de son affection pour la Compagnie de Jésus et de son attachement pour ce coin de terre auquel étaient associés ses meilleurs souvenirs d'enfance. Héritier des



La Flèche au dix-septième siècle

sentiments de son père, le jeune Louis XIII, lors de son voyage triomphal en Bretagne, honora d'une visite le collège Henry IV. Quand le Frère Maunoir y arriva, treize ans plus tard, les bâtiments, achevés depuis peu sous la direction d'un Jésuite architecte, le

Frère Martellange, resplendissaient encore de tout leur jeune éclat.

A l'intérieur, l'activité intellectuelle répondait à ces brillants dehors. Les philosophes, il est vrai, n'étaient pas en contact quotidien avec toutes les célébrités du corps enseignant. Seuls les théologiens bénéficiaient des cas de morale présidés par le Père Pierre de Sesmaisons, champion de la communion fréquente contre le jansénisme d'Arnaud ; seuls ils étaient admis aux cours du Père Bagot, un Rennais, futur confesseur du roi, et l'un des fondateurs des Missions Etrangères. Mais les professeurs de philosophie eux-mêmes n'étaient pas indignes du jugement porté par Descartes sur leurs prédécesseurs : « Je dois rendre cet honneur à nos maîtres de dire qu'il n'y a lieu au monde où je juge qu'elle (la philosophie) s'enseigne mieux qu'à La Flèche ». A la tête de ce groupe brillant, le R. P. Claude Tiphaine (Tiphanius), recteur, jouissait d'un grand prestige. Son commentaire de l'*Éthique à Nicomaque* lui avait acquis tant de réputation que le Dominicain Coëffeteau, l'éloquent évêque de Marseille, osait affirmer : « Si Aristote et saint Thomas venaient à se perdre, on pourrait retrouver toute leur doctrine dans la tête du Père Tiphaine. »

Admirablement guidé pour la formation de son es-

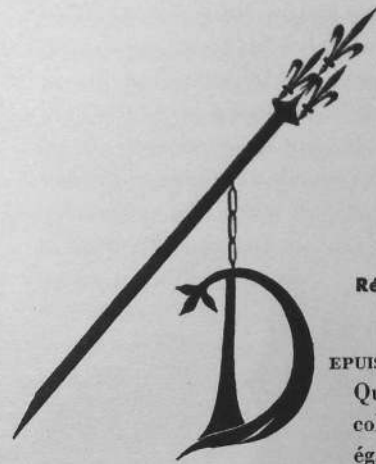
prit, Maunoir ne trouvait pas moins de secours pour faciliter ses progrès spirituels. Le Père Ennemond Massé venait de partir, après un séjour d'une dizaine d'années dans les fonctions de ministre. Or, ce Père était l'un des deux premiers Jésuites envoyés jadis par Henri IV pour fonder la mission de Nouvelle-France. Contraint de rentrer momentanément en Europe, il n'avait qu'un rêve : retourner mourir parmi les sauvages pour lesquels il avait déjà tant souffert. En attendant, sa présence prolongée à La Flèche servit beaucoup à propager, chez les jeunes religieux, la flamme de l'esprit missionnaire. L'un d'eux, Isaac Jogues, à peu près du même âge que Maunoir, l'avait devancé d'un an. Très humble, d'une modestie et d'une régularité parfaites, il demeurait volontiers caché. Notre héros découvrit sans peine ce trésor de zèle apostolique et les deux scolastiques durent pleinement se comprendre. Le futur martyr des Iroquois hésitait encore entre l'Éthiopie, le Japon (1) et le Canada. Cette dernière mission avait les préférences de Maunoir et cet attrait le poursuivra longtemps. C'est à lui, sans doute, que pense le Père Jogues, en écrivant à sa mère,

(1) Justement, en 1628, on célébra de grandes fêtes pour la béatification des Jésuites japonais Paul Miki, Jean de Goto et Jacques Kisai, martyrs.

au milieu des souffrances que le Nouveau-Monde lui révèle chaque jour : « Je vous conjure, Madame, de remercier le Seigneur d'une faveur si peu ordinaire qu'Il m'a faite et que tant de serviteurs de Dieu, pourvus de plus belles qualités que moi, désirent et poursuivent si chaudement. » (Juin 1637.)

Plus encore que les exemples extérieurs, la grâce poussait notre philosophe à d'incessants progrès. Le Père Boschet, qui put comparer, d'après les notes, la retraite de 1628 à celle de 1630, admire l'ascension accomplie en deux ans par le saint jeune homme : « A mesure qu'on avance dans ce journal, on trouve toujours des choses plus merveilleuses... » Durant la première retraite, le Frère Julien écrivait : « J'eus une grande confiance que Dieu me donneroit enfin son saint amour... » Deux ans plus tard, il avoue : « Je sentis, avec une joie bien pure, comme si deux anges m'eussent tiré le cœur de la poitrine et l'eussent pressé pour en faire sortir tout ce qu'il y avoit d'affection naturelle. » Une autre fois, Dieu lui fait mesurer le chemin parcouru : « Le vendredi de l'octave du Saint-Sacrement, j'eus une vue intérieure qui me montra l'estat où mon âme estoit alors et celui où elle avoit esté dans le monde : il y avoit une grande différence. »

Cinq années d'une telle préparation permettaient désormais de jeter le jeune religieux dans la vie active de « régent ». En septembre 1630, l'obéissance lui fixait pour ses débuts le collège Saint-Yves de Quimper.



CHAPITRE IV

Régence à Quimper

DEPUIS neuf ou dix ans, Quimper possédait son collège de Jésuites. Sans égaler en prospérité ceux de Rennes ou de La Flèche, Saint-Yves florissait, sous la direction du Père Brossault, dans l'asile provisoire que lui donnait en sa maison prébendale le bon abbé de Landévennec, Jean Briant. Quand on voit, rue Verdelet, ce qui reste encore de cette demeure (pas pour longtemps, sans doute), on a peine à comprendre comment on put y entasser tant de centaines d'enfants, car c'est bien par centaines que l'on comptait les élèves... d'une seule classe ! Combien le jeune professeur de cinquième en eut-il à « régenter » ? Au

moins trois cents, paraît-il, à en juger par une statistique des années précédentes ! Dans ces conditions, la discipline exigeait absolument le recours aux « correcteurs » laïques, établis d'après l'usage universel et selon les instructions de saint Ignace lui-même. C'est vraisemblablement un souvenir de collègue qu'évoque-

ra, dans son commentaire de Pline, le savant Père Hardouin, ancien élève de Saint-Yves (1), en témoignant de la crainte salutaire qu'inspirent aux écoliers de son



Le Steir à Quimper

(1) A propos de Pline l'Ancien (*H. N.*, XVI, 30, 75) ; cf. L. Laurand. *Les Sciences dans l'Antiquité*, Paris, Picard, 2^e éd., p. 40. — Quimpérois de la paroisse Saint-Matthieu, Jean Hardouin était fils d'un libraire qui fut l'un des éditeurs du Père Maunoir.

temps, les verges de bouleau. Quoi qu'il en soit, le Père Maunoir ne dut pas faire de difficultés pour recourir, quand il le fallait, au bras séculier, lui qui reconnut plus tard l'utilité des « baguettes blanches », dont se servaient ses catéchistes, d'abord pour expliquer aux enfants les « taolennou », mais aussi pour contenir la dissipation des étourdis (1).

Personnellement, il acquit d'emblée un grand prestige. Boschet nous décrit l'action du jeune maître sur ses élèves : « Il sçavoit qu'il falloit les dresser lorsqu'on pouvoit encore les plier... Il n'omettoit rien pour leur inspirer à la fois l'amour de la piété et de l'étude. Il leur dicta un ordre du jour et une méthode de prier, d'étudier et de rendre toutes leurs actions chrétiennes, et il leur fit observer exactement ce qu'il leur avoit prescrit. Par là, les écoliers de Maunoir apprirent la vertu avec la science, et leur exemple, joint à celui de leur régent, excita une grande émulation... »

Ne dirait-on pas que le Père trace son propre portrait quand il peint le Père Quintin de Limbaü, avant son entrée chez les Dominicains, se dévouant à instruire les enfants de Morlaix : « Lorsqu'il expliquoit

(1) *Ad illorum proterviam comprimentam (Journal manuscrit, p. 210).*

les leçons de Cicéron ou de Virgile, il prenoit toujours occasion de dire quelque chose de Dieu. »

C'est dans son Institut même qu'il puisait une haute estime de sa tâche : saint Ignace, a-t-il dit, faisait si grand état de l'éducation de la jeunesse qu'il voulut que ses enfants fissent un vœu particulier d'enseigner. Aussi, sans renoncer à l'espoir d'aller porter un jour la foi aux païens, Maunoir ne songea plus, pour le moment, qu'à devenir un excellent maître. Un confrère lui parlait-il de la langue bretonne qui permettrait d'instruire tant d'âmes en danger : « Vous savez, répliquait-il, que ma classe est ma mission et que les langues que je dois apprendre sont la latine et la grecque. » Toutefois, au souvenir de l'élection faite à La Flèche, l'année précédente (1), il ajoutait ce correctif : « Si j'en étudiois quelque autre, ce seroit celle du Canada, où je crois que Dieu m'appelle. »

Pour lui révéler sa vocation définitive, la Providence se servit du Père Pierre Bernard. Rennais de naissance et de vingt et un ans l'aîné du Père Maunoir, il était alors ministre du collège. Jadis, avec ses cinq frères, il avait achevé ses études en Flandre, dans ce col-

(1) Il y avait un an, nous apprend-il dans la *Vie manuscrite de M. le Nobletz*, qu'il était « prévenu de ce desseln ».

lège d'Anchin, que la Compagnie de Jésus devait à la charité de l'abbé Lentailleur O. S. B. A l'exception d'un seul, ces jeunes Bretons se firent tous religieux : deux Capucins, un Carme, deux Jésuites... Son noviciat achevé à Tournai, Pierre, le benjamin, était rentré en France. Après Nevers et Moulins, Quimper le reçut. En 1630, il y avait presque dix ans qu'il s'y dépensait au service des âmes. Souvent il priait Dieu par l'intercession de saint Corentin, premier évêque et patron éponyme de la ville, de pourvoir au salut de ce beau diocèse, depuis longtemps négligé. Malheureusement, il se trouvait limité dans l'exercice de son zèle par l'ignorance de la langue (1). Par contre, le procureur du collège, le Père Guillaume Thomas, « entendoit » le breton et remplissait avec fruit le double rôle de catéchiste et de confesseur. C'était bien quelque chose, en attendant davantage...

De son côté, Dom Michel le Nobletz n'oubliait pas la promesse du Ciel et il lui tardait de la voir accom-

(1) Or, c'est une manifeste exagération, tout au moins pour ce qui regarde les campagnes, que de prétendre, avec *l'itinéraire de Bretagne en 1636*, que « les Bas-Bretons... parlent très bien français ». Le même document ajoute, avec plus de vraisemblance : « On estime que Vannes, ville bretonne, est la ville de France où l'on parle le mieux le français. » C'est une confirmation du dicton : Bon Breton du Léon, bon Français de Vannes.

plie. L'année précédente, le Père Quintin, compagnon presque unique de ses travaux, lui avait été repris par la mort (21 juin 1629). Quel secours n'avait-il pas reçu de cet apôtre, vrai fils de saint Dominique, à Douarnenez, par exemple, et dans le Trégor (1) ? Désormais, comme il se sentait seul !... Alors, une inspiration l'avertit de se rendre chez les Jésuites de Quimper ; il y trouverait son successeur qui « régentoit la cinquième ». Dom Michel s'apprêtait à quitter Douarnenez pour le Léon quand il reçut l'heureuse nouvelle. Aussitôt, il prend, de nuit, la direction indiquée et, avant sept heures du matin, se présente à la porterie du collège. L'entretien, assez court, n'a rien de dramatique. Le Nobletz parle de la vocation des apôtres Pierre et André, appuyant sur la fidélité qu'exige une telle grâce. Puis, il prend congé de son disciple, non sans

(1) « Mgr l'évêque de Tréguier, appelé Adrien d'Amboise, ayant appris la sainteté de vie qu'il (le Nobletz) professait et s'étant informé de sa doctrine, lui donna un congé ample et général de faire sa mission dans l'évêché de Tréguier. Il prit pour conducteur dans ces emplois apostoliques le Révérend Père Quintin, Dominicain, qui l'appelait son maître et à qui il voulait obéir en tout comme à son supérieur. Dans l'exercice de la mission, ce Père prêchait et Dom Michel catéchisait. Ils parcoururent tous deux l'évêché de Tréguier depuis un bout jusqu'à l'autre, avec des bénédictions très particulières du Ciel, instruisant les grands et les petits. » (*Vie ms de M. le Nobletz*, t. 1, ch. 21.)

lui donner l'accolade fraternelle. Leur sainte amitié est fondée pour toujours (1).

Ce discours énigmatique a intrigué Maunoir. Pour s'en éclaircir, il recourt au Père Bernard, son habituel confident. Celui-ci comprend sans peine l'allusion aux apôtres : c'est une invitation, discrète, mais évidente, à s'offrir pour les missions bretonnes. Ce qu'il ne voit pas encore, c'est sa vocation à lui. Le Père Julien est destiné à imiter Pierre ; lui, il sera un jour André, l'ainé, soumis, dans la hiérarchie de l'apostolat, à son frère plus jeune. Des années passeront encore avant que se découvre totalement le plan divin.

Pour le moment, un obstacle ferme au régent de grammaire l'accès de ce ministère auquel le convient les hommes et peut-être Dieu : il ignore la langue bretonne. Une fois de plus la Sainte Vierge lui vient en aide.

A une demi-lieue de Quimper, près du chemin de Châteaulin, s'élève une chapelle de granit artistement

(1) Plus tard, Dom Michel confiera au Père Bernard (22 juillet 1644) : « Le P. Maunoir est un vrai missionnaire, un digne enfant de saint Ignace. Je m'en aperçus dès le premier jour où je le vis à Quimper... Je reconnus qu'il étoit choisi de Dieu et prévenu de sa grâce... »

sculpté. Son nom de Ti Mamm Doue (Maison de la Mère de Dieu) serait, selon le chanoine Peyron, un souvenir de Lorette. A son occasion, les familles in-



Ti Mamm Doué

fluentes du pays, les Furic et les Kerniquilinec, ont bien pu entrer en querelle ; ce sanctuaire n'en respire pas moins la dévotion et la paix. C'est fort heureusement qu'on a redit à son propos le mot du génial poète

de Groix, Jean-Pierre Calloc'h : « petite chapelle silencieuse dans les campagnes de Bretagne » (1). Comme tous les Quimpérois, les habitants du collège, Pères et élèves, y venaient parfois en pèlerinage. Or, « un jeudi après dîner », précise le Père Maunoir (2), il s'y rendit en compagnie du Père Thomas. Chemin faisant, les entretiens du Père Bernard lui revinrent tout à coup. « En mesme temps, raconte Boschet, une vue intérieure luy représenta les éveschez de Quimper, de Tréguier, de Saint-Brieuc, de Léon, comme une carrière ouverte à son zèle... Aussitost il sentit se former en son cœur la résolution d'apprendre le bas-breton... Tout occupé de cette vocation extraordinaire, il arriva à la chapelle où, s'estant prosterné devant l'autel de Notre-Dame... il luy dit avec toute la confiance qu'il avoit en elle : « Ma bonne Maitresse, si vous « daigniez vous-mesme m'apprendre le breton, je le « scaurois dans peu et je serois bientost en estat de « vous gagner des serviteurs. »

De retour au collège, il allait annoncer au Père Bernard que, si la permission lui en était donnée, il se mettrait à l'étude.

(1) M. Le Berre. *Un grand missionnaire breton*. Rennes, Simon, 1931, p. 37 (sur chapélig didrous e mézeu Breiz-Izêl).

(2) Dans sa vie manuscrite de Catherine Daniélou.

A peine les Pères eurent-ils quelque soupçon du projet que tous le combattirent. L'un croyait devoir rappeler au jeune professeur son devoir d'état ; d'autres déploraient, de la part d'un si beau talent, l'abandon des hautes sciences où il s'était distingué. Tous, ou peu s'en faut, prédisaient un échec, personne, à leur avis, ne pouvant parler le breton à moins de l'avoir pratiqué dès l'enfance. Ces objections, le Père Maunoir les a discrètement consignées dans son journal latin destiné à ses supérieurs ; elles ne l'empêchèrent pas de faire soumettre son cas au Provincial. Sollicitée par le Père Bernard, la réponse affirmative du Père Barthélemy Jacquinet arriva le jour de la Pentecôte 1631. Le candidat aux missions bretonnes reçut-il en même temps une participation au don des langues ? Il y a lieu de le croire, puisque après deux jours d'étude (*die martis proxime sequenti*), il pouvait se risquer à faire un catéchisme à la campagne et que, six semaines plus tard, il prêchait sans préparation...

Le souvenir de cette grâce extraordinaire, un peu dramatisé pour la rendre sensible, se conserve à la cathédrale de Quimper ; le sujet était digne du talent d'un peintre breton, Yann d'Argent.

Le Père Julien, qui, cette même année, recevait des

main de Guillaume Le Prestre, évêque de Cornouaille, la tonsure et les ordres mineurs, pouvait s'exercer à l'apostolat direct ; il commença par Cuzon, la paroisse d'où dépendait Ti Mamm Doue (1). N'était-ce pas justice ? Bientôt, il songea à étendre le champ de son zèle. Ses dimanches étant libres, il les consacrait à visiter les localités voisines ; parfois, il s'y rendait dès le samedi soir. Son journal permet de le suivre, durant ces années 1631, 1632, 1633, à Ergué-Armel, Ergué-Gabéric, à l'hôpital Saint-Antoine de Quimper, au faubourg de Locmaria, à Penhars, Pluguffan, Clohars, Plonéis, Guengat, Bodivit-en-Plomelin, aux trêves de la Forest-Fouesnant, de Pouldavid, de Quilinen, et surtout à Douarnenez. Là, peut-être, eut lieu sa première rencontre avec l'Océan. Né à quelques lieues du Mont Saint-Michel, il n'avait probablement jamais vu la mer. Ce petit port de pêche lui fut tout de suite très cher. Alors qu'ailleurs il trouvait une désolante ignorance et tous les désordres qui s'ensuivaient, Ploaré et Douarnenez vivaient du souvenir et de l'esprit de Dom Michel. « Un Père de la Compagnie de Jésus (c'est lui) qui alla prescher en ce lieu l'année mil

(1) La chapelle dépend maintenant de Kerfeunteun, Cuzon ayant cessé d'être paroisse.

six cent trente et un, fut étonné de voir qu'il n'y avait aucun péché scandaleux, ni aucune ombre de mauvais exemple (1). » Avant de les quitter, M. le Nobletz ne leur avait-il pas montré une énigme symbolique, un poussin encore prisonnier dans l'œuf, incapable de se libérer de sa coque ? C'était l'image de leurs âmes retenues encore par des obstacles qu'un autre prédicateur viendrait bientôt supprimer. Moitié curiosité, moitié dévotion, on accourut en foule à la chapelle Sainte-Hélène de Douarnenez, comme à l'église paroissiale de Ploaré. Le Père Maunoir, à ses débuts, n'eut pas de plus fidèle auditoire. Une fois pourtant, cette assiduité subit une éclipse. Le samedi 1^{er} juillet, il était venu de Quimper coucher à Ploaré, pour prêcher le lendemain en l'honneur de la Visitation. Or, la nuit, il rêva que ses auditeurs l'abandonnaient, le laissant seul en chaire...

L'heure venue, il se rend à l'église et va commencer le sermon quand un inconnu, mal intentionné, se met à crier : « Les Égyptiens ! Les Égyptiens ! » (2). Tous

(1) *Vie ms de M. le Nobletz*, liv. II, ch. 7.

(2) On appelait « Égyptiens » les nomades, maraudeurs, ordinairement indésirables, comme l'on dit encore « Bohémiens » dans le même sens. Cf. l'anglais « *gypsy* ».

aussitôt de courir vers leurs maisons, réalisant trop bien la prophétie du songe... A la réflexion, ils se res-



Ploaré

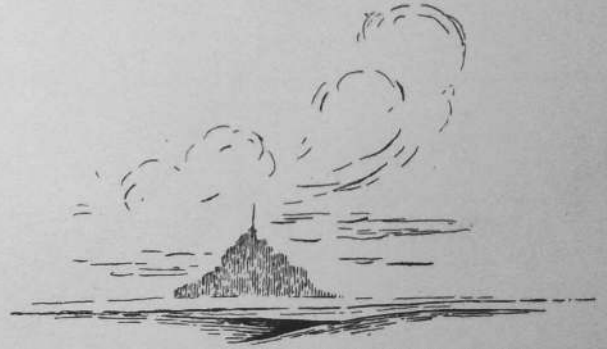
saisirent ; honteux de leur fuite irraisonnée, ils se rangeaient le soir, plus pressés que jamais, au pied de la chaire. Déjà le jeune apôtre éprouvait par expérien-

ce, ce qu'il écrira à propos de Dom Michel : « Jamais la moisson n'est meilleure qu'après un rude hiver et les semences de la parole de Dieu n'ont de grandes bénédictions qu'après les glaces et les rigueurs de la persécution. »

Sa réputation de catéchiste fut bientôt établie, même dans les villages les plus arriérés. « Aussi, faut-il avouer, explique Boschet, qu'il avoit un talent rare d'enseigner la doctrine chrétienne... Il assaisonna ses instructions d'un sel et d'une vivacité propres à réveiller l'auditeur. Ce n'étoit pas une doctrine sèche et stérile ; en éclairant l'esprit, il touchoit le cœur. »

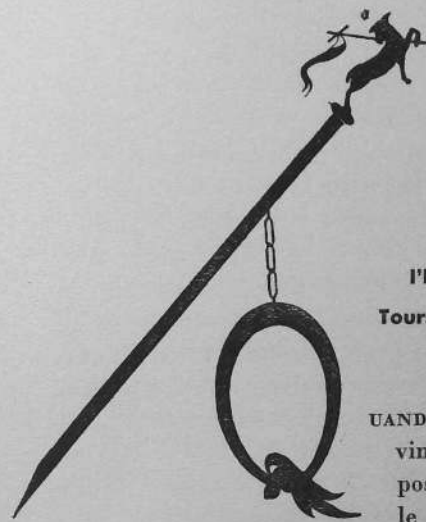
Son zèle pour sa classe n'en était pas refroidi ; toute la semaine, il se dépensait pour ses élèves « comme s'il n'eust été chargé que de leur éducation ». A la longue, il abusa de ses forces et de sa belle santé. A la rentrée de 1632, il suivit ses élèves en troisième. En même temps qu'il montait à la chaire « supérieure de grammaire », il perdait son supérieur, le Père Brosault, qui, le connaissant depuis le noviciat, savait sans doute modérer ses excès d'abnégation. Peut-être le Père

du Bar, le nouveau recteur (1), lui laissa-t-il davantage la bride sur le cou ? Ce que l'on sait, c'est qu'à la fin de l'année scolaire, le régent se trouva si épuisé qu'il fallut se décider à le changer de milieu.



Né à quelques lieues du Mont Saint-Michel... (p. 55)

(1) Un de ses supérieurs écrira du Père André du Bar qu'il était « *plus valde et spiritualis* ». C'est lui qui, recteur du collège de Rennes, accueillit saint Isaac Jogues, échappé aux Iroquois et débarqué en Bretagne (probablement à l'Aber-Wrac'h) par un charbonnier anglais, le jour de Noël 1643.



CHAPITRE V

**En attendant
l'heure de Dieu :**

**Tours, Bourges, Nevers,
Rouen.**

QUAND le Père Maunoir vint prendre à Tours le poste que lui assignait le R. P. Jacquinet, il trouva une communauté peu nombreuse qui, sous le Père Jacques Dinet, mettait en train un collège en formation. La classe qu'on lui confia, la troisième, ne lui demanderait pas grand travail : elle ne comptait qu'une quarantaine d'enfants et, l'année précédente, il avait enseigné les mêmes matières. Quant à la discipline, elle serait aisée, s'il faut croire le Père Boschet quand il attribue aux enfants tourangeaux « un natu-

rel aussi doux que l'air qu'on respire » dans leur pays. Le point difficile, c'était de vaincre leur paresse. Il paraîtrait pourtant que leur nouveau professeur « vint à bout de les rendre studieux ».

Bientôt, ses forces rétablies lui permirent d'entreprendre quelques catéchismes dans une paroisse de Tours. Il y ajouta des instructions aux pauvres ignorants de l'hôpital, de la prison et des quartiers les plus délaissés.

Après un an, il recevait une fois de plus l'ordre de changer de collège. Il se rendrait à Bourges pour les études de théologie et la préparation immédiate au sacerdoce. La perspective de recevoir, à ce moment si important de sa vie, la direction du célèbre Père Louis Lallemant dut accroître sa joie d'obéir. Par le Père Isaac Jogues, par le Père Rigoleuc, il savait la haute réputation de science théologique, ascétique et mystique dont jouissait auprès des étrangers eux-mêmes l'ancien maître des novices, l'ex-instructeur du « troisième an » de Rouen. Il dut aussi apprendre avec bonheur, lui, le client privilégié de saint Joseph, que son recteur était un propagateur fervent de cette dévotion et que, par elle, il obtenait tout ce qu'il demandait.

Le collège Sainte-Marie de Bourges, fier de compter un Père Nouet et « l'insigne Père Philippe Labbe »

(H. Bremond), parmi ses professeurs, venait d'ajouter à ses classes une faculté de théologie. Le prince de Condé, qui avait pris l'initiative de cet accroissement, lui donnait une autre preuve de sa bienveillance en lui confiant l'éducation de son fils aîné, le futur vainqueur de Rocroi. Au moment où le Père Maunoir, à vingt-huit ans, abordait la théologie, le duc d'Enghien suivait déjà, avec un succès extraordinaire, le cours de philosophie, et il le couronnait à la fin de l'année, par un acte public *De Universa*. Monsieur le Prince présida, cela va sans dire, une séance dont son fils faisait les frais. Mais le R. P. Lallemant n'était plus là pour lui témoigner la reconnaissance de la Compagnie. Il était mort au printemps, le jeudi saint. La veille, une lettre du Père Pelletier, précepteur du duc d'Enghien, annonçait au prince de Condé : « Nostre bon Père Recteur a reçu l'extrême-onction... Si Dieu en dispose, nous y perdrons beaucoup, car sa vertu et sa sainteté avaient mis le collège en une grande paix ; j'espère qu'il nous impétrera beaucoup de grâces et nous rendra d'aussi bons offices dans le ciel qu'il nous a fait de service sur terre... » (1). Nul, plus que le Père Maunoir,

(1) Cité par le Père Chérot dans ses beaux articles sur l'éducation du Grand Condé (*Etudes*, janvier et avril 1894).

n'aura ressenti la perte que venait d'éprouver le collège Sainte-Marie.

Cependant, il apportait à la théologie toute l'ardeur de ses années de La Flèche. Il avait pour condisciples, outre une quinzaine de scolastiques, des ecclésiastiques séculiers et de jeunes religieux d'autres ordres. De ses succès nous avons une preuve dans ses ouvrages ; imprimés ou manuscrits, ils dénotent tous une étude approfondie de l'Écriture Sainte, un usage familier de saint Thomas d'Aquin et des connaissances variées en histoire ecclésiastique.



Loin de nuire à sa vie spirituelle, les classes, les disputes théologiques, la lecture des Saints Pères et des auteurs scolastiques, l'y ramenaient sans cesse car « si Dieu en est la raison, disait-il, Dieu en est aussi l'objet principal. »

Si, depuis longtemps, il était souvent favorisé de grâces exceptionnelles mais intermittentes, c'est alors, ce semble, qu'il fut élevé à un état qui le fixait dans l'intimité divine ; il lui arrivera plus tard d'avouer à M. de Trémaria, son intime collaborateur, que « depuis le temps de ses études théologiques, Dieu lui avoit communiqué un don d'oraison qui le tenoit dans une continuelle union avec Lui. »

Bien rares sont les notes personnelles qui nous révèlent ses dispositions à l'approche du sacerdoce. Mais le peu que nous en connaissons est étrangement suggestif. « Je tremble, écrit-il, toutes les fois que ma pensée se reporte aux saints mystères. Je redoute le jour où il me sera donné de les accomplir. O le grand, le terrible pouvoir que celui que Dieu donne aux hommes ! Une chose cependant m'effraye plus encore, c'est de penser qu'un prêtre, un ministre du Seigneur, exerçant une charge si divine, puisse avoir des inclinations basses, des vues tout humaines et des affections coupables. » Ces considérations ne restent pas purement spéculatives. Elles aboutissent aux résolutions les plus parfaites : « Loin de moi toute joie profane et sans fruit, toute conversation inutile, toute satisfaction humaine. Celui que Dieu destine aux autels ne doit penser qu'aux choses divines. »

Pour lui-même, il redoutait la grandeur et les responsabilités de la prêtrise ; mais il se réjouissait de pouvoir travailler bientôt plus efficacement au salut du prochain. Pendant sa seconde année de théologie, il note, au septième jour de sa retraite : « Notre-Seigneur me dit intérieurement : « J'ay travaillé longtemps pour elles (les âmes), j'ay pleuré, j'ay souffert » et je suis mort pour elles. » Ces paroles me touchèrent plus que je ne puis le dire et l'ardeur que je sentois auparavant s'accrut à tel point que, s'il eust fallu mourir en ce moment-là pour sauver une seule âme, je serois mort de tout mon cœur. »

Il ne risquait pas d'être détourné par son entourage de ces hautes pensées. Plusieurs de ses condisciples se préparaient aux missions du Canada : le Père René Ménard, le Père Paul Ragueneau, surtout le Père Gabriel Lalemant, prédestiné au martyre (1). Peut-être leur influence fut-elle cause d'une nouvelle lutte qui s'engagea chez lui entre la Bretagne et la Nouvelle-France ?

(1) Né à Paris, en 1610, le Père G. Lalemant, à cause de sa santé, vit retarder longtemps son départ pour le Canada. C'était, selon la Vénérable Marie de l'Incarnation, prieure des Ursulines de Québec, « l'homme le plus délicat qu'on eût pu voir ». Il n'en subit pas moins un effroyable martyre et fut canonisé avec les PP. Jean de Brébeuf, Isaac Jogues, Charles Garnier, etc.

Comment hésiter encore ? Mais Dieu n'avait-Il pas parlé ? S'il était appelé à travailler parmi les Hurons et les Iroquois, pourquoi cette mystérieuse vision des évêchés de Basse-Bretagne ? Pourquoi cette surprenante facilité à maîtriser en quelques jours les difficultés de la langue ? Ces arguments nous semblent décisifs, mais alors « le danger des Canadois luy paraissoit plus grand que celui des Bas-Bretons ». Que de fois ses écrits ultérieurs porteront la trace des hésitations initiales ! Il se plaît à comparer, pour leur abandon spirituel, les Cornouaillais aux indigènes du Nouveau-Monde et les souffrances des missionnaires d'Armorique avec les privations de ses frères au Canada. Ainsi se console-t-il de n'être pas martyr aux côtés d'un Jogues et d'un Gabriel Lalemant... (1).

Les lettres du Père Bernard venaient bien, de temps à autre, empêcher le théologien d'oublier sa Bretagne. Mais le bon Père était-il tout à fait impartial ? Et puis, céder aux instances d'un ami, si saint qu'il fût, c'était peut-être trop humain ?... Le Vénérable Michel le

(1) Ainsi, dans la *Vie manuscrite de M. le Nobletz, passim* : En Cornouaille, avant les instructions de Dom Michel, « l'ignorance des mystères de la Trinité et de l'Incarnation étoit... semblable à celle de Canada (sic) » ; le « peuple ne différoit des Canadois que du seul baptême » ; à propos de Sizon : « Il n'y a mission de Canada ni des Indes qui ait des difficultés semblables à celles de ce lieu », etc.

Nobletz eut connaissance de ces perplexités. Un ecclésiastique du Conquet, où il résidait alors, raconta depuis qu'en public, aussi bien que dans des entretiens particuliers, il réclamait des prières pour « la vocation de son successeur ».

Un événement imprévu décida de l'avenir. « En sa troisième année de théologie », nous dit-il, le Père Maunoir tomba malade : d'abord fièvre violente, sans cause connue, puis un phlegmon déclaré. Ce « mal étonna le médecin et [le] chirurgien qui attestèrent n'avoir jamais vu de semblable maladie, quoique le médecin eût professé plusieurs années et régenté au Mont-Pellier (*sic*) et que le chirurgien eût exercé la chirurgie à l'hôpital de Notre-Dame de Paris. » Le bras enfla démesurément et devint « aussi gros que le corps d'un petit enfant », la gangrène s'y mit et fit « un trou où la sonde ne trouvoit le fond ». Au bout de neuf jours, l'état paraissait irrémédiablement désespéré. C'était la vigile de Noël. A lui, la mort semblait joyeuse, comme la fête du lendemain ; il demanda le Viatique et il fut convenu qu'on le lui apporterait à minuit. Alors, « s'estant recommandé à la Sacrée Vierge, aux Anges de Bretagne » et aux saints patrons de la province, saint Yves, saint Corentin, etc., il fit vœu,

si la santé lui était rendue, d'user ses forces au service des Bretons. Puis, il communia. Aussitôt, il sentit que la réponse du Ciel était affirmative. Quelques jours plus tard « pour confirmer sa vocation », il eut un songe célèbre, renouvelé de saint François-Xavier, où il vit en raccourci tout son apostolat futur : « Il portoit sur le dos un païsan de Cornouaille avec son bonnet rouge » (1). Dieu le voulait missionnaire, mais en Bretagne, non dans la Nouvelle-France.

Si rapide fut la convalescence que, renonçant à s'en attribuer le mérite, les médecins avouèrent une intervention divine.



(1) Vie ms de Catherine Daniélou, ch. XXIII. Cf. Journal latin des missions, p. 14 et Vie ms de M. le Nobletz, liv. II, ch. 16.

A peine guéri, Maunoir se mit à prêcher autant que le lui permettaient ses études. Il nomma Blancafort et Saint-Martin-d'Auxigny parmi les paroisses où il renouvela ses essais apostoliques de Quimper et de Tours.



Bréviaire du Vénérable Julien Maunoir (Roz-Avel, Quimper)

Moins de six mois après sa grande maladie, il fut ordonné prêtre. Dans sa vie de Catherine Daniélou, il nous a fait connaître entre parenthèses les noms des prélats qui lui donnèrent la confirmation et les ordres mineurs. L'occasion ne s'est pas présentée de nommer celui qui lui conféra le sacerdoce. Ce fut vraisemblablement

blement l'archevêque du lieu, Messire Roland Hébert, en faveur de qui s'était démis, quelques années plus tôt, André Frémiot, le frère de sainte Chantal. En la fête de la Sainte Trinité 1637, le Père Julien célébra sa première messe. Il n'avait pas trente et un ans.

Une année lui fut encore donnée pour préparer son examen final sur l'ensemble de la philosophie et de la théologie. Puis, non sans quelque surprise, il fut désigné pour le collège de Nevers. A ce moment (septembre 1638), tout le royaume était en liesse : Dieu venait de lui accorder un dauphin, Louis-Dieudonné, le futur Louis XIV, et, depuis la chapelle de Sainte-Anne d'Auray jusqu'à l'oratoire du carmel de Beaune (1), tous les sanctuaires, tous les centres de piété, retentissaient d'actions de grâces.

En même temps que le Père Maunoir, arrivait à Nevers, en qualité de recteur, le Père Jérôme Bérard qui, à Bourges et à Tours, avait déjà pu apprécier le nouveau professeur d'humanités. Celui-ci estimait trop l'œuvre capitale de l'éducation pour regretter le temps qu'il y consacrerait encore. Mais, après son vœu, aussitôt soumis au T. R. P. Vitelleschi, après sa guéri-

(1) Cf. H. Bremond. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. III, p. 546-547.

son merveilleuse et les autres signes de la volonté divine, ne devait-il pas insister pour retourner à Quimper ? Il souffrit certainement d'apprendre que sa présence là-bas n'était pas désirée, sauf, bien entendu, par le Père Bernard et par Dom Michel. Malgré les succès du dernier, Messire Guillaume le Prestre ne voulait pas entendre parler de missions dans son diocèse, et le Père Flouet, recteur du Collège, jugeait ses finances en trop mauvais état pour supporter cette charge nouvelle. Que faire ? Mettre le Père Général au courant de la situation et attendre en paix la décision de l'obéissance.

L'épreuve était d'ailleurs adoucie par la présence à Nevers du Père Rigoleuc. Dès son arrivée, le professeur d'humanités l'avait trouvé préfet des études. Leurs fonctions les mettaient en rapports continuels ; en outre, on avait partagé entre eux la direction des congréganistes de la Sainte Vierge. Depuis son second noviciat, fait huit ans plus tôt, sous le Père Louis Lallemand, le Père Rigoleuc avait encore beaucoup appris de la science des saints (1). Comment n'en aurait-il fait

(1) C'est, selon le P. Champlon, « la troisième année après son second noviciat », que le P. Rigoleuc fut « mis dans cet état que les mystiques appellent passif ».

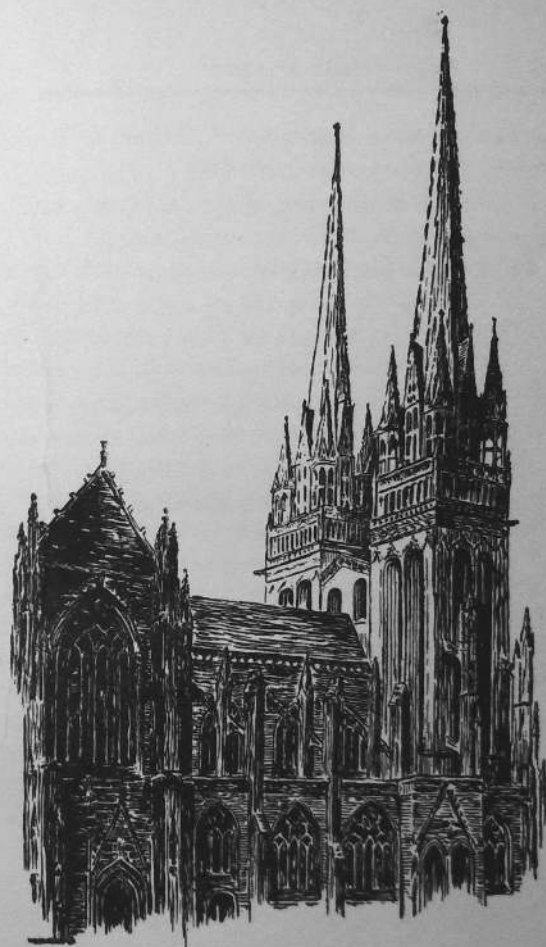


Rouen

aucune part à son ancien élève de Rennes qu'il aimait comme un fils et comme un frère ?

Tout ministère extérieur ne fut pas interdit au Père Maunoir, cette année-là. Il nous parle de missions rurales qu'il put donner pendant l'Avent et le Carême. Enfin, une lettre de Rome vint annoncer qu'il ne resterait pas à Nevers. Le Père Général ordonnait au Provincial de l'envoyer à Quimper, dès que faire se pourrait. Restait encore la « troisième probation », qui exigeait un séjour à Rouen.

La vie du Père Maunoir s'y passa toute à l'intérieur, confinée dans la retraite du « troisième an ». Le Père René Ayrault, son Instructeur, connaissait la sainteté autrement que par les livres : pour en parler, il lui suffisait de consulter ses souvenirs. A Rome, n'avait-il pas eu Louis de Gonzague, pour compagnon d'études et même de chambre, tandis que saint Robert Bellarmine était leur Père Spirituel ? Les disciples du Père Ayrault, formaient une petite communauté de huit « tertiaires », exclusivement occupés de prière et d'ascétisme. Aussi, cette heureuse année est-elle sans histoire. Pour le Père Maunoir, le Père le Roux la résume bien : « Il fut tout occupé de Dieu. » C'est alors, sans doute, qu'il se fixa un programme de mortifications que sa robuste santé ne saurait expliquer à elle



Cathédrale de Quimper

seule et qui suppose des grâces exceptionnelles, comparables à celles des plus grands pénitents (1).

La retraite n'était cependant pas telle qu'elle n'admit quelques rares excursions apostoliques et c'est ainsi que la Normandie eut les prémices du missionnaire. A Bernay, où il eut pour compagnon le Père Jean Pinette (2), ce lui fut une grande joie d'obtenir, par l'intercession des saints anges, la réconciliation, réputée impossible, d'une mère dénaturée avec son fils qu'elle refusait de voir. Une procession magnifique termina la mission. Toutes les confréries de la ville y prirent part avec un nombreux clergé auquel se joignirent les Franciscains et les moines de Saint-Maur. Le prieur des Bénédictins portait le Saint-Sacrement ; les magistrats suivaient en toge. A ce spectacle, un protestant se convertit. Les missions bretonnes profiteront quelque jour de cette heureuse expérience.

A Orbec-en-Auge, ce fut une autre victoire : la mort vraiment chrétienne d'un criminel qui avait toujours

(1) Les nécessités d'un travail écrasant le lui feront modifier un peu dans la suite, ou plutôt il adaptera aux circonstances son insatiable besoin de souffrir. Mais, alors qu'il était libre de choisir, aux pénitences communes, discipline, cilice, chaînes de fer, il ajoutait l'emploi des orties, de la sciure de bois et de la cire brûlante.

(2) Le Père Maunoir nous apprend que cet ancien compagnon fut plus tard chargé du noviciat de Paris, puis Provincial de France.

refusé le prêtre et le repoussait encore devant la potence déjà dressée.

Pas plus que la vie de prière, l'action ne pouvait distraire le Père Julien de l'apostolat qui l'attendait au pays d'Armor. Mais, s'il en eût été besoin, les lettres du Père Bernard le lui auraient rappelé. Les nouvelles de Quimper étaient bien tristes : « Une peste extraordinaire moissonna la troisième partie de cette ville. » Le fléau durait depuis des mois, quand le Père Bernard comprit un jour, durant son oraison, « que, dans les calamités publiques, Dieu vouloit qu'on réclamât les patrons des lieux affligés ». Justement, on avait lieu de voir dans les malheurs présents un châtiment pour l'attentat sacrilège commis depuis peu contre une statue de saint Corentin.

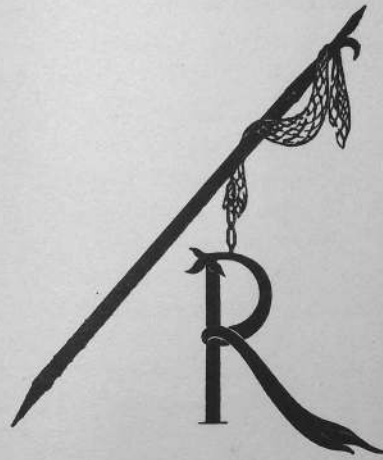
« Ce saint, lit-on dans la vie ma-



nuscrite de Catherine Daniélou, avoit esté autrefois grandement honoré des Anglois, des François et des Bretons, qui accouroient de tous costés, du temps des Roys et des Ducs de Bretagne. Mais la malice des Normands qui brûloient... tous les corps saints qu'ils trouvoient, obligea Messieurs de Quimper de transporter le corps de leur premier Evesque au couvent de Marmoutier près la ville de Tours... Depuis ce temps, peu à peu la dévotion et mesme la souvenance de ce grand saint s'étoit éclipsée... »

Sous le coup de cette inspiration subite, le Père Bernard alla trouver l'official, M. Kerguelen, et promit qu'un vœu au Patron de la ville mettrait fin au fléau. Il fut écouté ; on organisa une procession solennelle. Mais déjà c'était moins une supplication qu'une action de grâces : « Dès qu'on eut fait le vœu, dit Boschet, la peste cessa. » Nous croirons sans peine, avec notre vieil historien, que « Maunoir fut touché du malheur de Quimper... Il regardoit ce païs-là comme la vigne qu'il devoit cultiver dans peu ».

En effet, son second noviciat terminé, il reprit le chemin de la Bretagne. Sa longue préparation était achevée.



CHAPITRE VI

Dernière initiation

APPELÉ à Quimper « comme d'Égypte en Nazareth », le Père Julien y rentrait, après sept

ans d'absence, armé de toute sa formation religieuse, enrichi de trois années d'expérience sacerdotale.

Vite il refit connaissance avec la pittoresque capitale de Cornouaille ; il se retrouva dans le dédale de ses rues, rue du Lard-Salé et rue Demer (ou Obscure), rue du Rossignol, place au Beurre-de-Pot, Vieille-Cohue ou Terre-au-Duc. Pourtant, il eut plus d'un changement à constater.

Peu après son départ, le collège, quittant le domicile provisoire où il étouffait, s'était installé dans ses

locaux à lui, le long des remparts, du côté de Kerfeunteun. Dominant la ville, il touchait à la campagne, à ces champs et à ces prairies

...qui trempent les murailles

D'un grand bain de nature et de rusticité.

(Anatole Le Braz, *Sonnet à Quimper.*)

En 1640, les bâtiments ne sont pas complets ; après quarante-trois ans, le Père Maunoir mourra sans les avoir vus terminés (1). Du moins, les Pères sont-ils chez eux. Leur situation financière n'en est pas plus brillante et, dès la première entrevue, le Père Recteur ne dissimule pas au nouvel arrivant que l'œuvre des missions lui paraît toujours impossible. En guise de consolation, il laisse entrevoir deux ou trois prédications par an aux paysans de Logamant. C'est un prieuré (Loc-Amand) cédé aux Jésuites par le cardinal De-

(1) La chapelle ne fut même achevée qu'au xviii^e siècle. L'argent manquait souvent pour continuer les constructions et l'autorité royale dut parfois rappeler à la ville ses engagements. Ainsi Louis XIV, âgé de douze ans, écrivit sous la dictée de sa mère au maréchal de la Meilleraye : comme preuve de son « affection pour les Pères Jésuites en général et en particulier pour ceux de Quimper-Corentin », il ordonne le transfert à Locronan des prisonniers espagnols jusque là entretenus à Quimper, afin, dit le jeune roi, que « l'octroi qui est affecté au bastiment de ces bons religieux ne soit plus employé qu'à l'usage auquel il a été destiné par le défunt Roy mon seigneur et père... » (11 may 1654).



Cathédrale de Quimper au dix-septième siècle

nys-Simon de Marquemont, archevêque de Lyon. Quel champ étroit pour un zèle insatiable ! *aestuat... angusto in limite...*

Patience ! le Père Maunoir est ici par obéissance ; il attendra de pouvoir réaliser les intentions de ses premiers supérieurs. Le Père Flouet touche à la fin de son triennat ; mais un nouveau recteur pourra-t-il mieux faire tant que Messire le Prestre persiste dans son opposition ?

Cependant Dom Michel, retiré au Conquet depuis son expulsion de Douarnenez, ne peut plus, comme en 1630, venir à Quimper trouver son successeur. Usé avant l'âge par d'excessives austérités que parfois il se reproche (1), il fait prier Maunoir de venir à lui. Dès le début de novembre, le Père se met en route. Et voilà qu'au soir de la première journée, on lui apprend une nouvelle bien inattendue : l'évêque, qui contre-carrait leurs projets d'apostolat, vient de mourir à Scaër ; il n'avait que cinquante-trois ans...

M. le Nobletz attendait le voyageur au Conquet. Leur entrevue fut autrement émouvante que la pre-

(1) Parmi les avis qu'il donna au Père Maunoir, « Il le conjura de ménager sa santé et de ne l'imiter, disant que... quand on barasse trop le cheval, il tombe dans un creux de fossé et y laisse son homme ».

mière. Les larmes aux yeux, le vieil apôtre embrassa son disciple ; il l'obligea, le lendemain, à entendre sa confession générale, puis il le mit aussitôt en possession de son ministère : catéchismes, sermons, visites aux malades et aux pauvres. « Après la prédication, il mena le Père dans sa chambre (c'est de lui-même que Maunoir parle ici), et lui montra les écrits du R. P. Gourdon (1) duquel il avoit été écolier à Bordeaux. Dans ce livre, il avoit remarqué la résolution d'un cas de conscience dont le Père étoit en peine. Cela étonna beaucoup le Père, vu qu'il ne lui avoit rien proposé qui approchât de cette matière. Ce qui l'étonna davantage, ce fut la découverte qu'il lui fit de son intérieur. Le Père avoit résolu, à son retour du Conquet, de parcourir l'histoire de France et Baronius. Il lui dit : « Vous avez bien de la besogne sur les bras. Ne vous amusez point à lire Baronius, ni l'histoire de France... »

La confiance du disciple grandit encore après ces confidences.

Ces rencontres des deux apôtres devaient se renouveler. Comment la Providence n'eût-elle pas favorisé des entretiens si féconds pour le salut des âmes ? Il

(1) « Depuis, confesseur de Louis XIII ».

semble même que parfois le Nobletz ait été mystérieusement averti de ces visites inopinées. « Un jour, passant par le marché au poisson, il dit à son hôtesse : « Achetés ce poisson pour le P. N..., qui viendra demain nous voir. » Le Père n'avoit dit à personne qu'il dût aller au Conquet. Son hôtesse fut bien étonnée de voir le Père Bernard et le susdit Père arriver le lendemain. »

Incorrigible dans sa modestie, le Père Maunoir reste anonyme ; du moins, il ne craint pas de trahir le Père Bernard. C'est qu'il ne faisait plus seul ses voyages à travers la Cornouaille ou le Léon. Avant de le laisser s'engager dans la vie de missions, on exigea de lui qu'il eût un compagnon.

Grand embarras... Au collègue, qui serait à même de le suivre ? Le Père Picot, Breton et jadis novice avec lui à Paris, prêche bien de temps à autre dans la ville, mais ses fonctions de préfet lui interdisent toute absence. Même impossibilité pour l'apostolique Père Le Grand : il fait merveille à la tête d'une congrégation et le succès même de son œuvre le retient sur place. On ne peut songer aux six professeurs, dont deux pourtant sont prêtres, ni au Père Charles du Breuil, dont la principale fonction est d'assurer les prédications à la cathédrale. Le Père Nicolas Caussin, « exilé » loin de

son royal pénitent par la volonté impérieuse du cardinal-ministre, s'emploie comme il peut à se rendre utile, et Catherine Daniélou l'a quelque temps pour directeur. Mais il regarde toujours du côté de Paris ; l'épreuve se prolongeant, « environ le 8^e de décembre 1642, voyant l'efficace de la dévotion à saint Corentin », raconte Maunoir dans la biographie manuscrite de la pieuse veuve, il fera vœu « à ce saint tutélaire d'imprimer quelque chose à sa gloire si les Supérieurs le tiroient de Quimper où M. le cardinal de Richelieu » l'a « relégué ». De ce Parisien impénitent, que pourrait-on attendre pour les missions bretonnes ? Heureusement les PP. Thomas et Bernard sont toujours là. Le premier continue d'entendre, à la chapelle du collège, les confessions en breton, et telle est sa réputation qu'on lui amène des pénitents de quatre lieues à la ronde ; mais il est ministre de la maison et d'ailleurs l'âge ne lui permettrait pas de tenter entreprise aussi nouvelle. Ce n'est pas que le P. Bernard ait beaucoup moins d'objections à faire valoir : il a cinquante-six ans et, à voir sa barbe blanche et sa démarche traînante, on lui donnerait bien davantage ; sa santé n'est certes pas brillante et, de sa vie, il n'a parlé breton. Mais n'a-t-il pas insinué à Maunoir, lorsqu'il lui écrivait à Tours ou à Bourges, qu'il serait son « compagnon dans les

missions armoriques s'il pouvoit jamais le voir de retour » ? Il faut tenir parole. Son zèle et les encourage-



Collège de Quimper

ments de Dom Michel suppléeront à tout. Il se propose aux Supérieurs : il est agréé.

Un seul obstacle subsiste : le défaut de ressources. De Normandie, le Père Julien a rapporté quelques aumônes offertes à cette intention spéciale, mais le fonds est jugé insuffisant pour garantir l'avenir. Alors, la

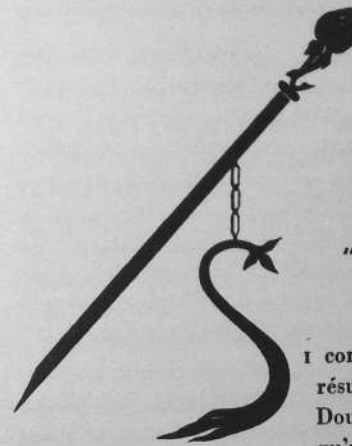
Providence intervient. M. de Molac, gouverneur de Quimper, s'intéresse à l'œuvre et accorde un secours appréciable. Mieux encore : le cardinal de Richelieu prend la chose à cœur et envoie une subvention qui permet d'aller de l'avant.

Puisque rien ne retarde plus l'ardeur du Père Maunoir, Douarnenez, si chère à Dom Michel et où lui-même a laissé tant de souvenirs, aura les prémices de son nouvel apostolat. Alertée par un message de M. le Nobletz, la population lui fait un accueil enthousiaste et, plus que jamais, se presse à ses prédications. Plusieurs guérisons obtenues par l'invocation de saint Ignace (1) disposent favorablement les âmes et rendent plus fructueuse cette station de carême. Le lundi de Pâques, une procession depuis longtemps promise et soigneusement préparée met tout le pays en fête.

Quelle joie nouvelle pour les parents que de voir leurs petites filles, tout de blanc habillées et voilées, escortant « les trois Maries » et la statue de la Sainte Vierge ! Costumés en anges, leurs frères portent les

(1) « Comme le Père le Nobletz avoit pris saint Ignace pour conducteur quand il commença à instruire ce peuple, l'année mil-six-cent-quinze, ce saint Fondateur voulut montrer qu'il se souvenoit de celui qui avoit procuré cette mission en assistant deux de ses disciples. » (Vie ms de M. le Nobletz, liv. II, ch. 19.)

instruments de la Passion. « La modestie de la jeunesse et la *douceur des chants* tiroient des larmes de près de six mille personnes qui se trouvèrent à cette célébrité. » C'est que le Père Maunoir, sur le conseil de M. le Nobletz, avait passé une partie de ses nuits à mettre « en cantique armorique » la paraphrase du *Pater*, de l'*Ave*, du *Credo*, des commandements, des fins de l'homme, du Rosaire, etc. « Il y eut une ferveur en toute la ville pour apprendre ces cantiques. Dieu donna sa bénédiction à ce travail. Tous les ont appris, même les enfants. Il y a quarante ans que, dans toutes les maisons, sur les rues et aux champs, on n'entend autres chansons que ces louanges de Dieu. » Ainsi parlera Maunoir, plus que septuagénaire, rassemblant à la louange de Dom Michel les souvenirs de sa première mission.



CHAPITRE VII

"Le feu au milieu
des eaux"

Il est consolant qu'en soit le résultat, le carême de Douarnenez n'a été qu'un essai. Cultiver ne saurait suffire ; il faut défricher et, pour cela, aller d'abord aux terres les plus délaissées. Sans contredit, ce sont les îles.

Quand on songe que Belle-Isle, la « bien nommée », si attrayante et si facile d'accès, n'eut pas avant 1662 de visite épiscopale (1), que penser de l'abandon où

(1) On ne saurait compter le court séjour qu'y fit le cardinal de Retz, évadé du château de Nantes et pour lors en rébellion ouverte contre la Régente et Mazarin. Il faut dire que, si l'évêque de Vannes, Charles de Rosmadec, fut le premier qui fit à Belle-Isle la visite pastorale, c'est que, disputée entre les abbayes de Redon et de Quimperlé, l'île dépendait jusque là directement du Saint-Siège. (Cf. E. Quélenec, dans *Bretoned Paris*, août 1928, p. 10, 11)

croupissaient les populations d'une terre désolée comme Sein ou de rochers réputés inaccessibles comme Ouessant ou Molènes ? La première, Sizun, ainsi qu'on la nommait, fut choisie pour le début. Déjà les deux Pères étaient embarqués quand ils s'aperçurent de leur inexpérience : ils apprirent qu'à cette époque les pêcheurs, c'est-à-dire tous les hommes sans exception, étaient en mer... Force fut donc de revenir à la côte. En attendant un moment plus favorable, le travail s'offrit de lui-même.

Ravi des fruits recueillis à Douarnenez, Dom Michel rêvait maintenant d'une mission au Conquet. A son premier appel, les Pères accoururent. Mais, avant de commencer leur ministère, l'approbation de l'évêque de Léon était indispensable.

Accompagné du Père Bernard, le Père Maunoir va trouver le prélat que Richelieu, trois ans plus tôt, a cru devoir substituer à René de Rieux (1) volontaire-

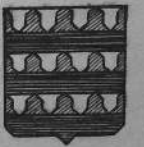
(1) René de Rieux appartenait à une famille illustre, qui tenait de très près à la dynastie ducale et se trouvait même alliée à la maison de France (Claude de Rieux, fils du maréchal, épousa Suzanne de Bourbon). L'année suivante, Catherine Daniélow fera exprès le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray « à ce qu'il plût à Dieu, par l'intercession de sainte Anne, de le faire retourner dans le lieu d'où il avait été débouté ». Restauré à Saint-Pol-de-Léon, il bénira et utilisera les travaux des Pères.

ment exilé par fidélité à la cause de Marie de Médicis. Messire Robert Cupif connaît assez mal la situation (1). On l'a cru favorable, mais à tort. Un de ses favoris l'a prévenu contre les missionnaires et il leur réserve un accueil glacial. Leur humilité dans cette déconvenue l'adoucit bientôt ; l'intervention de Messire du Louët fera le reste.



Rieux

Né à l'Operchet (Loperhet), il y aura tantôt soixante ans, René du Louët de Coatjunval, grand-vicaire et « chantre » de Léon, connu sous le nom d'abbé de Kerguillio, vient d'être désigné pour l'évêché de Quimper. S'il n'est pas évêque depuis longtemps, c'est qu'il a su éluder jusqu'ici les avances de Richelieu. Maintenant encore, de son propre aveu, il refuserait la mitre et rendrait « son billet au Roy, n'estoit l'espérance... que les Pères de la Compagnie de Jésus lui aideront, en catéchisant » ses ouailles. Tel est le souvenir qu'il a de ses anciens



Du Louët

(1) Robert Cupif (ou Cupiff) était étranger à la Bretagne et même à la France par les origines de sa famille.

maîtres ; à leur égard, il partage pleinement les sentiments de son condisciple de Bordeaux, M. le Nobletz. La présence d'un tel homme à Saint-Pol est providentielle. Non content, pour son compte, d'assurer à son diocèse les services du Père Maunoir, il s'entretient auprès de M. Cupif pour obtenir au missionnaire tous pouvoirs dans le Léon. Ainsi les Pères reçoivent-ils, à titre d'essai l'autorisation d'évangéliser les insulaires d'Ouessant et de Molènes, avec ordre toutefois de venir au retour rendre compte des résultats.

Ouessant... Le Père Maunoir nous renseigne, au moins pour l'essentiel, sur cette île curieuse. Ne lui demandez pas des émotions de touriste ; ce n'est pas son affaire de détailler la série des impressions par lesquelles passe le voyageur assez hardi pour tenter la traversée : d'abord une ligne grise et bleue, longue, très longue, qui se précise ensuite, plus colorée ; à cause de ses falaises escarpées, du Stiff à Porz-Goret, l'île semblable à un mur formidable barrant l'horizon... ; la mer, houleuse en ces parages ; sa violence accrue dès qu'on s'engage dans le puissant courant du Fromveur... Ainsi parle à peu près un romancier descriptif, un André Savignon, par exemple.

Tout cela, Maunoir l'a vu, lui aussi ; il ne signale

toutefois que ce qui intéresse en quelque manière l'état religieux et moral des habitants : ce « raz qui rend très périlleux l'accez » de l'île ; les conditions physiques qui l'isolent des influences extérieures, mauvaises ou bonnes, car elle « est tellement élevée au-dessus de la mer que mille personnes peuvent la défendre contre trente mille ; on n'y peut entrer qu'un à un ou deux à deux et le chemin y est plus dangereux qu'à monter par une échelle ».

A Ouessant, « de mémoire d'homme, aucun évêque n'avait mis le pied ». Les quelques rares prêtres qui y séjournaient n'avaient guère à cœur d'entretenir les bonnes dispositions dans lesquelles M. le Nobletz avait jadis laissé ces braves « îliens », *toto divisos orbe Britannos*... « On n'y faisoit plus aucune instruction. L'ignorance étoit si grande qu'entre trois mille personnes il n'y avoit pas une douzaine qui sceut les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, ni les commandemens de Dieu... »

Les enfants n'étaient pas catéchisés. Si au moins les missionnaires les pouvaient atteindre !... mais « ils n'avoient jamais vu de religieux faits comme les Pères » et ils n'« osoient les regarder ». Le Père Maunoir les interrogeait-il, ils se cachaient la figure dans

leurs mains ; impossible d'en tirer le moindre mot (1).

Heureusement, Dom Michel avait prévu cette difficulté. Sur son conseil, une jeune fille qui, le carême précédent, avait appris à Douarnenez les cantiques spirituels, passa dans l'île sous prétexte de visite à quelques parents. Elle alla le plus simplement du monde se placer parmi la jeunesse, au catéchisme des missionnaires. Interrogée, elle répondit à merveille au milieu du silence général. « Les autres levèrent les yeux et, à la sortie de l'église, la prièrent de leur apprendre ce qu'elle avait répondu. Elle leur chanta et apprit à chanter les points de la foi... Ils s'enhardirent si bien qu'ils répondirent au catéchisme et, en quinze jours, apprirent en breton leur *Pater*, *Ave*, *Credo* et les commandements de Dieu et de l'Église, l'acte de contrition, les cinq points de la confession, la préparation à la communion, l'action de grâces, les mystères du Rosaire... »

On voit si la méthode était bonne. En même temps qu'on meublait les mémoires, les cœurs étaient touchés. « Alors, raconte le Père dans la vie du Père Ber-

(1) Ce menu trait, pris sur le vif, se trouve dans le *Journal*, p. 48 : *in terrogati... manibus abscondebant faciem suam, nec quidquam respondebant.*

nard (1), le feu prit au milieu de ces eaux (2) ; le Saint-Esprit excita tant d'ardeur dans l'âme de ces insulaires que..., pour les satisfaire, nous allions au confessionnal dès trois heures du matin et nous y passions presque tout le jour jusqu'à huit heures du soir et souvent jusqu'à neuf... Le Père Bernard, pour se lever aisément, se couchoit sur une table. » (Maunoir ne nous confie pas que lui dormait sur la terre.) Il ajoute : « Nous avions regret du tems que nous passions à manger, quelque court qu'il fût ; nous étions comme les négocians, les jours qu'ils font un grand débit : le plaisir du gain nous faisoit oublier la peine... Aussi faut-il avouer que le gain étoit considérable. »

Quand tous furent instruits, préparés et confessés, on put les rassembler pour la communion générale. Pour rappeler ce souvenir, le Père Maunoir adopte le ton de saint Augustin dans les *Confessions* ou les *Soliloques* : « Vous savez, mon Dieu, combien il y en eut qui firent leur première communion... Jamais nous ne

(1) Très apprécié au xviii^e siècle, comme le prouve par exemple la préface aux cantiques manuscrits de Pierre Barlsy (1659-1719), cet ouvrage est malheureusement perdu ; mais, grâce aux citations de Boschet, d'importants fragments ont échappé au naufrage.

(2) De même dans le *Journal* (p. 48) : *meditis in aquis... pietatis fervor accensus...*

conçûmes mieux ces paroles de l'Apôtre : Celui qui plante et qui arrose n'est rien ; il faut tout attribuer à Dieu qui donne l'accroissement aux plantes et la fécondité à la terre... »

Comme à Douarnenez, une procession servit d'épilogue aux travaux des missionnaires. « M. le Recteur porta le Saint-Sacrement jusqu'à une chapelle assez éloignée près de laquelle je prêchai au milieu de la campagne... Quand je vins à faire mon adieu, ce furent des cris, des regrets que je ne puis exprimer. » Ces manifestations touchantes redoublèrent lorsqu'au moment du départ, les Pères descendirent ce raidillon en échelle qui conduit à la cale. « Lorsque nous fûmes dans la chaloupe pour passer à Molènes, ils nous demandèrent notre bénédiction... Dieu veuille les bénir ! je crois qu'Il sera servi dans cette île et que la ferveur s'y entretiendra longtemps. »

Molènes, bien moins considérable qu'Ouessant, avec sa population de « cinq cents communicants », promettait aussi d'abondantes consolations aux missionnaires. M. le Nobletz leur avait raconté, bien sûr, la réception dont il gardait encore un souvenir ému ; on l'avait accueilli « comme un ange du ciel. Aiant prêché dans les bateaux aux pêcheurs l'éternité de l'autre vie et les extrêmes douleurs du Fils de Dieu, ils se mirent à

pleurer et firent la discipline avec les cordes de leurs barques » (1).

D'une île à l'autre, la distance n'est que de trois lieues, et la traversée peut se faire en deux heures ; aussi des enfants de Molènes sont-ils allés à Ouessant lorsque les Pères y prêchaient ; ils y ont appris les cantiques et, à peine de retour, ils se sont improvisés catéchistes de leurs camarades. Quelle bonne surprise pour le Père Maunoir de trouver le terrain ainsi préparé ! Les vieillards se mêlent aux enfants et, aux interrogations sur les mystères, des « personnes de soixante ans répondent avec une simplicité extraordinaire ». Pour le reste, confessions de la population entière, communion générale, visite des malades, tout se passe comme à Ouessant.

Au Conquet, durant ce temps, Dom Michel ne se possédait pas de joie. Il écrivait au P. Bernard : « Le docteur Busée, en traitant des marques de la vraie Église, enseigne qu'une des principales est que la foi en Jésus-Christ ait été reçue de tout le monde en si peu de temps. Appliquez cela à Ouessant et au Père

(1) En rapportant ces détails dans la vie de M. le Nobletz, le Père Maunoir a soin d'ajouter : « Ainsi que le raconta un jour le Père Michel à son successeur... »

Maunoir. J'en pense plus que je n'en dis... » A cette lettre, il joignait quelques avis en latin destinés à son successeur, laissant à la prudence de son correspondant le choix du moment opportun pour les communiquer. Ce fut pendant la traversée du retour de Molènes au Conquet que le P. Maunoir en prit connaissance (1).

M. le Nobletz avait aidé ses amis de ses prières pendant leurs missions ; il avait aussi souffert pour eux. Des esprits inquiets et jaloux ne poussèrent-ils pas l'audace jusqu'à incriminer les cantiques et à l'accuser auprès de M. Cupif d'encourager des assemblées suspectes, d'y prendre part et de favoriser des chansons dangereuses. Surpris dans sa bonne foi, l'évêque interdit les chants et parla même d'excommunication. Cette humiliation inattendue combla Dom Michel « de joie extraordinaire ». Mais la Providence se chargea de le justifier.

Deux vaisseaux arrivèrent des îles, portant « environ mille personnes » qui venaient sur le continent demander la confirmation. Tout le long de la traversée,

(1) Ces avis étaient conservés « aux Archives de la mission Armorique de Quimper » et c'est d'après cet original que le Père Maunoir a pu les citer en latin (*Vie ms de M. le Nobletz*, liv. II, ch. 18). Quant à la lettre d'accompagnement, il n'en garde qu'une petite partie et supprime tout ce qui est à son éloge.

on n'avait cessé de chanter les cantiques. Au débarquement, entendant parler d'interdiction épiscopale, ces braves gens se scandalisent et n'en veulent rien croire. Les enfants, se tenant par la main deux par deux, vont jusqu'à Saint-Mathieu en chantant toujours. On veut les faire taire ; ils ne comprennent pas et donnent plus de voix encore, s'il est possible. La menace du bâton n'est pas pour leur faire peur. Alors, une femme, croyant que c'est à la religion qu'on en veut, s'écrie naïvement : « Crucifiez-nous, martyrisez-nous, nous sommes tous prêts de l'estre. » Survient par bonheur M. Penrec'h, théologal du Folgoat ; il écoute ces chants, les trouve irréprochables et en informe le prélat. Celui-ci, désabusé, tient à réparer publiquement l'affront fait à le Nobletz. En sa présence, le prieur de Recouvrance déclare en chaire que Mgr de Léon bénit les cantiques, leurs auteurs et ceux qui les chanteront.

Des confirmands venus d'Ouessant et de Molènes, Robert Cupif apprit le bien opéré pendant la mission. « Les Islois lui témoignèrent qu'il les avoit grandement obligés » en leur envoyant ces deux apôtres. Aussi, quand, à leur retour, les Pères se présentèrent à lui, « ce bon évêque les pria de prescher en ces lieux le Caresme suivant et de venir après Pasques lui appren-

dre la langue armorique afin de profiter à son peuple » (1).

C'est à son grand-vicaire, l'évêque nommé de Quimper, que M. Cupif devait l'heureuse inspiration d'avoir essayé le zèle des Pères dans les îles du Léon. Il était juste de les lui rendre, pour qu'il les utilisât dans son nouveau diocèse : la mission de Sizun fut immédiatement décidée.

Au collège de Quimper, le nouveau recteur donna au projet toute son approbation. Né à Saint-Pol-de-Léon, le R. P. Alain de Launay devait comprendre l'œuvre des missions bretonnes et son propre frère, le Père Prigent, était mort, trois ou quatre ans plus tôt, au retour d'une excursion apostolique dans l'île de Sizun (2).

(1) Au lieu de « après Pâques », le Père Séjourné dit « l'hiver » : « au commencement de l'hiver », selon Boschet qui ajoute : « Il (Cupif) dit au Père Maunoir qu'il voulait tout de bon apprendre la langue bretonne ; qu'il falloit qu'il vint la lui enseigner... et que, s'il y manquoit, il condamneroit encore une fois ses cantiques ; voulant dire par là qu'il ne les avoit condamnés que faute d'entendre le breton ».

(2) Nommé recteur du collège Saint-Yves le 25 juin 1641, le Père A. de Launay fut tout d'abord ému par de faux rapports qu'un prêtre vint lui faire contre les Pères Maunoir et Bernard. Avec trop de précipitation, il leur adressa une lettre de reproches humiliants ; elle lui fut l'occasion d'admirer leur vertu et, dès lors, ils eurent toute sa confiance. C'est lui qui, le 8 septembre 1643, recevra la profession solennelle du Père Julien. Sa connaissance de la langue bretonne lui permettra, dans des moments de presse, d'aller aider les missionnaires au confessionnal.

C'est le 25 août que les deux compagnons débarquèrent dans cette île aride. Par dévotion pour saint Louis (1), le Père Maunoir a soigneusement noté la date. Dès la veille, ils avaient pris le bateau pour cette traversée réputée au moins aussi dangereuse que celle d'Ouessant ; faute de vent, on resta plus d'un jour en mer et les voyageurs furent trente-six heures sans manger. Presque jamais le Père Julien ne parle de ce qui le concerne ; cette fois, cependant, il avoue avoir beaucoup souffert, pendant ce trajet d'une longueur imprévue. Aussitôt arrivé, il ne s'en dispose pas moins à célébrer la messe dans l'église habituellement privée de l'Eucharistie ; déjà il



Costume de l'île de Sein

(1) Maunoir a donné d'autres preuves de sa dévotion envers saint Louis, roi de France. Ainsi, dans le *Templ consacret dar Bassion*, un jour de chaque semaine est mis sous son patronage.

a revêtu l'aube, quand il se sent défaillir : inanition et mal de mer n'en sont pas les seules causes. Jusqu'à la sacristie pénètre l'affreuse odeur « des poissons effondrez qu'on exposait au soleil pour les faire sécher ». Sur le point de tomber à terre, le Père se recommande à « l'Archange de Bretagne ». « A peine avoit-il formé sa prière que le cœur luy revint ; il dit la messe et ensuite fit le catéchisme et prescha » (1).

Entourée de récifs comme Ouessant, Sein formait d'ailleurs avec elle un parfait contraste. Ouessant apparaissait surélevée au-dessus de l'océan ; Sein est presque à fleur d'eau. Souvent balayée par les lames, elle menaçait d'être engloutie et sans doute l'eût-elle été sans les travaux de défense exécutés depuis. A Ouessant, on admire des champs fertiles et de grasses prairies ; l'élevage y prospère et ses moutons minuscules se font apprécier des touristes et des gourmets ; à Sein, point de bétail : « Il n'y a aucun bœuf ni cheval à labourer la terre. Les femmes et les filles font cet office pendant que les autres sont à la pesche. » Le goémon, devenu, par l'extraction de l'iode, une source de richesse pour les habitants, ne servait alors que d'engrais et d'unique combustible. Pour la nourriture,

(1) *Vie ms de Catherine Daniélou*, ch. XXI.

la récolte d'orge fournissait du pain, un tiers de l'année ; le reste du temps, on se contentait de panais « avec du poisson sans beurre ni vinaigre ». Et, comme la note humoristique perce souvent dans les relations de Maunoir, il conclut en souriant : « Qui va en ce païs, il faut se résoudre à une vie plus que quadragésimale. »

Une existence si peu confortable n'en était pas plus malsaine. « Les habitants sont robustes, observe le Père, et vivent plus longtems que les autres », particularité qui inspire à Boschet cette réflexion : « Il semble qu'on n'y meurt que parce qu'on meurt ; mais je crois que, pour y vivre, il faut y être né... »

C'était bien l'avis des prêtres à qui l'on proposait d'être recteur de Sizun ; aussi n'en trouvait-on plus à qui confier ces âmes sans pasteur (1). Elles avaient

(1) « Quand un prêtre arrive dans ce lieu, on le conduit dans un presbytère, qui semble plutôt à un sépulchre qu'à une maison. Sa dixme est un poisson de chaque bateau... S'il aime la solitude, il est dans son centre. Les tempestes, les pluies sont si fréquentes qu'il n'y a pas moyen de sortir de sa chambre ou de l'église... Les dangers sont si grands sur le raz que les plus expérimentés n'y peuvent souvent passer une fois en cinq mois, sans danger de leur vie. C'est le paradis de ceux qui aiment le silence, la lecture et l'oraison. Ils ne sont pas divertis par les compagnies. Tous sont attentifs à leur travail. Il y a environ soixante ans qu'un saint ecclésiastique se retira dans cette solitude pour s'éloigner du monde, vaquant à l'oraison, assistant ces pauvres poissonniers. Il y vécut et mourut comme un saint. » (*Vie ms de M. le Nobletz*, liv. II, ch. 3.)

pourtant su montrer leur fidélité de façon peu banale. Du temps de l'évêque Charles du Liscoët, le recteur fut mandé par celui-ci à Cléden pour recevoir quelques avis ; aussitôt une députation s'embarqua pour exiger son prompt retour. Joignant le geste à la parole, tandis qu'ils sommaient le prélat de les satisfaire, les pêcheurs lui montraient leurs grands couteaux à vider le poisson, lui donnant à entendre qu'il devait céder s'il ne voulait être éventré comme un congre ou un saumon...

Ces rudes hommes menaient une vie dure, « jour et nuit à la pesche, au milieu des tempêtes, parmi des rochers », avec leur voile pour toute couverture et du pain d'orge pour repas. Mais, en dépit des apparences, leurs cœurs se révélèrent des plus délicats et merveilleusement perméables à la grâce.

Dès l'abord, Maunoir fut surpris, non seulement de la bonne volonté dont tous faisaient preuve, mais de leur connaissance des cérémonies et du chant d'église, alors qu'ils étaient depuis longtemps privés de messes et d'offices. L'explication s'offrit d'elle-même dès qu'il eut causé un instant avec le « capitaine de l'île », François Guilcher, surnommé le Sû. Parmi ses compatriotes, ce brave pêcheur faisait figure de savant ; dans sa jeunesse, il avait vécu quelque temps sur le conti-

ment ; il savait à peu près le français et lisait tant bien que mal le latin. Dom Michel lui avait jadis laissé un livre des *Méditations* du Vénérable P. Louis du Pont.. En l'absence de tout prêtre, chaque dimanche, matin et soir, il rassemblait les habitants pour chanter à deux chœurs « tous les endroits de l'office divin que les laïques pouvoient chanter ». Le vendredi saint, il réunissait au cimetière toute la paroisse et faisait le récit de la Passion. Pendant la mission, il fut un merveilleux auxiliaire. Comme il avait « toute sa vie chanté à l'église et appris le plain-chant », il eut tôt fait de savoir les cantiques de manière à les enseigner, airs et paroles.

D'ailleurs, les fidèles se montraient d'un empressement admirable. Tout travail cessant, le salut devint l'unique affaire. « L'île n'ayant qu'une demi-lieue de long et qu'un quart de lieue de large, tous assistoient à toutes les instructions. » Le Père Bernard, retenu au confessionnal, n'avait pas trois heures de repos par nuit, et un quart d'heure à peine pour dîner d'un poisson sec ; il résistait cependant à la fatigue, soutenu par la grâce et « le plaisir de gagner des âmes à Jésus-Christ ». Tout en prenant sa large part au travail des confessions, le Père Maunoir assumait seul celui des sermons et des catéchismes. « Qu'il était beau, raconte-

t-il dans son Journal, de voir ces hommes, avant de s'approcher du saint tribunal, se demander pardon les uns aux autres ; de voir les larmes des pénitents qui s'accusaient, de constater leur ardeur à s'instruire dans le service de Dieu... »

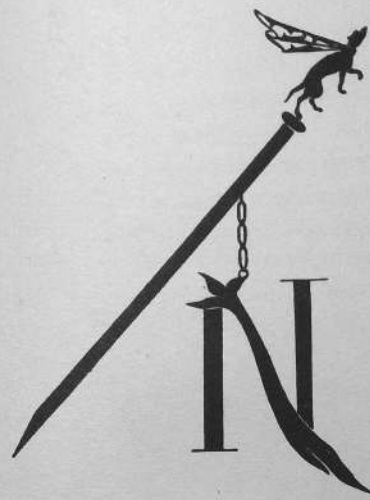
La confiance qu'inspiraient les Pères fit que, dès le troisième jour, on leur amena des malades à guérir. Une femme nommée Barbe Spinec et cinq autres, atteintes comme elle d'esquinancie, se trouvèrent délivrées de leur mal par une onction d'huile bénite que le Père Maunoir leur fit pour les contenter. « D'abord qu'elle vit que la salive passait et que les conduits étoient ouverts, elle courut de toute sa force chercher du pain et de l'eau, tant elle étoit pressée de la faim et de la soif. »

Au milieu de ces fatigues et de ces consolations, le Père Julien put penser qu'il n'avait plus rien à envier au Père Jogues ni à ses autres frères et amis du Canada. Un point, cependant, l'angoissait encore. Ces bonnes âmes allaient-elles se retrouver dans leur solitude spirituelle ? Qu'est-ce qu'une communauté chrétienne sans Eucharistie ? Alors, une pensée lui vient : pourquoi François le Sû ne serait-il pas prêtre ? Il a près de soixante ans, il est vrai, et le peu que jadis il a lu dans son « Codret » doit être bien oublié. N'importe ;

un court séjour à l'abbaye de Landévennec (dont dépend Sizun) suffirait peut-être à lui apprendre l'indispensable... Discrètement, il sonde les dispositions du « capitaine ». A lui aussi la pensée du sacerdoce s'est présentée quelquefois ; toujours, dans son humilité, il l'a écartée, comme trop ambitieuse. Mais, pour le salut de ses frères, il fera tout ce qu'on lui prescrira.

Pour le moment, on en reste là. Nous retrouverons un jour Le Sû pasteur de son île et estimé par Mgr du Louët comme l'un des meilleurs recteurs de toute la Cornouaille.

La mission achevée, les Pères s'embarquèrent, non pour le port le plus proche, mais pour le Conquet. Ils avaient de si bonnes nouvelles à porter à M. le Nobletz !



CHAPITRE VIII

Extension du mouvement missionnaire

OUS avons dû nous étendre
davantage sur les pre-
miers travaux du Père
Julien en Basse-Breta-

gne, parce que, si les méthodes se perfectionnent avec le temps et l'expérience, les débuts ont toujours un charme qui leur est propre et, comme disait Dom Michel dans sa langue originale, « le premier vin qui sort du tonneau vient avec plus d'ardeur ». Désormais, nous devons renoncer à nous attacher aux pas des deux Pères et à les suivre partout, de la côte des sardi- niers aux rivages de la Manche et des confins du Maine aux « jardins de Cornouaille ».

Rentré au collège de Quimper, Maunoir s'y reposa un peu. Il aimera toujours ces temps de calme, dans la vie commune et régulière. M. le Nobletz était même



Concarneau

porté à craindre qu'il ne les aimât avec excès. Parmi ces conseils qu'il lui faisait passer, en les soumettant humblement à l'approbation des supérieurs, il glissait cette réflexion : « Il luy est nécessaire de faire des retraites quelquefois, moyennant qu'il ne tarde trop. »

Ce n'est là qu'une concession qui n'abroge pas cet autre avis : « Qu'il hante le monde... encore qu'il ait cela en horreur, parce qu'il aime trop le repos d'esprit ; autrement, il contristera le Saint-Esprit et vivra mal content et sera privé de consolation intérieure ». Du reste, il lui promet qu'il « sera plus illuminé en preschant qu'en étudiant en sa chambre ».

Mais, à Quimper même, le repos n'était pas oisiveté... Attentif à ne pas se laisser prendre par des œuvres qui menaceraient sa liberté d'action (1), il multipliait les visites aux pauvres, aux hôpitaux, aux prisons (2) ; toujours prêt à rendre service, il accourait à tout appel des recteurs ou des gentilshommes voisins, pour prêcher dans les paroisses ou instruire les domestiques dans les « maisons de noblesse ». Il revoyait aussi ses cantiques et bientôt soumettait à l'approbation de l'autorité diocésaine la matière d'un recueil. Le 16 décembre, l'« imprimatur » fut accordé et, bientôt en 1642, parut, chez le libraire Machuel, un modeste in-12 de 150 pages à peine, qui connut un immense succès.

(1) Afin de préserver cette liberté, précieuse à un missionnaire, le Nobletz lui avait fait dire : « Qu'il ne vaque point à entendre les confessions que lorsqu'il sera en mission. »

(2) C'est ainsi qu'il instruisit un prisonnier anglais qui fit son abjuration devant le R. P. Alain de Launay (*Journal*, ann. 1643).

Puis, la vie itinérante reprit de plus belle. Il ne suffit pas d'instruire certains cantons de Cornouaille, Plounevez-du-Faou, Plonévez-Porzay, Plozévet ; il faut satisfaire l'évêque de Léon qui a fait promettre un retour de mission aux îles d'Ouessant et Molènes ; il faut répondre à l'invitation pressante de secourir les insulaires de Bréhat et de l'Isle-Verte, si éloignés de leur pasteur, l'évêque de Dol...

Cet apostolat, dont le champ s'élargit de jour en jour, n'est pas sans dangers ; de la part des populations parfois, lorsque les Pères sont, comme à Bréhat, pris d'abord pour des espions anglais ou qu'un fanatique, à qui le sermon déplaît, se propose d'en finir avec le prédicateur. Ainsi à Plozévet, dans la baie d'Audierne, un coup de pistolet est tiré sur le Père Maunoir, alors en chaire ; mais la balle se contente d'effleurer le front d'un paysan, de traverser, sans autre dommage, la coiffe de deux femmes et... de faire sauter la barrette du Père...

Les déplacements comportaient, outre beaucoup de fatigues, d'assez nombreux risques ; se hasarder sur les raz de Sizun ou d'Ouessant, c'était prouver qu'on ne tenait guère à la vie, et le souvenir était tout récent de deux prêtres qui avaient péri, en essayant de passer dans cette dernière île. La navigation côtière, pour

aller d'un point à l'autre du littoral, n'était pas toujours sans péril. On la préférait cependant aux trajets par terre, à cause de l'absence de routes ou de leur état déplorable. Mais Dom Michel, jugeant d'après sa propre expérience, conseillait fortement de s'en tenir au second mode de voyager, plus pénible, mais plus fructueux, parce qu'il permettait, en se rendant d'une mission à une autre, de prendre contact avec les paysans et de leur jeter en passant un mot de Dieu. Que de fois le Père Maunoir, pour s'être conformé à cet avis, trouva le moyen d'évangéliser, sur le chemin de quelque foire, de braves gens conduisant leurs bestiaux... (1)

Pour cela, tantôt il fallait, selon son expression, « grimper » sur les monts, tantôt s'aventurer en des routes que la mauvaise saison changeait en ruisseaux et où l'eau vous arrivait à mi-jambe. Croyons-en le Père Guillaume le Roux qui connut par lui-même cette vie si pénible : « Quand, après un voyage fatigant, pour tout repos, il falloir prêcher, aller en hiver longtemps avant le jour, par les boues, à l'église et, après quelques instructions, rester tout mouillé ou transi de

(1) Il commençait par leur parler de leurs marchés, pour leur apprendre ensuite comment on achète le ciel. « La foi, leur disait-il, l'espérance, la charité, la contrition, la confession, voilà votre monnaie... »

froid dans un confessionnal jusques bien avant dans la nuit... il n'y a que ceux qui l'ont expérimenté qui puissent comprendre combien cela coûte à la nature : il ne faut craindre dans ces occasions ni rhume ni maladie ; il faut au contraire mépriser la vie et toutes ses commodités... »

De voiture, évidemment, il n'était pas question. On ne cheminait qu'à pied ou à cheval (1). M. le Nobletz avait cru pouvoir se procurer deux de ces petits chevaux, vigoureux et infatigables, tels que la Bretagne en



(1) De là l'enseigne des auberges, usitée jusqu'au seuil du xx^e siècle : « Loge à pied et à cheval. »

élève « depuis un temps immémorial » (1) ; mais l'indélicatesse du marchand de poisson auquel il les prêta et... la dent du loup, pendant la nuit, lui firent perdre l'un et l'autre ; aussi, prenant cet accident pour un avertissement du Ciel, il sut dans la suite se contenter de ses mauvaises jambes. Un religieux pouvait-il s'accorder davantage ? Il fallut une permission du Père Général pour que le Père Rigoleuc se servît, dans les missions de Vannes où il ne pouvait plus se traîner, d'un cheval qu'il traitait sans doute avec grande douceur (les saints n'ont pas besoin qu'on leur rappelle d'être « bons pour les animaux »), mais dont l'aspect minable resta légendaire dans tout le pays (2).

Cet adoucissement, le Père Maunoir se le refusa presque toujours. Il fallait un impérieux motif de charité pour l'y décider, comme le jour où il se mit en selle pour contraindre le Père Bernard, malade, à en faire autant, dans le trajet de Merléac à Quimper.

Mais, au prix de toutes ces peines, quels beaux résultats les deux missionnaires pouvaient inscrire à la fin de leurs années laborieuses ! Le Journal latin mettait

(1) W. Ridgeway. *The origin and influence of the thoroughbred horse*. Cambridge, 1905, p. 324.

(2) Aug. Hamon. *Jean Rigoleuc* (collection « Maitres spirituels »), 1931, p. 45-46.

sous les yeux des Supérieurs de Rome une série de chiffres éloquents.

Pour l'année 1642, seconde de leur apostolat, les Pères ont pu enregistrer quinze mille Bretons solidement instruits par eux et préparés avec soin à la réception des sacrements ; ce sera vingt mille pour l'année suivante. En 1644, ce résultat se trouve plus que doublé : on arrive à cinquante mille. Le sommet n'est pas encore atteint : en 1648, le total est de soixante mille et ce nombre se maintient en 1649. Bref, en moins de dix ans, Maunoir et son unique compagnon ont prêché, catéchisé, confessé près d'un demi-million d'âmes.

Quand on repasse ces chiffres, on comprend mieux la réponse que reçut notre héros lorsqu'à l'occasion du jubilé de 1650, il s'offrit pour aller à Rome s'occuper des pèlerins de langue bretonne (1). Le T. R. P. Piccolomini répondit : « Loin de moi la pensée d'enlever à la vigne du Seigneur un ouvrier si utile dont la Bretagne pourrait difficilement souffrir l'absence. » Et, pour le consoler de ne pas imiter saint Ignace par le pé-

lerinage de Rome, le Père Général ajoutait : « Vous trouverez d'autres occasions de reproduire les vertus de notre saint Père Ignace. En Bretagne, il se présentera bien des pérégrinations laborieuses à entreprendre pour le salut des âmes. » En effet, cette année 1650 devait être tout particulièrement féconde en labeurs, en contradictions et en conversions.

Là où Dom Michel avait fait un séjour prolongé, comme à Douarnenez, à Saint-Mathieu ou aux environs, il était relativement facile de ranimer la ferveur, d'entretenir les bonnes habitudes et d'organiser le bien pour en assurer la persévérance. Dans les pays où le précurseur n'avait fait que passer, le terrain était déjà plus ou moins préparé. Ainsi, en 1644, le Père Maunoir évangélisait, à la demande de Mgr de Rieux, les paroisses dépendant de l'abbaye de Daoulas, Plougastel et Dirinon ; une femme de Landerneau, qui assistait dans un cimetière à l'explication des *taolennou*, se prit à pleurer de joie. Elle voyait s'accomplir une prophétie faite par le Nobletz dès 1613. Elle s'était alors permis de lui demander ce que deviendraient ces peintures symboliques auxquelles lui et ses auditeurs attachaient tant de prix. — « Les Jésuites s'établiront à Quimper, avait-il répondu, ils feront des missions et expliqueront mes tableaux. » Le témoignage de cette

(1) Dans la *Vie ms de M. le Nobletz*, le Père Maunoir parle d'un bon prêtre de Quimper, Dom Pierre Le Bocher (al. Bocer) qui « avoit les cas réservés du pape, parce qu'il fit paroistre son zèle à Rome au commencement de ce siècle, au grand jubilé où les Bretons firent une procession composée de soixante mille hommes ». (Liv. II, ch. 7; cf. ch. 1 et 2.)

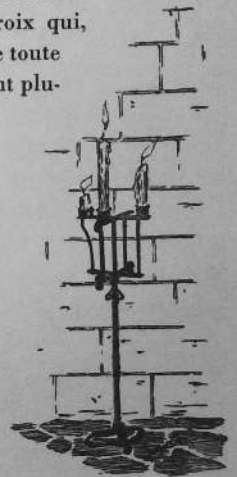
femme produisit dans la foule un mouvement vers les missionnaires qui présagea dès l'abord l'un de leurs plus beaux succès.

Mais partout où, par suite des circonstances et à cause de l'hostilité des pasteurs, le saint prêtre n'avait pu pénétrer, son successeur trouvait le peuple dans une désolante ignorance et livré aux plus étranges superstitions. Parfois on s'est demandé si le tableau n'avait pas été poussé trop au noir par des biographes prévenus, pour faire ressortir davantage les effets des missions. Mais les témoignages contemporains sont trop nombreux et trop certains pour laisser place au doute. Non qu'il faille croire à l'absurde légende d'une Bretagne toujours retardataire et restée à demi barbare. Les arts y avaient connu de florissantes périodes ; églises et châteaux, vitraux et sculptures témoignaient de l'activité et du bon goût qui accompagnèrent la prospérité du xv^e siècle (1). Les meubles richement travaillés, les instruments de ferme ou de ménage, jougs à bœufs, résiniers, landiers élégamment décorés ou forgés avec une habileté consommée, restent comme des preuves irrécusables d'un sens esthétique très développé.

(1) Un détail donne une idée de la richesse dont jouissaient, au xv^e siècle, les campagnes de Basse-Bretagne : dans mainte famille de cultivateurs, on buvait dans des « hanaps » d'argent et parfois de vermeil.

Ce mouvement artistique se manifestait en particulier dans le domaine religieux. Avec la fierté d'un Cornouaillais ou d'un Léonard d'adoption, le Père Maunoir pourra écrire : « Nos ancêtres... ont érigé avec tant de peine les plus belles croix d'Europe... » Et ces « ancêtres » ne remontaient pas toujours très haut. Si les amateurs d'antiquités s'extasiaient souvent en Bretagne devant des croix qui, pour l'ancienneté, défient presque toute concurrence, les touristes admirent plutôt les calvaires bien plus récents. Celui de Guéhenno, dans le Morbihan, date de 1550, mais il en est d'époque sensiblement postérieure et, par exemple, le célèbre calvaire de Plougastel, avec son armée de personnages, fut élevé dans la première décennie du xvii^e siècle, au moment où naissait Julien Maunoir.

Alors que l'on érigeait à l'honneur de Dieu de somp-



Résinier
(Musée d'Hennebont)

tueux monuments, les âmes, « pierres vivantes » du temple spirituel, étaient négligées par ceux qui devaient rendre compte de leur salut.

En juillet 1625, le Nobletz s'en était franchement expliqué avec M. Kerguelen, grand-vicaire de Cornouaille : « La plupart des Recteurs, curés et autres ecclésiastiques font grand état de leurs revenus. Ils s'en engraisent et les pauvres peuples meurent de faim par le défaut de la nourriture proportionnée à leur capacité et nécessité. *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.* Les petits enfants ont crié à la faim et ont demandé à MM. les Recteurs, prêtres et docteurs, un petit morceau de pain. Ceux-ci leur ont tourné le dos pour faire bonne chère,... pour vaquer aux affaires séculières, pour enrichir leurs frères, neveux et nièces... »

L'exemple, hélas ! venait de plus haut (1). Étrangers

(1) Il n'est que juste de mentionner, pour la période qui précéda immédiatement le Vénérable Julien Maunoir, d'heureuses exceptions comme Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes, Etienne de Vilazet, évêque de Saint-Brieuc, Rolland de Neuville, évêque de Saint-Pol-de-Léon et, dans cette dernière ville, « Messire Yves du Poulpry, Sr de Trébodennic, archidiacre de Léon..., homme de Dieu..., exemple d'une rare vertu... C'estoit le père des pauvres et des malades. Il y avoit tous les jours en sa cuisine deux marmittes (*sic*) dont l'une estoit destinée pour les pauvres, l'autre pour luy et ses domestiques... » (Vén. P. Maunoir, *Vie ms de Marie-Amice Picard.*)



Croix du quinzième siècle, Rieux (Morbihan)

souvent au pays, à sa langue (1) et à ses besoins, les premiers pasteurs étaient rarement pour le clergé des modèles de zèle apostolique. Il était loin le temps où un Bertrand de Rosmadec édifiait tant son diocèse de Quimper (2). Au XVI^e siècle, il n'était même pas rare que les évêchés bretons eussent pour titulaires des prélats italiens qui cumu-



Calvaire de Quillinen

(1) Apprenant que Mgr Henri de Laval-Boisdauphin, de la maison de Montmorency, échangerait volontiers son évêché de Léon contre une abbaye, M. de Rancé répliqua, dit-on : « Qu'aller faire au fond de la Bretagne avec des gens dont je n'entends pas la langue. » Le futur réformateur, même avant sa conversion, ne manquait pas de sens.

(2) De ce saint évêque du XV^e siècle, le Père Maunoir a fait incidemment l'éloge dans la « guerz » bien connue sur un miracle de saint Corentin.

laient les bénéfiques et s'occupaient de leurs ouailles... par délégation. Profitant de ce que le cardinal de Foix, évêque de Vannes (1), était mort pendant un séjour à Rome, le pape Innocent VIII usa de son droit en toute rigueur et nomma à ce siège son neveu, le cardinal Cibo. Ce ne fut malheureusement pas un cas isolé. L'évêché de Vannes fut donné successivement à trois prélats de la famille Pucci (2) ; Quimper eut pour évêque le cardinal Nicolas Gaetani de Sermoneta, petit-neveu de Boniface VIII et neveu de Paul III ; Tréguier, un prince d'Este, cardinal de Ferrare...

Dieu merci ! la seconde moitié du XVII^e siècle vit dans l'église de Bretagne une véritable résurrection. M. de Kerlivio et le Père Rigoleuc, le Père Huby et Dom Leuduger, le Père Maunoir surtout, en furent les instruments providentiels. Mais leur zèle fût demeuré inefficace s'il n'eût été employé, béni, protégé par des prélats tels que René du Louët, Balthasar Grangier de Liverdis, Charles de Rosmadec, Denis de la Barde,

(1) Ce cardinal, évêque de Vannes, était beau-frère du duc de Bretagne, François II, et oncle de la « reine et duchesse » Anne.

(2) Laurent, Antoine et un second Laurent Pucci. — M. Funck-Brentano a montré naguère comment ce système s'expliquait alors par des nécessités politiques ; du point de vue religieux, les résultats n'en furent pas moins déplorables.

François de Visdelou, Pierre de la Brousse, François de Coëtlogon, dont les vertus personnelles et le dévouement pastoral arracheront à Maunoir ce cri de reconnaissance : « Soyez mille fois béni, mon Dieu, d'avoir donné à votre église de Bretagne de si saints évêques ! »



CHAPITRE IX

L'Apôtre du Clergé

LE Vénérable Michel le Nobletz avait le plus souvent travaillé seul, non par choix, mais par nécessité. Si parfois, à Douarnenez par exemple et dans mainte paroisse du Trégor, son ami, l'admirable Père Quintin O. P., lui prêta un concours très fructueux, ce ne fut jamais qu'un renfort passager. Dans le clergé, c'est presque toujours vainement qu'il chercha de l'aide. De son vivant, il ne fut guère compris. Sans doute, peut-on dresser une liste de quelques prêtres séculiers qu'il est permis de regarder comme ses auxiliaires, au moins intermittents ; mais, il faut bien le dire, l'énumération est vite faite. C'est Dom Pierre

le Bocher qu'il « gagne » pendant un séjour à Quimper, dont il fait son confesseur et à qui, selon le Père Maunoir, « il communique une partie de son zèle pour le salut des âmes... des lieux circonvoisins » ; c'est le recteur de Ploumaguer, dans le Léon, qui, « gagné » lui aussi par le saint homme, se décide « à apprendre la langue bretonne pour catéchiser en sa paroisse et autres lieux de l'évêché » ; c'est Dom Guillaume Brélivet qui, à Douarnenez, lui sert, pendant plusieurs années, de compagnon, d'aide-catéchiste et de secrétaire (1) ; c'est surtout Dom Antoine le Pennec, naguère « sujet au vin... et adonné à l'avarice » ; conquis dès le premier sermon du « Père Michel » à Sainte-Hélène de Douarnenez, il s'ingénie pour lui attirer des auditeurs, lui donne l'hospitalité, imite sa mortification (2) et sa charité, lui obéit « comme un novice à son supérieur ». Précieuses conquêtes assurément que ces âmes de prêtres : elles suffiraient à former la couronne d'un apôtre ; mais le Bocher, Lacoste, Brélivet,

(1) Il fut aussi le confesseur de Marguerite le Nobletz, digne sœur de Dom Michel et son émule dans le mépris du monde et la pratique de la charité.

(2) « Il (M. le Nobletz) avoit chez lui un petit métier où il faisoit des ceintures de crin de cheval (qu'on appelloit la ceinture de saint Jean) qu'il donnoit à ses plus intimes disciples pour rendre le fruit de ses travaux permanents... » (*Vie ms de M. le Nobletz*, liv. II, ch. 7.)

Le Pennec, quatre en quarante ans, ce dut paraître bien peu à un cœur aussi ambitieux pour l'honneur de Dieu et du sacerdoce !...

Là où le Nobletz avait ordinairement semé dans les larmes (1), Maunoir, le plus souvent, récolta avec joie, non sans contradictions certes, mais avec un succès toujours croissant et qui dura longtemps après lui : ne peut-on pas prétendre qu'il dure encore ? Le Père Méen Questel l'a fort bien dit : « Il a été un merveilleux éducateur et entraîneur de prêtres. Il a fait surgir, comme par miracle, les vocations sacerdotales les plus inattendues. »

Le problème du recrutement ecclésiastique se présentait alors autrement qu'au xx^e siècle. En Bretagne, les prêtres surabondaient et, ici ou là, les évêques prenaient des mesures pour empêcher ceux qui vivaient dans les villages sans attribution déterminée, de gêner par des ingérences indiscrètes les recteurs des paroisses. Il était donc bien rare que le nombre fit défaut. Ce fut cependant le cas pour l'île de Sein, et Maunoir sut y remédier.

(1) Le P. Maunoir reçut de son précurseur la confidence de ces déceptions cruelles : « Il eut bien voulu gagner et styler quelques ecclésiastiques pour l'aider... Mais le siècle étoit si corrompu... qu'il ne trouva personne qui voulût et pût seconder ses desseins. » (*Ibid.*)

On se souvient du brave « capitaine » le Sû, à qui le missionnaire avait songé pour devenir le pasteur de ces âmes abandonnées. Lors de son passage au Conquet, le Père Julien soumit son projet à Dom Michel qui l'approuva pleinement. Comme, en retournant à Quimper, il s'arrêtait en pèlerin au tombeau de saint Guénolé, ce lui fut chose facile que de s'entendre oralement avec les moines de Landévennec. Il fut convenu que le vieux loup de mer viendrait à l'abbaye se préparer au sacerdoce. Ravis de cet espoir, les « iliens » promettaient de payer la pension de leur futur recteur...

Ils n'eurent pas longtemps à en faire les frais !... Deux mois plus tard, François le Sû était expédié de Landévennec à Quimper pour subir l'examen. Naturellement, il vint tout droit au collège trouver son protecteur. Grand étonnement de celui-ci qui ne l'attendait pas si tôt, mais que faire ?

Dans ses hardes de travail et coiffé de son bonnet de laine bleue, le vieux pêcheur déconcerterait les examinateurs officiels de l'évêché. On complète tant bien que mal son costume et il devient présentable. A la grâce de Dieu ! Le voici devant ses juges. L'accueil est froid, légèrement ironique ; bientôt l'hilarité éclate et l'on éconduit sans examen cette âme de bonne volonté...

Tandis que le pauvre le Sû se retire tout déconcerté, la Providence met sur son chemin le Père Yves Pinsart, prieur des Dominicains de Quimperlé et théologal de la cathédrale. Frappé de la tristesse du brave homme, il se fait raconter son histoire, va trouver les grands-vicaires, leur montre combien ils ont manqué de charité à son égard et les décide à risquer au moins quelques interrogations. A la surprise générale, le marin qu'on croyait illettré se tire honorablement d'une première épreuve, lecture dans le missel. Il n'est pas moins heureux dans l'explication d'un évangile. Quelques cas de morale lui sont proposés : il les tranche avec beaucoup de sagesse. « Ces messieurs, conclut Boschet, convinrent qu'il y avoit alors bien des recteurs qui n'en auroient pas pu faire autant... et ils lui donnèrent avec justice le dimissoire qu'ils lui avoient d'abord refusé par prévention. »

Ce résultat si prompt dépassait peut-être les prévisions les plus optimistes du Père Maunoir. Il remit à son protégé une lettre de recommandation pour l'évêque de Léon, puisque, Mgr du Louët n'étant pas encore sacré, c'est à Mgr Cupif qu'on adressait le candidat aux ordres.

Quelques jours plus tard, Sein avait son recteur, l'un des meilleurs du diocèse, dira Mgr de Cornouaille ; et,

quand il mourra après plusieurs années de ministère, il aura pour successeur son neveu, longuement préparé au sacerdoce par les Jésuites de Quimper.

*

**

Puisque l'on reprochait surtout au clergé le manque de désintéressement et de zèle, rien ne pouvait être plus efficace, pour remédier au scandale, que l'exemple d'hommes qui, pour travailler au salut de leurs frères, renonceraient à la fortune la plus brillante et dont toute la vie serait un perpétuel défi à l'esprit du monde. Le Père Maunoir eut le bonheur d'être l'instrument providentiel de plusieurs vocations de ce genre.

La plus célèbre fut celle de Nicolas de Saludem, seigneur de Tréméria. Conseiller au Parlement de Rennes, il avait vendu sa charge et vivait en Cornouaille, dans son château de Kérazan, « enlacé dans la volupté du siècle ». Sa pieuse mère priait, pleurait et voulait espérer toujours... « L'année 1655, M. de Tréméria étant plus que jamais dans l'oubli de Dieu... se sentit porté à commettre un péché, le plus grand qu'il eût pu jamais commettre... Sur le point d'exécuter son

crime, il entendit une voix qui parloit du crucifix : « Frappe, frappe ! » (1). Regardant le crucifix d'où cette voix sortoit, il fut tellement étonné que les armes lui tombèrent des mains... Il dit avec celui dont il imitoit la vocation divine : « *Quid me vis facere ?* » Ceci se passait en carême et le Père Maunoir, qui prêchait aux environs, se sentit pressé de venir donner des instructions dans cette paroisse. Il logea chez M. de Tréméria. Alors une inspiration lui vint, insensée en apparence, mais dont la sagesse serait bientôt prouvée par les faits. Le Père Bernard, mort en réputation de sainteté l'année précédente, n'a pas été remplacé (2)... Le châtelain, qui héberge son compagnon demeuré seul, est libre puisqu'il s'est démis de sa charge ; il est veuf (3) ; ses dispositions, il est vrai, ne semblent pas

(1) S'agissait-il, comme on l'interprète communément, d'une tentation de suicide ou bien plutôt d'un outrage direct au crucifix, comme on en voit un exemple dans la vie du pénitent le Gouvello de Kériolet ?

(2) Le Père Pierre Bernard mourut au collège de Quimper, le 28 novembre 1654, un samedi, selon son pieux désir. « Il avait fait son paquet, le 27 au soir, pour aller en mission le lendemain avec le P. Maunoir », écrivait son recteur, le Père Salleneuve, au Père Levé, supérieur des Jésuites de Lille. En effet, deux ans auparavant (au printemps de 1652), il avait reçu de Dom Michel mourant le conseil de continuer ses missions jusqu'à la mort.

(3) Il y avait bien un empêchement canonique, celui qui porta, dit-on, M. Frémot, père de sainte Chantal, à renoncer au sacerdoce : il avait été marié deux fois et, la seconde fois, avec une veuve. Mais les dispenses nécessaires purent être obtenues.

encore celles d'un apôtre, mais rien n'est impossible à Dieu... Et le Père Maunoir ose prier ainsi : « Mon Seigneur, si M. de Trémaria était touché de se rendre prêtre et de venir en mission avec moi, quel bonheur !... il contribuerait beaucoup à la gloire de Dieu et au salut des âmes... »

Au souvenir de ce qui suivit, il ne peut contenir l'expression de sa joie reconnaissante : « Bonté divine, que votre esprit est doux ! Vous écoutez les désirs des pauvres ! » Touché par la grâce, le seigneur sybarite et libertin déclarait son intention de tout sacrifier, famille, pays, fortune, pour le service de Dieu et l'expiation de ses péchés. Si telle était la volonté divine, il se joindrait au Père dans l'œuvre des missions.

Aussitôt prise, la résolution est exécutée. M. de Trémaria a deux enfants et son sage directeur rappelle à son zèle de converti que « la charité bien réglée garde un certain ordre » et que l'intérêt spirituel des siens passe « avant celui des étrangers » (1). Mais une tante

(1) Cette prudence caractéristique du Père Maunoir se reconnaît dans la *Vie ms de Marie-Amice Picard* : « Elle avoit une telle affection au saint sacrifice de la messe qu'elle eût mieux aimé passer un jour sans manger que de manquer de l'entendre aucun jour de la semaine. On ne peut taxer cette dévotion d'imprudencce et de cruauté envers sa mère fort pauvre en disant qu'elle estoit plus obligée de l'assister qu'à entendre la messe les jours ouvriers, étant assuré qu'il faut nécessairement préférer les œuvres

s'offre à prendre un soin maternel de la petite Corentine et de son frère (1). Libre de ce côté, Trémaria prend la route de Paris. Le voyage se ressent encore de son ancienne condition et rappelle le grand seigneur. Mais à peine arrivé, le pénitent, qui entend bien vivre en pauvre, vend chevaux et carrosse « dont il consacre le prix pour le bien de la mission où Dieu l'appelle ». Désormais, le converti du Père Maunoir est, dans la congrégation d'étudiants qui deviendra la Société des Missions étrangères, l'un des plus dociles disciples du Père Bagot.

On dirait mieux qu'il est à l'école du Saint-Esprit qui semble l'instruire sans intermédiaire. « Inspiré d'entrer dans la plaie du côté de Jésus crucifié... il trouve dans ce sacré côté une école où il apprend en peu de temps plus que les livres ne lui en avoient ap-

de commandement à celles de surrogation ; elle accorda parfaitement la dévotion d'entendre la messe tous les jours à l'obligation qu'elle avoit d'assister sa mère et la nourrir. Elle apprit à coudre et à faire de la toile aussi parfaitement que les meilleurs tisserans, et elle récompensoit la nuit le tems qu'elle avoit employé à entendre la messe pour gagner de quoy se substanter et sa mère. »

(1) Ces enfants étaient jumeaux, s'il faut prendre à la lettre l'expression du Père Maunoir : « alors âgés de sept ans. » Corentine fut confiée, pour son éducation, à des religieuses d'Auray. Son frère, pensionnaire chez les Jésuites de Paris, mourra, encore collégien ; sa fin fut si pieuse qu'en l'apprenant M. de Trémaria n'eut qu'un mot : *Sit nomen Domini benedictum !*

pris.. Il dit, un peu avant sa mort, à son premier directeur qui l'avoit déterminé à quitter ses parents et son pays, que son âme demeura toujours depuis dans ce sacré asile... »

Un moment, après avoir entendu le Père Alexandre de Rhodes, « jésuite et missionnaire depuis quarante ans dans le royaume de Chine », il éprouve (tel Maunoir jadis à l'égard du Canada) « un penchant extrême pour cette mission ». Mais, chaque fois qu'il recommande à Dieu ses projets d'Extrême-Orient, la réponse du Ciel est toute différente : il sent alors un « attrait particulier pour les missions bretonnes ». De loin, le Père Julien le suit paternellement : « Je me réjouis, lui écrit-il six mois après son installation à Paris, de ce que vous vous adonnez sérieusement à l'oraison. Je désirerois que vous vinssiez en ce pays armé de ce don du Ciel qui est nécessaire à un missionnaire d'une façon que vous n'avez pas encore éprouvée peut-être. » (Octobre 1655).

Dès juin suivant, après une préparation de quatorze mois, M. de Tréméria est de retour en Bretagne. *Quantum mutatus !...* Quel état et quel état ! Ses serviteurs se souviennent que jamais il ne trouvait sa table assez délicatement servie ; au même repas, il lui arrivait de changer trois fois de serviette ; maintenant, il ne veut

d'autre nourriture que celle de ses plus pauvres paysans. Comme linge, il ne supportait que de la fine toile de Hollande ; désormais, c'est d'un cilice qu'il est revêtu jour et nuit.

Le samedi 24 juin, il fait ses premières armes aux côtés de son maître. Depuis l'âge de huit ans, il a abandonné l'usage du breton ; il le retrouve assez pour entendre les confessions « toute la nuit et le jour suivant. Ce premier coup de filet lui donne un grand attrait pour cette pêche des âmes ». Il s'y consacre à tout jamais sous les ordres du Père Maunoir (1) et lorsque, dix-huit ans après, il succombe à la fatigue, on peut dire de lui qu'il missionne en mourant et meurt en missionnant.

Cette édifiante et dramatique histoire devait avoir un épilogue digne d'elle. A peine sortie du couvent où elle terminait son éducation, Corentine de Saludem, fille de M. de Tréméria, avait épousé Jean-Baptiste Hingant de Kérisac (2). Quelques mois après la sainte

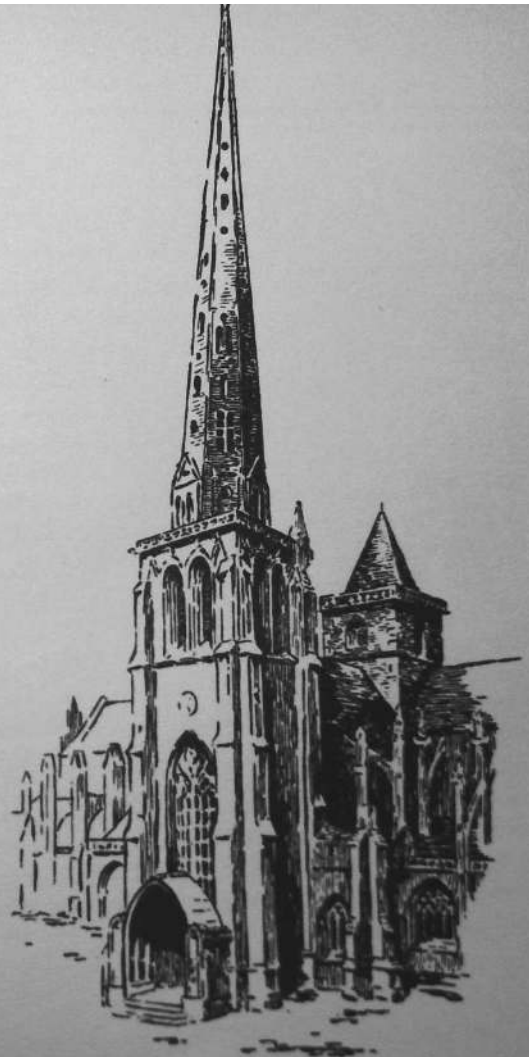
(1) Dans son humilité, celui-ci voulait se faire passer pour le compagnon et l'auxiliaire de M. de Tréméria. Ils furent associés dix-huit ans, jour pour jour, dans l'œuvre des missions : 24 juin 1656-24 juin 1674.

(2) Fils du comte de Kérisac et de Françoise de Beudelièvre, il était resté orphelin de bonne heure. C'est à la mission donnée à Tonquédec par le Père Maunoir, M. de Tréméria et de nombreux auxiliaires, que, ravi de leurs prédications, il décida de devenir le gendre du grand missionnaire, « espérant que la divine Bonté le bénirait dans cette sainte union ».

mort de son père, elle était elle-même emportée, à vingt-sept ans, par une mort subite. Soutien et consolateur du jeune veuf, le Père Maunoir put bientôt admirer les rapides ascensions de cette âme. « Cet homme de Dieu est un trésor caché, écrivait-il au Père Champion, alors à Vannes. Je suis bien trompé s'il n'est devant un an et demi missionnaire. » Le bon Père ne s'était pas mépris.

Sur son conseil évidemment, le comte de Kérisac profita de ce que le saint évêque de Tréguier, Grangier de Liverdis, venait de fonder l'un des tout premiers séminaires de France (1). Préparé au sacerdoce par les fils de saint Vincent de Paul, il put bientôt paraître au milieu de l'équipe d'apôtres que dirigeait le *Tad mad*. Sa seule vue valait une prédication. « On était surpris, écrit le Père Boschet qui entendit des témoins oculaires, de voir un homme de naissance, bien fait, agréable, riche de plus de vingt mille livres de rente, insulter ainsi au monde et lui reprocher d'une manière efficace que ses honneurs et ses plaisirs n'avoient pu le contenter, mais qu'il trouvoit une satisfaction solide à

(1) La fondation par Mgr Grangier d'un séminaire confié aux Prêtres de la Mission est un des premiers résultats de l'activité déployée par saint Vincent de Paul, saint Jean Eudes, M. Olier pour la réforme du clergé français. Vers le même temps, le P. Rigoleuc s'employait à l'établissement d'un séminaire à Vannes.



Cathédrale de Tréguier

enseigner la doctrine chrétienne, c'est-à-dire à servir Dieu et à Lui former des serviteurs. »

Peu après, on vit figurer près de lui, au nombre des missionnaires, un autre seigneur plus âgé et de plus haut rang, Olivier de Guer, marquis de Pontcallec. A la mort de sa femme, Françoise de Lannion, il eut le courage de s'engager à cinquante ans dans une vie toute nouvelle. Devenu prêtre lui aussi, il mettait tout son bonheur à faire le catéchisme. Ce fut son rôle, en 1677, aux grandes missions de Tréguier et de Saint-Briec. Mais sa santé, vite épuisée, l'obligea à modérer son zèle. Renonçant à suivre habituellement le Père Maunoir, il réduisit son activité aux limites d'une paroisse rurale. Il mourut recteur de Riec et chanoine de Vannes.

La carrière de M. de Kérisac fut plus courte. A la mission de Pontrieux (1679), il succomba de fatigue, âgé seulement de trente-sept ans, après deux années de ministère. *Consummatus in brevi, explevit tempora multa...*

Un parent de M. de Pontcallec doit être compté parmi les conquêtes du Père Maunoir ; c'est le comte de Saisy de Kérampuil. Prêtre depuis 1680, il put assister le Vénérable Père pendant les deux dernières années de son apostolat.

Par son exemple, M. de Trémaria suscita des imitateurs autres que son gendre Kérisac. Ainsi M. de Lezvern, « aîné de sa maison », voyant l'éclatante conversion de son voisin, se retira du monde et entra chez les Capucins. « Il a persévéré jusqu'à la mort dans ce saint ordre avec grande édification. » Le Père Maunoir, qui parle de la sorte, oublie, comme toujours, de dire la part qu'il eut à cette vocation. Naguère, on proposait, lorsqu'il serait élevé sur les autels, de le choisir comme patron des vocations tardives (1). Peut-être les quelques faits qui viennent d'être rappelés autorisent-ils cette prétention ?

Il ne suffisait pas cependant d'éveiller ou de secourir quelques vocations isolées. De saint Ignace, son père, Maunoir avait appris que le bien est d'autant plus divin qu'il est plus universel, *quo universalis eo divinius*. C'était donc le clergé tout entier qu'il fallait rappeler à ses devoirs. Régénérer le prêtre séculier par l'exercice du zèle apostolique, lui faire reconquérir par la puissance morale de ses vertus la place à laquelle l'avait arraché l'oubli de ses devoirs, telle fut la grande pensée du Père Maunoir (2). Toutefois cette œu-

(1) M. Le Berre, *op. cit.*, p. 85.

(2) Cf. abbé Kerdaffrec, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, avril 1859.

vre, la plus durable et la plus merveilleuse peut-être de toutes celles qu'il entreprit pour la gloire de Dieu, ne se révéla que peu à peu dans toute son ampleur.

Depuis longtemps, le Père Julien comprenait que ses rêves pour la résurrection spirituelle de la Bretagne resteraient en grande partie irréalisés s'il était réduit à n'avoir qu'un seul compagnon, fût-ce un homme à miracles comme le Père Bernard. Dès la quatrième année de leur ministère (mai-juin 1644), accablés de travail à Daoulas, les deux missionnaires avaient crié au secours ; de Quimper, le R. P. de Launay, accompagné du Père Guillaume Thomas, accourut pour les aider à confesser tout ce peuple. A Dirinon, quelques jours plus tard, neuf prêtres séculiers leur prêtèrent un concours que l'affluence rendait indispensable.

Deux ans après, des circonstances imprévues enrichirent l'expérience de Maunoir et contribuèrent à élargir encore ses vues d'apostolat. Tandis que le Père Bernard, malade, prenait au collège de Vannes un repos forcé, il se joignit aux Pères Huby et Rigoleuc qui missionnaient dans ce diocèse. Douze prêtres séculiers travaillaient avec eux. Or, sans pouvoir lui-même prêcher en breton, Rigoleuc avait une grâce spéciale pour former les jeunes prédicateurs qui l'accompagnaient. C'était une sorte de noviciat pastoral qu'on

faisait ainsi sous sa direction (1). Cet exemple ne sera pas perdu pour Maunoir.

La Providence allait bientôt réunir, à Quimper même, les trois amis. En 1648, le Père Rigoleuc y est envoyé avec le titre de missionnaire, et le Père Huby y arrive en 1650, en qualité de recteur du collège. Combien féconde fut la collaboration de ces grandes âmes apostoliques rassemblées dans une même communauté, il suffit pour le comprendre de se rappeler les associations de prêtres missionnaires, l'établissement de l'adoration perpétuelle qui, de Bretagne, se répandit dans tout le royaume et, sans doute, la première idée des maisons de retraite dont la Bretagne donna aussi le premier exemple.

Cette année 1650, où le Père Huby inaugurait à Quimper son rectorat éphémère (2) mais si fructueux, une femme, dit-on, interpella un jour le Père Maunoir : « Pourquoi faire seul le travail de vingt ? Asso-

(1) Cet apostolat lui devint plus cher encore après qu'il eut été guéri d'une grave maladie, à Quimper, pour ainsi dire à condition d'évangéliser les prêtres. On a retenu les noms de quelques-uns de ses disciples dans le diocèse de Vannes, MM. Lestoré, de Kerséuzon, Lelay, Hésauc, recteur de Radenac, Sylvestre Nicolazic, fils du voyant de Sainte-Anne-d'Auray, etc.

(2) Au bout de deux ans, le Père Huby, par suite de circonstances que nous ignorons, mais qui ne furent pas sans humiliation, retourna à Vannes où il devait créer l'œuvre des retraites fermées.

ciez-vous des recteurs, vous aurez du secours ; Dieu y trouvera sa gloire et les hommes, leur salut... » Pour l'instant, le Père se contenta d'une promesse. L'année suivante, il la réalisa.

Ce fut le 26 juillet, fête de sainte Anne. Le nouveau recteur de Mûr, Dom Guillaume Galerne, entreprenait de rétablir le culte très ancien d'un anachorète, saint Élouan. Avec grande solennité on posait la première pierre du sanctuaire et telle était l'affluence que deux Pères ne pouvaient espérer contenter tous les pénitents. M. Galerne et six autres prêtres se mirent à les aider et ce ne fut pas trop. Ces auxiliaires improvisés furent si satisfaits de leur première expérience que tous, recteur en tête, allèrent supplier l'évêque de Quimper de les autoriser à se donner au Père Maunoir. Aussi celui-ci garda-t-il toujours pour M. Galerne un sentiment de prédilection qu'il justifiait en l'appelant son « aîné ». Dans les relations qu'il envoyait à Rome, le nom de ce cher collaborateur revient souvent accompagné de grands éloges.

Ainsi commença cette association de prêtres missionnaires qui devait se perpétuer, pour le plus grand bien des Bretons, jusqu'à la Révolution de 1789. C'est là que M. de Goandour apprit à devenir « le modèle des pasteurs » et à opérer dans sa paroisse d'Inzinac

une conversion générale comparable à celle d'Ars, à la voix de saint Jean-Marie Vianney. Là rivalisaient de zèle M. de l'Estour, recteur de Caudan, M. Le Jay et tant d'autres. Dom Jean Leuduger, tout ainsi que le Père Maunoir, avait songé aux missions canadiennes ; retenu dans son diocèse de Saint-Brieuc et chargé des paroisses de Plouguenast, puis de Moncontour, non seulement il dota son pays d'une admirable congrégation de religieuses enseignantes et hospitalières (1), mais, après son maître, il devint le chef des missionnaires dans une partie au moins de la Bretagne ; c'est par lui que Grignon de Montfort, l'apôtre de la Vendée, reçut les traditions et l'esprit du *Tad mad*.

On a regret de ne pouvoir s'attarder davantage à faire la connaissance de tels hommes, comme aussi de ces prédicateurs qui vinrent de Paris se joindre au Père Maunoir, momentanément ou de manière plus stable, MM. de Bragelongue, Vincent de Meur (2), Esnault docteur de Sorbonne, etc... Et comment ne pas donner, au moins en passant, une mention au

(1) Les Filles du Saint-Esprit, dont la maison-mère est à Saint-Brieuc.

(2) Par Vincent de Meur, l'influence du Père Maunoir s'étendit jusqu'à Mgr Pallu, vicaire apostolique du Tonkin, qui, avant de partir pour l'Extrême-Orient, voulut se munir de ses avis et de ses méthodes.

puissant orateur surnommé par ses confrères le Cicéron breton, M. Tourmel ?

Mais le moyen d'être complet quand le nombre de ces collaborateurs bénévoles atteint plusieurs centaines, peut-être le millier ?

Les uns peuvent être dits les habitués des missions. Aux autres, le Père faisait plus rarement appel si leurs occupations, leur santé ou leurs moindres aptitudes le décidaient à ne recourir à leurs services qu'exceptionnellement. Avait-il fixé ses choix en vue d'une mission prochaine, il leur adressait une invitation ainsi formulée :

Monsieur, le Maître de la moisson vous dit comme aux autres ouvriers évangéliques : « Levez les yeux et voyez des campagnes couvertes de grains prêts à couper. » La mission commencera le... Venez donc nous aider, le Maître de la moisson vous appelle. Voici ce qu'il vous promet : « Celui qui moissonne reçoit la récompense de son travail et amasse des fruits pour la vie éternelle. » Vous serez donc bien payé. J'attends une réponse favorable et je suis dans l'union de vos saints sacrifices, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur en N.-S. — Julien Maunoir, Prêtre de la Compagnie de Jésus.

Pendant toute la station, un règlement austère prenait les missionnaires du matin au soir ; été comme hiver, lever à quatre heures ; une pénitence stimulait

la lenteur des retardataires : ils seraient condamnés à servir à table ou bien à se lever plus tôt le lendemain... Méditation et office en commun ; aux repas, lecture de la Bible et de livres pieux. Les récréations prenaient l'allure de conférences familiales et l'on y apprenait à trancher les cas de conscience les plus courants ou les plus difficiles. Quiconque, de nos jours, pendant une mission dans le Finistère, voit après *l'Angelus* ou le *Regina caeli* six, huit, dix prêtres défilier processionnellement à travers le village pour se rendre de l'église au presbytère en psalmodiant le *Miserere*, constate la survivance, après trois siècles, des usages établis par le Père Maunoir.

Il distribue à chacun sa tâche : confessions, catéchismes, sermons ou avis, répétitions de cantiques, etc... On ne chôme pas sous ses ordres !... Mais, qui oserait s'en plaindre quand on le voit toujours le plus chargé, le premier levé, le dernier au repos, tout à tous, à ses chers auxiliaires comme aux âmes des paroissiens ?

Aussi le suit-on volontiers partout. L'évêque de Rennes réclame-t-il ses services, des prêtres de Quimper partent avec lui pour la Haute-Bretagne. Ainsi, le recteur d'Ergué-Armel, épuisé par les fatigues d'une mission à Fougères, vient, en juin 1662, mourir à Saint-Georges-de-Reintembault, patrie de son bon Père.

Entouré de collaborateurs si bien entraînés par lui, le Père Maunoir dépassait de beaucoup les résultats déjà surprenants des dix premières années. Un exemple entre autres. A Landivisiau, « ville renommée de l'évesché de Léon », M. de Trémaria voulut faire les frais d'une mission dont le Père Maunoir se chargea. Il y amena vingt-cinq missionnaires. « On commença cette campagne évangélique le jour de saint Mathieu, l'an 1668. Cette ville est au milieu de l'évesché et fréquentée d'un grand peuple. Le diable ayant un pressentiment qu'il était en danger de perdre un grand nombre de ses clients, tâcha de traverser cette entreprise, suscitant des personnes de toute condition qui firent leur possible pour empêcher cette sainte action. Mais Dieu fut le maître et on vint en ce lieu de refuge de tous les côtés de l'évesché... Il fallut prêcher sur la place du Marché tant étoit grande la foule... Il y eut un grand nombre de confessions générales et, à la communion pour les trépassés où on gaignoit les indulgences pour les défunts, quarante mille communiants. Depuis cinq heures du matin, sept prêtres communiquèrent sans interruption presque durant toute cette journée ; on accourut de toutes les villes et paroisses de Morlaix et de Léon ; on ôta de ce lieu tous

les scandales et ceux qui avoient été les plus contraires à la mission furent tout à fait changés. »

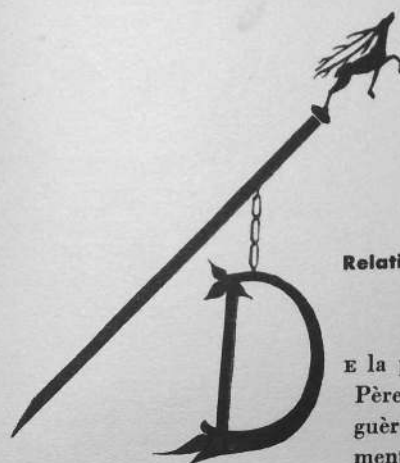
Parfois, des dignitaires comme le saint M. de Kervilio, des évêques même, comme Mgr Grangier ou Mgr de la Barde (1), se mettaient au rang des missionnaires et obligeaient le Père Maunoir à leur fixer la tâche du jour. On obéit volontiers à qui ne commande que par devoir, et aspire sans cesse à se soumettre. Quand on avait vu le Père travailler sous les ordres d'un autre et se plier à des méthodes différentes de la sienne, son prestige s'en trouvait accru.

Quel souvenir ces bons prêtres gardèrent de leurs rudes campagnes faites en sa compagnie, un groupe de survivants l'expliquera, au début du XVIII^e siècle, dans la déclaration reproduite par le Père Guillaume le Roux, et qui est bien le plus bel hommage collectif que des fils aient jamais rendu à leur père. De tous ces témoins, pas un qui ne pût dire avec l'évêque de Cornouaille, François de Coëtlogon : « *Quod vidimus*

(1) « On ne pouvoit retenir ses larmes, écrit Maunoir, en voyant cet illustre et vénérable évêque, blanc comme un cygne, chaque matin des premiers arrivés à l'église de Saint-Just. Il y prenoit sa place sur un pauvre banc qui lui servoit de confessionnal, et là il entendoit sans distinction tous les pénitens qui se présentent. Sans égard pour la faiblesse de son grand âge, il restoit au poste aussi longtems que les plus jeunes et les plus robustes missionnaires. »

oculis nostris, quod perspeximus... annuntiamus vobis... Les fruits qu'il a faits dans mon diocèse et dans plusieurs autres de la province par son talent particulier de catéchiser, par sa méthode de prêcher, par son application à confesser et par sa vie toute céleste, sont si admirables qu'il me paroît à bon droit avoir mérité le nom d'apôtre de la Bretagne. Quand il n'y auroit que la vertu et la perfection qu'il a établie parmi nos ecclésiastiques, cela seul auroit été capable de lui acquérir ce beau nom. » (1)

(1) La reconnaissance est demeurée vivace au cœur du clergé à l'égard du *Tad mad*. On en jugera d'après ces lignes récentes de M. le chanoine B... : « Je suis Breton, Breton bretonnant, je suis prêtre et, par conséquent, reconnaissant, plus que je ne saurais le dire, aux missionnaires jésuites qui ont été vraiment nos Pères dans la foi ; nous, prêtres du xx^e siècle, c'est encore de leur apostolat que nous vivons. Quand nous chantons à notre bonne Mère sainte Anne : « Garde au cœur des Bretons « la foi des anciens jours », nous avons conscience que c'est du Père Maunoir, du Père Huby et du Père Rigoleuc que nous l'avons reçue, cette foi... » (15 juin 1931.)



CHAPITRE X

Relations avec l'autorité civile

DE la part des évêques, le Père Maunoir ne reçut guère que des encouragements de toute sorte.

Parmi les prélats bretons, c'était à qui lui témoignerait le plus de bienveillance et l'attirerait dans son diocèse. Éprouva-t-il semblable protection du côté des autorités civiles ? Dès le début, nous avons vu les missions dotées par le gouverneur de Quimper, M. de Molac. D'autres, dans la suite, imiteront son attitude et paieront même de leur personne. Peu avant de mourir, le tout-puissant ministre de Louis XIII prêta une attention efficace à cette œuvre de restauration religieuse en Bretagne. Mais là se bornèrent longtemps les rapports de Maunoir avec le gouvernement royal.

La Cornouaille, devenue son pays d'adoption, n'avait du roi qu'une connaissance un peu confuse et lointaine. Louis XIII était allé moins loin que son père dans la visite de la province. Louis XIV y parut moins encore (1). Aussi, dans le pays, régnait une certaine ignorance de tout ce qui regardait le souverain. Entendant qu'il fallait prier davantage pour le roi et pour le dauphin, la bonne Catherine Daniélou, dans sa naïveté, demandait de quel dauphin on voulait parler : était-ce celui de la Terre-au-Duc ? (2).

Depuis longtemps, il est vrai, sous l'inspiration du Père, l'usage s'était établi à Douarnenez de se cotiser chaque semaine pour faire dire une messe à l'intention du roi, « à ce que Dieu lui donnât lumière et force pour conduire son peuple... pour assister l'Église, venir à bout de ses ennemis ». Et partout, dans les litanies de saint Corentin, le fidèle peuple breton chantait de bon cœur, à la suite de ses missionnaires : « *Ut Ecclesiae sanctae pacem, Pontifici nostro..., Antistiti*

(1) Louis XIV vint aux États de Bretagne qui se tinrent à Nantes en 1661. Ce fut son unique voyage dans nos régions de l'Ouest. En 1666, on parla beaucoup de préparatifs pour une visite au port de Brest ; mais ce projet ne fut jamais bien sérieux. (Cf. *Mémoires de Louis XIV*, éd. Longnon, Paris, Tallandier, 1927, p. 202).

(2) Quartier de Quimper, sur la rive droite du Steir, où il y avait une auberge à l'enseigne du Dauphin.

nostro..., Regi nostro Ludovico salutem æternam impetrare digneris... »

Mais, en 1675, de graves événements vont mettre la Bretagne, ou du moins une notable partie de la province, en conflit avec l'autorité royale. Au temps de Richelieu, la Normandie avait couru la même aventure ; depuis, les mesures fiscales appliquées par Colbert provoquèrent de l'agitation en diverses régions du royaume, en Guyenne surtout. Froissée dans certains de ses privilèges, la Bretagne était bien excusable d'en témoigner de l'humeur. Malheureusement, autour de Rennes et en Cornouaille, de grands désordres se produisirent qui furent expiés ensuite avec une extrême rigueur.

Nous n'avons pas à détailler ici les événements de cette année, triste pour toute la France, en deuil de Turenne, et particulièrement pour la Bretagne, qui vit la « Révolte du Papier timbré ».

Les historiens qui ont touché cette pénible question, ont éprouvé bien de la peine à le faire *sine ira et studio*. Ne disons rien de ceux qui, de parti pris, adoptent la cause des insurgés, quels qu'ils soient. Mais il en est qui jugent les faits du point de vue exclusivement breton : ils insistent sur la faute initiale du gouvernement, qui manqua de psychologie, sur les hésita-

tions du duc de Chaulnes et les cruelles rigueurs d'une répression commencée trop tard. Ainsi, le comte de Carné et Arthur de la Borderie (1). D'autres, frappés par des témoignages contemporains, ne veulent rien voir sinon le caractère de sauvagerie que prit la sédition (2) et ils seraient tentés de refuser aux coupables toute circonstance atténuante.

On sait les causes prochaines de l'insurrection. La Borderie les a résumées, du moins les causes fiscales : établissement du papier timbré à un sol la feuille (1673), monopole du tabac à vingt sols la livre (1675) et, la même année, marque de la vaisselle d'étain à un sol la pièce. Or, l'usage du tabac était dès lors fort répandu et les *butumerion* se rencontraient un peu partout dans le peuple de Bretagne. Quant à la vaisselle d'étain, elle se trouvait surtout dans les maisons les plus modestes. Cette fois donc, les classes populaires se sentiraient atteintes par les taxes nouvelles

(1) D'accord pour condamner le duc de Chaulnes et pour donner tort au gouvernement royal, de Carné et la Borderie le sont aussi pour célébrer avec enthousiasme le rôle joué par le Vénérable Père Maunoir en ces circonstances tragiques. Ils ne le sont plus du tout, mais cela importe moins, lorsqu'il s'agit d'apprécier la position prise alors par Mme de Sévigné.

(2) Arthur de la Borderie qualifie les « Bonnets-rouges » de communistes de Basse-Bretagne.

qu'exigeait la défense nationale devant l'Europe presque tout entière dressée contre la France.

La perception des impôts se faisait souvent de manière à irriter le malaise. Le Père Maunoir cite le cas de la veuve Morvan, mère de Catherine Daniélou. Elle essaya de tenir un hôtel à Pridirion, près d'Hennebont, mais elle dut y renoncer, quasi ruinée par les agents du fisc. Le peuple, d'ailleurs, sait distinguer entre l'autorité suprême et ses représentants infidèles et lointains. « Si le Roi savait ! » s'écrie-t-on lorsque le mécontentement éclate (1).

Donc, au printemps de 1675, on se soulève à Bordaux. La Bretagne ne fait que suivre. Dans notre province, il y a deux centres de sédition : les environs de Rennes et ceux de Quimper ; le reste demeure relativement paisible.

(1) L'esprit frondeur se manifeste dans l'art : au musée d'Hennebont, on voit tel meuble sculpté qui semble bien parodier le Roi-soleil. La *Ronde du papier timbré*, recueillie directement par M. de Penguern dans la tradition orale du pays de Tréguier, se lamente de ce que la bourse du roi est « profonde comme la mer » et conclut par une comparaison tout à l'avantage du passé : « Du temps de la Duchesse Anne, on ne nous traitait pas ainsi. » En donnant libre cours à leur humeur, artistes ou poètes populaires se comportaient comme les contribuables de tous les temps. Le Français aime le faste chez le souverain et se récrie contre les impôts, remarquera au siècle suivant le Père Griffet, écrivant pour l'instruction du Dauphin. (A. Dechêne. *Le Dauphin fils de Louis XV*. Paris, Librairie du Dauphin, 1931, p. 128.)

A Rennes, le jeudi de Pâques, se propage le cri : « Vive le Roi sans gabelle et sans édits ! » De gabelle, il n'est pas question, mais ce mot sert d'épouvantail pour amener le peuple. De là, on passe aux voies de fait et à ces violences absurdes dont les révolutions sont coutumières. Rue Haute, on massacre... les chevaux de M. de Tonquédec ! L'élan une fois donné, on peut tout craindre, mais qui l'arrêtera ? Rennes a le privilège d'être exemptée de garnison. La noblesse, les Coëtlogon en tête, s'arme pour maintenir l'ordre. De là un malentendu entre gentilhommes et peuple, dans un pays où les inégalités sociales étaient communément admises sans envie ni aigreur (1).

Que certains hobereaux de Basse-Bretagne aient parfois agi avec dureté envers leurs tenanciers, qui en doute ? Dans son *Chemin assuré de pénitence*, le Père Maunoir ne se fait pas faute de les mettre en garde contre cet abus. Il n'en est pas moins vrai qu'entre nobles et roturiers, la distance était moins sensible qu'ailleurs ; ces gentilhommières, que le missionnaire appelle dans ses relations, « maisons de noblesse »,

(1) Même état d'esprit, cent ans plus tard, ainsi que le décrit M. l'abbé Kerbrion, au premier chapitre de son beau livre sur Mgr de la Marche (Quimper, Le Goaziou, 1924, p. 4) : « Le culte des ancêtres et le respect des nobles y sont profondément enracinés. »

n'avaient pas la magnificence de Kerjean ou de Josselin. Elles se présentaient souvent comme des bâtiments de ferme un peu plus spacieux et mieux ornés que les autres. Leurs habitants exerçaient divers métiers et ne croyaient pas déroger en vivant de commerce (1).

Mais, qu'un notaire véreux, à peine sorti de prison, vienne exploiter quelque mécontentement local, et la guerre de classes est allumée. Ainsi un Le Balp, menant une bande de paysans à l'assaut du château de Kergoët (2).

Des seigneurs, l'hostilité s'étend à la religion. *O tempora, o mores !* s'écrire un recteur, Jacques Boessy, empruntant la langue et le style de Cicéron pour déplorer ce spectacle... « Dieu et le Roi, poursuit-il, remédieront à ces maux... Les paysans pensaient que tout leur était permis, que tous les biens étaient communs ; ils n'épargnaient pas les ministres de l'Église, prétendant massacrer les uns et chasser les autres de leurs paroisses. »

Le Père Maunoir en fit bientôt l'expérience.

Il venait d'arriver à Plouguernevel, importante pa-

(1) Ainsi : « Noble Jean Cadiou, sieur de Kermenguy... marchand de vins... » (cité par J. Lemoine).

(2) On trouve quelques prêtres fourvoyés dans l'insurrection. Quatre furent exceptés de l'amnistie.

roisse de Haute-Cornouaille, non loin de Carhaix, où l'insurrection battait son plein. Un prêtre de ses amis, Picot de Coëthual, y dépensait sa fortune à l'établissement d'un séminaire pour les missions bretonnes et c'est par une grande mission que, tout naturellement, il voulait consacrer cette fondation dès le début. Cinq auxiliaires se disposaient à aider le Père ; mais la population était manifestement en défiance : ce nombreux clergé n'allait-il pas exiger des redevances supplémentaires ? Sous une autre forme, ce serait la gabelle, l'odieuse gabelle, inconnue mais d'autant plus redoutée, dont certains provocateurs leur rebattaient les oreilles (1).

C'est donc en armes qu'on se rend à l'église, moins pour écouter et prier que pour dicter des conditions. Un notaire est là ; séance tenante, il doit enregistrer un acte que signeront tous les prêtres présents et qui les engage à ne percevoir aucun tarif... Il n'y a rien là qui ne soit conforme aux intentions et à la pratique ordinaire des missionnaires. Aussi s'exécutent-ils de bonne grâce, et les exercices peuvent commencer.

Les répétitions de cantiques attirent les enfants ;

(1) La différence des langues prêtait aux confusions les plus étranges : beaucoup voyaient dans la gabelle un ennemi en chair et en os. Défense fut faite de la recevoir, de la nourrir, elle ou ses enfants !...

bientôt, les parents viennent les entendre et l'effet habituel ne tarde pas à se produire : la mélodie apaise les nerfs surexcités et les paroles apportent dans les esprits lumière et conviction. Dès lors, la paroisse est gagnée et la mission se poursuit aussi fervente qu'en temps de paix. Le Père ramène les exaltés à la vraie notion du devoir chrétien ; ils déplorent leur erreur passagère et les motifs surnaturels proposés par un homme de Dieu les prémunissent contre la contagion ambiante. *Si forte virum quem... conspexere, silent...*

Jamais orateur n'avait mieux réalisé sur un auditoire tumultueux cette action toute puissante décrite par Virgile. Cet homme rare, capable de commander aux passions populaires et de les contenir quand elles sont déchaînées, puisqu'il existait, pourquoi ne pas l'employer pour pacifier non plus un canton, mais une province entière ? Cette idée se présenta au gouverneur quand il fut informé des succès inattendus remportés par Maunoir.

Celui-ci, afin d'agir sur les paroisses voisines, trop troublées encore pour qu'on pût s'y risquer utilement, décida d'avancer la procession générale qui devait couronner les exercices à Plouguernevel. Tout le pays environnant y fut convoqué. Comme toujours, le specta-

de dramatique de la Passion émut la foule. Alors, pour tirer d'un sentiment fugitif une résolution durable, le Père l'interpella : « Serez-vous aussi cruels que les Juifs ? Criez-vous : Qu'on le crucifie ! Le crucifieriez - vous vous-mêmes par la continuation de vos désordres ? » Des larmes lui prouvaient assez qu'il était compris...

Mais, dans cette calamité publique, il voulut s'assurer davantage la protection du Ciel. Un pèlerinage de pénitence et de



Ancienne fontaine de Sainte-Anne-d'Auray

supplication fut décidé. Il groupa une élite de chrétiens zélés pour le salut de leurs frères et les conduisit à Sainte-Anne d'Auray. N'est-ce pas le mouvement instinctif de tout Breton qui, dans un danger, dans une épreuve ou une nécessité quelconque, va se confier à sa bonne Mère ? De Sainte-Anne, il poussa jusqu'à Vannes, pour recommander la même intention à son grand modèle, saint Vincent Ferrier dont la chässe est vénérée dans la cathédrale Saint-Pierre. Ensuite, animé d'une confiance nouvelle, il retournait continuer son œuvre de paix.

En passant à Port-Louis, il fut reçu par le duc de Chaulnes. Le gouverneur lui témoignait une bienveillance qu'il voulut mettre à profit pour le bien des plus malheureux. Ce n'était que trop certain : des exécutions s'imposaient. Le Père demanda la faveur d'assister lui-même les coupables à qui l'on croirait devoir refuser toute indulgence.

Mieux que personne, Maunoir, qui connaissait ses Bas-Bretons, savait que leur faute comportait plus de crédulité que de malice. Il y a un accent de sincérité dans les aveux de plusieurs condamnés à leurs juges : ils ont entendu le tocsin, on courait, on s'agitait ; ils s'informèrent de la cause : « C'est la Gabelle... » Alors ils se saisirent, qui d'un fusil, qui d'une fourche et ils

suivirent le mouvement : sus à la Gabelle !... On ne trouva rien... sinon une barricade de vin, aussitôt mise en perce... Depuis, plus aucun souvenir précis, des visions horribles mais vagues, une lueur d'incendie allumée on ne sait comment, du sang, des cris...

Ainsi d'honnêtes paysans, de simples « laboureurs de terre », comme le « Grand Moign », se réveillaient-ils de leur ivresse, meurtriers et incendiaires...

La justice ne pouvait laisser tous les crimes impunis. Il y eut des exécutions sommaires et des procès régulièrement instruits ; nombre de prévenus furent condamnés à être « pendus et étranglés jusques à extermination de vie ». Nulle part la place du prêtre n'était mieux marquée, jamais son ministère mieux accueilli. Au dire de Boschet, le spectacle de tant de sincères conversions *in extremis*, rappelait aux témoins édifiés le texte du psaume : « On les mettait à mort et ils revenaient à Dieu. »

A la tête d'une armée, le gouverneur parcourut rapidement la province déjà plus qu'à demi soumise. Hennebont, Quimper, Carhaix, Morlaix, Lannion, Guingamp, tel fut son itinéraire, du 24 août au 4 octobre, et, le 12, il rentra à Rennes. Qu'il y ait eu des actes de cruauté commis par les soldats, c'est malheureusement incontestable, mais les excès étaient punis

quand le représentant du roi en avait connaissance (1). Lui-même put donner l'impression que parfois, dans le châtement, il vengeait des affronts personnels, et il en avait reçu de cuisants ; mais, qui peut toujours discerner infailliblement l'autorité, de l'homme qui la représente ? Le Père Maunoir, dont l'intervention prudente et discrète dut sauver bien des vies, juge plus favorablement l'attitude du gouverneur : « J'admire durant cette expédition la clémence et la fermeté, la justice et la sagesse de M. le duc de Chaulnes ; je comprends que Dieu communiquait le don de conseil à ceux qu'il destinoit au commandement... (2) »

De son côté, conclut le Père Boschet, le duc « fut très content du Père Maunoir et des autres missionnaires ; et il rendit témoignage au zèle qu'ils avoient fait paroître en cette occasion pour la gloire de Dieu,

(1) Ainsi, à Rennes, Chaulnes fait pendre un soldat qui, logé chez l'habitant, a molesté son hôte.

(2) Très monté contre le duc de Chaulnes, Arthur de la Borderie ne peut cependant reprocher au Père cette appréciation bienveillante : « Le Père Maunoir était un saint ; comme tous les saints, il jugeait le prochain — surtout le prochain constitué en dignité — avec cette charité infinie... » Sa conclusion vaut d'être rappelée : « Au milieu de ces tristes scènes, c'est un vrai bonheur pour nous de rencontrer cette grande et touchante figure du Père Maunoir, fidèle à la plus noble mission du sacerdoce catholique, qui bénit encore au nom de Dieu quand la justice humaine a maudit, qui sauve ce qu'elle a frappé et qui fait jaillir la vie de la mort même. » (*La Révolte du papier timbré*, Saint-Brieuc, Prud'homme, 1884, p. 142, 147, 148.)

pour le service du Roi et pour le salut de toute la Bretagne. »

Pour son compte, le Père ne pensait qu'aux profits spirituels ; il admirait la « bonté infinie de Dieu qui tourna le malheur public au salut de plusieurs particuliers » et, dès novembre, à la mission de Pontivy, il recueillait de telles consolations qu'il put s'estimer bien payé des angoisses dont, pendant six mois, il avait tant souffert.



CHAPITRE XI

Évolution et progrès
des méthodes

BIEN qu'il ne l'ait pas nommé, c'est Maunoir, évidemment, qu'a en vue un publiciste contemporain, décrivant l'apostolat des Jésuites : « Leur procédé banal est la mission populaire avec démonstrations, conférences, confessions et communions. Ils y excellaient avant de se constituer ; ils y excelleront toujours : *en Bretagne, ils ont fait quatre cents missions de 1640 à 1683.* » (1).

(1) André Mater. *Les Jésuites*. Paris (1931), p. 24.

Toutefois, entre les mains du Père Julien, le « procédé banal » est devenu une méthode très personnelle, essentiellement vivante, toujours en quête de progrès et d'une adaptation plus parfaite aux besoins des âmes. Sagement traditionnel et hardiment novateur, il est bien de son époque. Dans presque tous les domaines, le XVII^e siècle n'a-t-il pas su allier au respect du passé les initiatives les plus audacieuses ?

De son maître Dom Michel, le Père tient l'usage des tableaux et l'idée des cantiques spirituels. Il modifie les premiers dans le sens de la simplicité, mais il continue de s'en servir. L'explication de ces *taolennou* permet d'enseigner et de récapituler toute la doctrine, dogme et morale. Les fins dernières apparaissent sous une forme sensible qui donne à réfléchir aux plus insouciantes. On voit dans le cœur du pécheur les vices habiter en paix, puis, le même cœur, docile au Saint-Esprit et coopérant à la grâce, chasser ces hôtes exécrés que figurent de conventionnels symboles, paon, crapaud, bouc, vipère, porc, lion, escargot...

De nos jours, ces motifs, à peine rajeunis par un artiste du XX^e siècle, se voient encore, en temps de mission, suspendus au fond des églises, et c'est peut-être de tous les exercices le plus profitable que celui où, cinq quarts d'heure durant, un prédicateur, sur un ton par-

fois enjoué, souvent sévère, commente ces « miroirs de l'âme ». Qu'elle est saisissante alors l'expression de tous ces visages attentifs, tendus vers l'estrade d'où leur tombe la parole de Dieu ! Un sujet est-il épuisé, il n'est besoin que d'un mot : *Sellit* (regardez), et d'un même mouvement, tous les yeux se dirigent vers la longue baguette pointée sur les fleurs du Paradis ou les flammes éternelles. Cette conférence quotidienne reste la grande attraction. Il faut avoir entendu ces mâles voix entonnant avec un entrain significatif le cantique qui sert de prélude :

*Sellit piz ouz ann taolennou
Zo mellezour ann eneou...*

Ainsi survit, après trois siècles, l'une des plus populaires institutions de M. le Nobletz et du Père Maunoir.

Les cantiques, eux aussi, sont, pour une bonne part, ceux du vieux temps. Dans une moitié du Finistère, commandements, prières du matin et du soir se récitent, ou plutôt se chantent, selon les formules jadis reçues du *Tad mad*. Le livret qu'en 1642, une librairie quimpéroise exposa pour la première fois à sa devanture, subit du vivant de l'auteur des retouches et des additions. Ces cantiques servirent de modèles :

d'autres y joignirent leurs propres productions ; mais c'est bien le Père qui donna le branle.

Qu'on n'aille point lui reprocher de ne pas se poser en celtisant puriste. De trop nombreux mots français, gauchement habillés à la bretonne, sont une erreur du temps, non de l'écrivain. Et, si l'on était tenté de désirer plus de poésie dans ces chants populaires, il faudrait se rappeler le but tout didactique qu'ils poursuivaient. Sans l'appeler du même nom, Maunoir pratiquait ce qui maintenant s'intitule « rythmo-pédagogie ». Les formules rimées qu'inlassablement il faisait répéter :

Eun Doue hep muy a adory — Hac a guir calon a quiry, etc...

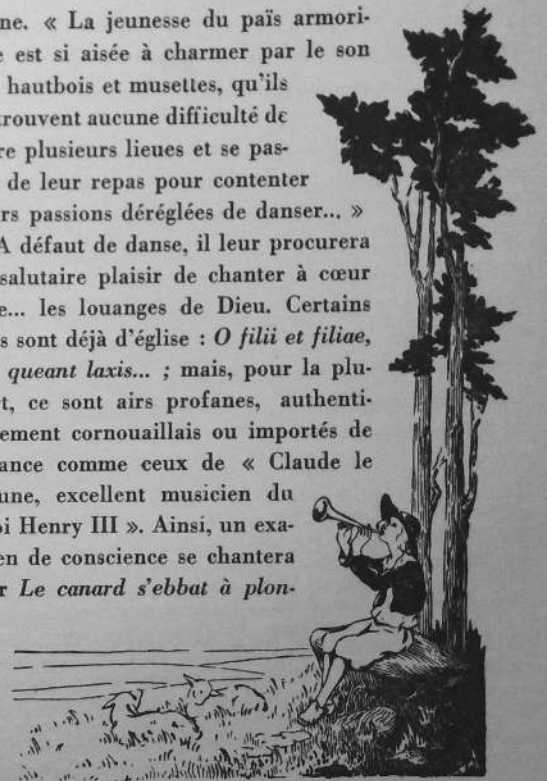
ne sont peut-être pas beaucoup plus « poétiques », mais certes pas moins, que celles des catéchismes français : *Un seul Dieu tu adoreras, etc...*

Dans l'intention du Père, exprimée en son avant-propos, les cantiques devaient avoir un autre résultat : ils agiraient comme un remède homœopathique contre « les chansons mondaines et lascives qui ont tant contribué à introduire la corruption ».

Maunoir a remarqué le parti que peut tirer l'apostatolat de l'attrait exercé par la musique sur l'âme bre-

tonne. « La jeunesse du païs armorique est si aisée à charmer par le son des hautbois et musettes, qu'ils ne trouvent aucune difficulté de faire plusieurs lieues et se passer de leur repas pour contenter leurs passions dérégées de danser... »

A défaut de danse, il leur procurera le salutaire plaisir de chanter à cœur joie... les louanges de Dieu. Certains airs sont déjà d'église : *O filii et filiae, Ut queant laxis...* ; mais, pour la plupart, ce sont airs profanes, authentiquement cornouaillais ou importés de France comme ceux de « Claude le Jeune, excellent musicien du Roi Henry III ». Ainsi, un examen de conscience se chantera sur *Le canard s'ebbat à plon-*



ger. Des mélodies pastorales ou guerrières, *Bataille compagnons*, *Broutez brebis* ou *Babillarde aronde* se prêteront volontiers à des destinations toutes nouvelles...

Ainsi fera le Bienheureux Grignon de Montfort et, par le même moyen, il obtiendra un égal succès.

La vogue des *Canticou spirituel* contribua beaucoup à la réussite des processions et, réciproquement, l'attrait des processions fut un puissant moyen pour stimuler le zèle à apprendre les cantiques. Saintement ingénieux pour le bien des âmes, le Père a heureusement noté sur le vif les fruits de ces méthodes consacrées par une longue expérience. C'est lui-même qu'il faut entendre.

L'arbre se connoît à ses fruicts et une sainte institution par ses effects... Les enfans des villes mêmes et à plus forte raison de la campagne, sur l'espérance qu'ils ont qu'on leur fera l'honneur de les enrôler pour aller à la procession des anges..., viennent très volontiers deux fois le jour pour chanter les cantiques spirituels et, par cet apast, ils sont attirés à entendre l'explication du catéchisme qui est cachée sous la douce écorce de ces hymnes sacrés. Ils oient par après le sermon qui suit d'ordinaire ce chant où ils se plaisent extrêmement. On met une règle dans la mission que, pour aller en ordre dans cette cérémonie, il faut être confessé... En ce tems, ils apprennent à se bien confesser et communier. N'étoit cette... industrie, les enfans seroient détournés, les jours ouvriers, d'entendre la doctrine chrestienne..., leurs parens les appliquant à garder les bestes et

à travailler, ce qui seroit un grand empeschement du bien qu'on prétend dans la mission. Car... le plus grand profit qu'on y fait, c'est de bien instruire la jeunesse et la mettre dans le train d'une bonne vie... Plusieurs demeurent à l'église ou dans le cimetière toute la journée pour apprendre les cantiques. Ils ne donnent patience à leurs pères et mères qu'ils ne les laissent aller à cette sainte école du chant... L'an mil-six-cent-quarante-deux, lorsqu'on fit la mission aux paroisses de l'évesché de Dol qui sont enclavez dans les éveschés de Tréguer et de Saint-Brieuc, les pères et mères fermoient les portes de leurs maisons pour empêcher leurs enfans d'entendre le catéchisme. Ces pauvres innocens avoient été tellement charmés de ce chant divin... qu'ils sortoient par les fenestres de leurs maisons pour courir à l'église... La ferveur à apprendre a été si grande... que la plupart apprenoient en un mois près de quinze cantiques dont chacun étoit composé de quatre-vingts vers, l'un portant l'autre. Ces enfans étant de retour à la maison, portoient leurs parens... à les imiter, à venir aux sermons et catéchismes. Les petits innocens qui étoient à la mamelle, entendant leurs frères et sœurs chanter ces cantiques, commençoient à gazouiller comme des petits rossignols. Les petits de trois et quatre ans, qui avoient appris les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, demandoient à leurs pères et mères qu'ils les menassent à l'église et qu'ils répondroient au Père combien il y avoit de Dieux.

Le jour de la procession n'étoit pas seulement le couronnement et la récompense d'un long travail. Il apportait ses leçons nouvelles, tout en récapitulant celles de la mission. Le Père semble y avoir développé de plus en plus l'élément dramatique qui, à la manière

des mystères du moyen âge, faisait revivre sous les yeux les scènes évangéliques. Écoutons-le encore :

Que dirai-je des fruits qu'on a faits à l'endroit de ceux qui avoient assisté à la procession? Lorsque le jour désigné étoit venu, les villes et paroisses prochaines y abordèrent de dix lieues à la ronde. Lorsqu'on voyoit les enfans chanter avec une harmonie extrême et marcher avec une modestie très particulière ; lorsqu'on voyoit le prestre (1), couronné d'épines et nuds pieds et sanglants, porter la croix, il n'y avoit cœur si dur qu'il ne pleurât. Une grande quantité de ceux qui étoient en danger de damnation éternelle se sont convertis... en voyant ce spectacle ; plusieurs disoient qu'ils ne se soucioient plus de cette vie et ne soupiroient plus qu'à la gloire du Paradis, dont ils voyoient un crayon devant leurs yeux.

(1) Cet usage de faire représenter par un prêtre le personnage de Jésus souffrant fut dénoncé par des adversaires à l'évêque de Vannes, Charles de Rosmadec. L'exemple de saint Charles Borromée justifia le Père et, au lieu d'un blâme, il reçut une complète approbation. La Providence parut même confirmer ce verdict. Désigné pour le rôle du Christ à la Passion, M. Jérôme de l'Estour, recteur de Caudan, se voyait empêché par une grosse fièvre. Selon la promesse du Père, il fut soudain guéri au point de porter, cinq heures durant, une croix de cent vingt livres. Une semblable faveur fut accordée à la fille du marquis de la Marche, gouverneur de Quimper, pour qu'elle pût figurer Marie dans le mystère de la Présentation. — Plusieurs fois, le mauvais temps cessa, à la prière de Maunoir, de manière à permettre la procession. Ainsi, à Motreff, vers Noël 1662. Témoin d'un pareil prodige, pour la procession de Plumergat à Sainte-Anne-d'Auray, le saint M. de Kerlivio notait pour les historiens futurs : « Que celui qui écrira la vie du Père Maunoir se garde de passer sous silence une merveille dont les témoins ont été si nombreux. »

Cette page est plus qu'un simple exposé. C'est une sorte d'apologie. Au temps de Maunoir, comme à celui de saint Vincent Ferrier, les processions trouvèrent des adversaires. Mais, à l'exemple de son grand devancier, le Père savait défendre par des arguments victorieux une industrie si profitable aux âmes.

**

Les temps relativement fort courts où il prenait au milieu de ses frères un peu de repos, le Père Julien les employait à prolonger par ses écrits l'action de sa parole. Non que jamais il ait brigué le renom littéraire. Dès longtemps, il avait renoncé à toute gloire humaine et souvent ses lecteurs seraient tentés de regretter qu'il se désintéresse autant de sa réputation d'écrivain. Aussi bien, n'est-ce pas un auteur qui tient la plume : c'est un missionnaire, un moment éloigné de la chaire, qui, à sa table de travail, se dédommage de ne plus parler. *Canticou, Instructionou profitabl, Templ consacret dar Bassion, Abrege eus an Doctrin christen*, sont-ils autre chose que l'extension de son enseignement oral ? Et, tout de même, le *Sacré Collège de Jésus* et le *Chemin assuré de pénitence...* Les biographies, elles aussi, rentrent dans ce cadre, qu'il

s'agisse de brèves notices ou de vies minutieusement retracées, dans les détails. Leur but n'était-il pas de sauver de l'oubli l'exemple de grands missionnaires, le Nobletz, Pierre Bernard, Trémaria ; de rappeler l'appui donné aux missions par de saints prélats, du Louët, Grangier ; de signaler la collaboration de prières et de souffrances apportée à l'œuvre, par des âmes apostoliques comme Marie-Amice Picard († 1652) et Catherine Daniélou († 1667) ?

Ces derniers écrits n'étaient le plus souvent que des recueils de documents qu'utiliserait quelque écrivain de métier. Ainsi, pour sa vie de le Nobletz qu'il fit éditer à Paris par Muguet, le Père Antoine Verjus suivit pas à pas la narration manuscrite du Père Maunoir, plus diffuse, moins ordonnée, mais combien plus savoureuse.

Comme celle de Dom Michel, les amples biographies de Marie-Amice Picard et de Catherine Daniélou sont demeurées manuscrites. Nous n'avons pas à rappeler ici l'existence douloureuse de ces deux âmes « écolières du Calvaire », « filles de la croix ». Tel saint Jean Eudes rencontrant sur son chemin Marie des Vallées, le Père dut leur donner ses soins par déférence pour l'autorité ecclésiastique, pour Mgr du Louët, en particulier. On sait en quelle estime elles étaient tenues par

les plus saints personnages de l'époque. A la première, le « martyrologe vivant », M. le Nobletz avait prédit la croix et la victoire par la patience ; de Catherine, il disait que c' « étoit un vase d'or couvert de paille et qu'une âme qui aime l'humilité et la pauvreté ne peut être trompée... » (1). A l'une et à l'autre, les prélats de Bretagne témoignèrent les plus grands égards. Mgr de Laval-Boisdauphin tint à présider lui-même, à Saint-Pol, les funérailles de l'humble Marie-Amice et Mgr du Louët, convaincu par ce qu'il avait observé lui-même et rassuré par l'avis de « plusieurs Révérends Pères Minimes », de Jésuites et, « en particulier, du R.P. Jacques Dinet, provincial et depuis confesseur de Louis XIII », rendit, par un acte officiel, témoignage à sa « vertu solide, constante et héroïque au-dessus du commun ». Quant à Catherine Daniélou, M. Galerne, « promoteur de Cornouaille », l'avait en vénération, Mgr de Rosmadec la reçut à Vannes avec honneur et l'évêque de Quimper, « ayant appris la vertu de cette servante de Dieu et qu'elle était conduite par des voyes

(1) Mgr du Louët déclarait de même à propos de Marie-Amice : « Nous avons remarqué en cette pauvre villageoise une humilité suivie d'une obéissance parfaite Jusques à la mort, à ses directeurs comme à Jésus-Christ, ce qui nous a été grand sujet de croire que sa conduite extraordinaire estoit de Dieu qui ne permet jamais que l'humble et obéissant soit trompé de l'esprit de mensonge et de superbe. »

particulières, pria le Père Pierre Bernard et son compagnon, missionnaire, d'en avoir soin » (1). Conscieusement, Maunoir nota ce dont il fut témoin, enregistra ce qu'il entendit, puis abandonna ces documents à l'autorité qui avait grâce d'état pour en faire usage.

Ses ouvrages imprimés, qu'ils soient destinés au clergé ou aux fidèles, nous donnent une idée de sa prédication. Sans doute n'y percevons-nous plus guère ces accents d'épouvante qui, d'après un témoin, faisaient « grincer des dents » aux pécheurs terrifiés par les jugements de Dieu. Mais nous y retrouvons bien cet enseignement concret, pratique, merveilleusement adapté aux auditoires, capable, comme les catéchismes du saint Curé d'Ars, de charmer à la fois les savants et les simples, les « docteurs de Sorbonne » et les plus illettrés des villageois.

(1) Le Père Maunoir précise : « Le Père Bernard étant mort treize ans avant cette servante de Dieu, je succédai à sa direction le reste de sa vie. » A l'occasion, elle s'adressait aussi au Père Jaquesson. — On aime à relever chez elle, dès 1644 (19 janvier), des traces de dévotion personnelle au Sacré-Cœur. Interrogée « quelle dévotion elle avoit à la playe du costé de Nostre-Seigneur, elle dit qu'elle la saluoit en cette façon : « Je vous salue amoureusement, ô playe sacrée de mon Rédempteur ; je me mets ici près de vostre Cœur. J'y mets Mgr de Cornouaille, le Père Bernard mon confesseur et tous mes amis... » (*Vie ms de Catherine Daniélou*, ch. LVI.)

Dans le *Sacré Collège*, il fournit les prêtres pourvus de bénéfices en pays bretonnant des connaissances strictement indispensables, en fait de grammaire et de lexique, pour exercer le ministère dans la langue de leurs ouailles. Or, le vocabulaire qu'il met à leur disposition, outre les termes proprement religieux, contient quantité de mots courants concernant les métiers, l'agriculture, la pêche, l'apiculture, les animaux domestiques et sauvages, etc... C'est que lui-même s'en servait, soit que, par des comparaisons, il rendit accessibles à des esprits peu spéculatifs les réalités spirituelles, soit qu'à l'exemple de saint François-Xavier, il gagnât les auditeurs en commençant par les entretenir de ce qui les intéressait davantage. Il pouvait bien passer une grande partie de ses voyages à faire oraison, tellement perdu en Dieu qu'un jour, un ami le rencontrant à cheval sur la route d'Auray n'osa pas, par respect, le tirer de la contemplation qui l'absorbait tout entier ; il lui restait encore des occasions de voir, d'observer et de retenir. Comme un François d'Assise ou un François de Sales, il a écouté le joyeux chant du rossignol (1) et le murmure de la source,

(1) Plus près de la nature que la plupart des poètes et que Virgile lui-même, le Père revient deux fois, dans son cantique XXXIX (le dernier de



Concarneau. Rue de la ville close

pour noter leurs mélodies dans le plus frais de ses cantiques (1) ; il a remarqué le « tribar » que l'on met aux porcs pour les empêcher de franchir les haies, et les « fumiers de goëmon » près desquels M. de Tréméria, expiant son excessive délicatesse, reste assis de longues heures pour entendre les paysans qui viennent à lui ; à Douarnenez et à Concarneau, il s'intéresse au commerce de la sardine et à la fabrication des filets... Et surtout, que d'observations psychologiques qui prêteront à mainte application : c'est l' « indulgence damnable des parents qui ne chastient pas leurs enfants » et, par contre, l'irascibilité de certains maîtres d'école qui, non contents des salutaires verges de genêt, abusent vraiment des coups de pied et du bâton ; ce sont les pénitents bavards qui, par des flots de paroles inutiles, « rompent la tête à leur confesseur » ; c'est la jeunesse coquette qui aime « dentelles et passements » ; ce sont « ces pompes et vanités qui se logent aussi

l'édition princeps), sur la gaieté du rossignol (*An eaustic... a cunn quen gay... O eaustic gay...*)

(1) Dans son *Etude historique sur les cantiques bretons*, parue dans *Feiz ha Breiz*, le Père Bourdoulous avait raison d'appliquer au Père Maunoir cette réflexion d'un auteur que, pour des motifs personnels, nous avons double plaisir à citer ici, le comte de Nugent : « Assurément, il y a de belles et bonnes raisons pour que la poésie s'inspire de la religion chrétienne, mais les poètes de la Bretagne ont mieux fait encore que d'en avoir de belles et bonnes raisons : ils en ont donné de beaux et bons exemples. » (*Revue de Bretagne et de Vendée*, 1958, p. 541-542.)

bien quelquefois sous les chaumines que dans les châteaux des riches », etc., etc...

Réelle et familière, cette prédication était souverainement affective. Jamais peut-être, disait-on, orateur n'a fait verser autant de larmes.

A mesure que ses auditoires reprenaient dans toute sa pureté la pratique de la vie chrétienne, les besoins n'étaient plus les mêmes. D'une fois à l'autre, Maunoir, qui repassait souvent dans les mêmes lieux, constatait les progrès obtenus. Ces âmes de bonne volonté, il ne suffisait plus de leur enseigner les principaux mystères et les devoirs essentiels ; on pouvait leur donner des conseils de perfection et les initier à la vie intérieure.

Pour cela, le Père Huby, retourné à Vannes, y avait établi les retraites fermées. La maison qu'il dirigeait voyait affluer des « exercitants » de toutes classes et, parmi ses hôtes les plus assidus, on remarquait avec édification le bon évêque de Tréguier, Grangier de Livernis. Grâce au Père Maunoir, secondé par son recteur le Père Jean Jégou, Quimper suivit l'exemple de Vannes et, le 19 mars 1670, l'œuvre des retraites commença à y fonctionner. Saint Joseph en fut le patron et il sut bientôt prouver que ce patronage, il l'exerçait effectivement. Le bruit circula qu'un maître de bar-

que de Quiberon, menacé par l'ennemi comme il rapportait de La Rochelle une cargaison de vin, se recommanda au saint, sous les auspices duquel il avait fait les Exercices ; il promit un pèlerinage et une seconde retraite... Contrairement à toute vraisemblance, la poursuite hostile cessa ; saint Joseph l'avait sauvé...

Là, on put admirer la ferveur de Messire Guy de Kerouardet, seigneur de Kernevel et recteur de cette paroisse depuis près d'un demi-siècle ; celle du jeune marquis de Nevet, de MM. de Kerhavo, de Villeneuve, de bien d'autres encore, dont l'exemple attirait des imitateurs.

Mais, tous ne pouvaient venir s'enfermer une semaine à Vannes ou à Quimper. Pourquoi ne pas porter la grâce des Exercices spirituels à ceux que la nécessité retenait dans leurs paroisses ? On grefferait l'œuvre des retraites sur celle des missions. En 1671, le Père Maunoir en fit l'essai à Lannion, sous les yeux de Mgr Grangier, son saint ami ; M. de Trémaria proposait en chaire les sujets qui, selon son attrait, se rapportaient ordinairement à la Passion. La tentative ayant pleinement réussi, on en généralisa l'usage. Depuis lors, toute mission comporta plusieurs retraites, souvent trois de suite, et, pour montrer le cas qu'il fallait faire de ces exercices, il fut décidé que, dans



Vannes. Place Henri IV

la grande procession finale, ceux qui les auraient suivis, seraient mis à une place d'honneur.

Une objection, au début, impressionnait quelques esprits défiants à l'égard de cette innovation : ces retraites ambulantes ne nuiraient-elles pas aux retraites fermées ? L'expérience prouva le contraire et, bien loin de se faire tort, les deux œuvres s'aidèrent mutuellement. Maunoir, d'ailleurs, s'était rendu à Vannes, près du Père Huby et de M. de Kerlivio, afin de voir par lui-même le fonctionnement des maisons de retraite et s'instruire de leurs méthodes. Toujours disposé à recevoir des leçons des autres, il voyait d'illustres personnages venir apprendre, en le regardant agir, la manière de gagner les âmes à Jésus-Christ. En 1682, l'« insigne contemplatif » (H. Bremond), M. Boudon, archidiacre d'Évreux, lui annonce sa visite (1) ; le Père Chaurand, apôtre de la Provence, appelé en Bretagne pour y fonder des hospices, assiste à ces missions-retraites inaugurées depuis peu. Il ne se lasse pas d'en admirer l'ordre, le recueillement, le silence et, par-dessus tout, l'incomparable ascendant de l'ordonnateur.

(1) Mais, ainsi que le Père Maunoir le lui avait déclaré, il ne fit son voyage en Bretagne qu'après la mort de celui-ci.

*
**

Depuis longtemps et sans y prétendre, le Père faisait école. Et c'est ainsi que, dès 1661, le Provincial des Carmes mitigés le pria de venir au couvent de Sainte-Anne d'Auray, pour y conférer avec ses religieux. Il n'y avait pas en Europe de lieu de pèlerinage plus fréquenté et la foule des visiteurs assiégeait littéralement les confessionnaires des bons Pères. Après y avoir séjourné, Maunoir le comparait à « une cité de refuge au milieu de la Bretagne... où plusieurs pécheurs ont recours pour être délivrés de la tyrannie des démons » (1).

« Dès 1630, racontent MM. Buléon et Le Garrec, les confesseurs du pèlerinage... se trouvèrent en tête à tête avec des sorciers qui, sollicités de renoncer au démon et « de rendre les pactes qu'ils avaient écrits », s'agitaient au point de faire trembler les confessionnaires » (2). Le mal durant toujours trente ans plus

(1) *Vie ms de M. de Trémaria*, ch. 9.

(2) J. Buléon et E. le Garrec, *Sainte-Anne d'Auray*, t. I, p. 247-248, d'après le Père Hugues, carme contemporain de Nicolazic. — Le plus célèbre parmi ces confesseurs fut le Père Simon de Saint-Anne (1610-

tard, ils voulurent avoir là-dessus l'avis du Père Maunoir.

Lui aussi avait constaté des cas semblables. Quoi d'étonnant ? Un demi-siècle plus tôt, saint François de Sales en signalait dans ses lettres ; l'apostolat de M. Olier à Paris, celui de saint Jean Eudes en Normandie (1) en rencontraient souvent et des plus extraordinaires... Donc, à Saint-Guen, en 1649, le Père acquit la conviction qu'il existait une secte dont les membres, qui s'étaient livrés au démon, offraient une résistance presque insurmontable aux efforts tentés pour les ramener à Dieu. A moins d'intervention miraculeuse, on ne voyait pas comment obtenir d'eux une confession complète et sincère. Peu à peu, son expérience se précisant, il entreprit de rédiger un ques-

1682), de Saint-Nicolas-des-Eaux ; après avoir mené jusqu'à trente-sept ans la vie de catéchiste et de missionnaire, il entra chez les Carmes et y vécut trente ans « toujours au confessionnal ou au chœur ou en chaire, assistant ou instruisant les pèlerins, tant par exhortations fort pathétiques que par cantiques spirituels », *op. cit.*, p. 333. On devine de quelle consolation pouvaient être, pour le Père Julien, les entretiens d'un tel homme. Le Père Romaln de Saint-Charles et son confrère, le Père Armel, semblent toutefois être ceux qui profitèrent le plus de la conférence que leur fit Maunoir, « l'espace d'une heure, la veille de Sainte-Anne » (25 juillet 1661).

(1) Il y a beaucoup d'analogies entre les témoignages de saint Jean Eudes et ceux du Vénérable Père Maunoir. Les sabbats du bois d'Étencilin paraissent bien valoir ceux de Cornouaille et les foyers de satanisme que renfermait alors, selon les historiens du saint, le diocèse de Coutances, n'avaient rien à envier aux nocturnes assemblées du carrefour des Sept-Voies.

tionnaire capable de faciliter les aveux et M. de Tréméria, en qui l'on reconnaissait une grâce particulière pour secourir ce genre de pécheurs, apporta son concours. Encore une prédiction de M. le Nobletz qui s'accomplissait.

Lorsqu'elle commença à être un peu connue, cette méthode, destinée seulement à un petit nombre de confesseurs prudents et sages, rendit à plusieurs, de leur propre aveu, les plus grands services ; d'autres la discutèrent. Ému de ces oppositions, le recteur du collège de Quimper la fit examiner. Aux sceptiques *a priori*, qui prétendaient dans un haussement d'épaules que jamais on ne rencontre de sorciers, le Père répondait modestement, mais avec fermeté, en s'appuyant sur l'autorité de saint Vincent Ferrier, « qui, dans la plupart de ses sermons, s'élève contre ce mal » (1). Mieux encore, ajoutait-il, « l'Église les excommunie ».

Cette question, il put la traiter tout à loisir à l'évêché de Tréguier où Mgr Grangier le manda avec M. de Tréméria et quatre prêtres.

(1) Il eût pu ajouter celle de saint Thomas, par exemple *Somme Théol., Suppl., q. LVIII, art. 2* : « *Quidam dixerunt quod maleficium nihil erat in mundo nisi in aestinatione hominum... Sed hoc est contra auctoritates Sanctorum...* »

Pendant cinq jours, on étudia sous le regard de Dieu le fléau et les remèdes possibles ; on discuta la méthode avec les objections des opposants ; ces difficultés furent réduites à quelque vingt articles que l'évêque soumettrait à un tribunal constitué pour se prononcer là-dessus. Lui-même, accompagné de M. de Tréméria, alla porter à Paris les pièces du procès. Il se déclarait prêt à employer tous les moyens pour purger son diocèse de cette peste infernale que combattaient les missionnaires ; mais, si la méthode proposée par le Père Maunoir n'obtenait pas les suffrages des juges, il n'en serait plus question.

Ce tribunal fut composé de telle sorte qu'il donnait les plus sérieuses garanties de science, de sagesse et d'impartialité : deux évêques (1), un grand-vicaire de Paris, plusieurs docteurs de Sorbonne (MM. Bail, Matos, Renou), les Pères Jean Bagot et Julien Hayneuve (2), surtout M. Boudon et « Monsieur Vincent » (saint Vincent de Paul), fondateur et supérieur des Prêtres de la Mission. Après trois mois d'examen, le

(1) Ceux de Pamiers et de Boulogne.

(2) Lavallois, ancien recteur du collège de Quimper, le Père Hayneuve, auteur ascétique renommé, a trouvé place dans les vers de Boileau.

verdict fut rendu le 9 février 1658 ; il était pleinement en faveur de Maunoir ! (1).

A l'approbation théorique se joignirent aussitôt des approbations pratiques non moins précieuses. De retour à Tréguier, Grangier autorisa la méthode par un acte officiel, signé de sa main et scellé de ses armes. Les évêques de Cornouaille et de Léon en firent autant. Un grand-vicaire de Paris voulut se la procurer pour en faire part à tous les missionnaires de France ; le saint vicaire général de Vannes, M. de Kerlivio, en adopta l'usage dans son ministère, et Mgr Pallu, évêque d'Héliopolis, l'emportait en Extrême-Orient.

Les espérances du Père Julien se trouvaient atteintes et presque dépassées. Il lui était donc donné, ainsi qu'il l'avait rêvé jadis, de poursuivre Satan jusqu'aux extrémités du monde. Vingt-cinq ans plus tard, Mgr de

(1) L'approbation de la méthode ne signifie pas nécessairement que le Père et les prélats qui le soutenaient ne se soient jamais trompés dans l'interprétation de certains faits extraordinaires. Les saints eux-mêmes ne sont pas infallibles ; mais, à supposer, ce qui n'a pas été démontré encore, qu'il ait pu être abusé ici ou là, on doit reconnaître qu'il le fut en bonne et sainte compagnie, que l'on considère ses devanciers ou ses contemporains. Tel, qui refusa d'abord de lui rendre justice, revint entièrement de ses préventions premières : ainsi le Père Claude de Saint-François, carme, dont parle le Père le Roux. En avril 1684, il rétracta solennellement et par écrit ses doutes téméraires.

Coëtlogon, recevant dans la ville épiscopale, le cœur du missionnaire, aura raison de s'écrier : « Voilà un cœur qui a bien haï le diable ! »



Armes
de Mgr de Coëtlogon



CHAPITRE XII

Mort en missionnant.

N'était en 1682. Depuis trente ans Dom Michel était entré dans sa récompense (5 mai 1652). Le Père Bernard l'avait suivi (28 novembre 1654), puis le Père Thomas (8 janvier 1657), enfin M. de Trémaria (24 juin 1674). L'un après l'autre, le Père Maunoir voyait disparaître ses bienfaiteurs, René du Louët, (1668), Balthazar Grangier (1678)... La Providence, il est vrai, lui suscitait d'autres appuis et d'autres auxiliaires. Sans compter des compagnons d'occasion comme les Pères Salleneuve, de Champs, Brossamain, plusieurs jésuites s'étaient succédés auprès de lui, le Père Poncet, dont les mains mutilées par les sauvages

rappelaient le martyr du Père Jogues, le Père Robert Jaquesson, un Rémois qui s'était fait une âme bretonne, les Pères Terrier, Quentin, etc... Enfin, depuis 1668, le Père Vincent Martin, un apôtre selon son cœur, l'accompagnait dans tous ses ministères.

Comment expliquer, sans intervention surnaturelle, qu'il ait pu résister si longtemps à une telle vie ? « Il se trouvait des missionnaires, dit le Père le Roux, qui, après un mois de mission, n'en pouvoient plus. Dieu a soutenu le Père Maunoir l'espace de quarante-deux ans dans un travail continu. »

Écrivant de Vannes, le 1^{er} février 1682 au Provincial de Lyon, le Père Honoré Chaurand le montrait à l'œuvre : « Le Père Maunoir, âgé aujourd'hui de soixante-et-quinze ans, donne l'ordre à tous ces travaux ; mais avec tant de présence d'esprit et de conduite qu'il semble n'avoir pas à disposer de dix personnes (il en avait cinq cents à diriger à la fois !) et avec autant de force et de vigueur qu'il en avait à l'âge de quarante ans. »

Un visiteur qui ne le voyait qu'en passant pouvait se faire illusion : le zèle du Père et son indomptable énergie donnaient le change. Mais le recteur de Cro-

zon (1), chez qui il prêcha le carême cette année-là, ne s'y méprit point. Manifestement les forces déclinaient. Le *Tad mad* s'acheminait à grands pas vers la récompense. « Mon bon Père, lui dit le recteur avec une simplicité filiale, si vous devez mourir bientôt, mourez ici. Laissez à ma paroisse ce corps que vous avez tant tourmenté durant votre vie. » Mais, Crozon n'était pas, Maunoir le savait sans doute, le lieu providentiellement marqué pour sa sépulture et la récompense devait encore être précédée de quelques mois de travaux. Aussi ne fit-il que plaisanter aimablement de cette invitation obligeante. A Pâques, en quittant son hôte, il le remercia gaiement : « Je n'ai fait chez vous qu'acquérir des forces. Je vais les employer ailleurs et vous aurez bonne part au mérite de mon travail. »

Cette provision de santé qu'il se flattait d'avoir amassée à Crozon, il la dépensa dans les évêchés de Tréguier et de Saint-Brieuc. Mais, vite il dépassa la mesure et un jour, à Bourbriac, il eut en descendant de chaire une faiblesse qu'on crut un présage de la fin. Tout inquiet, un prêtre lui demanda s'il n'allait pas

(1) C'était M. de Coëtlogon, frère de l'évêque de Quimper.

mourir (on avait la conviction que Dieu ne lui laissait pas d'incertitude sur l'avenir). Maunoir le rassura pour le moment : il ne mourrait que sur les terres de saint Corentin, c'est-à-dire en Cornouaille.

Il y retournait bientôt pour une mission à Scrignac. On se rappelait dans cette paroisse qu'il avait promis de revenir y prêcher avant sa mort. Ce souvenir lui valut d'innombrables visites de gens qui voulaient recevoir ses derniers avis. Le surmenage amena une rechute. A peine sur pied, le Père se remit en route pour Saint-Brieuc, où il achèverait les préparatifs d'une mission projetée à Uzel. Tout à coup, dans une rue de la ville, il dit au Père Martin qu'il était temps de retourner en Cornouaille car son heure était proche.

Sans plus tarder, ils reprirent le chemin de Quimper, en s'arrêtant au Quillio, pour la consolation de deux âmes, et à Plouguernevel, dans ce séminaire que Maunoir appelait une « pépinière de saints ». Ce fut là qu'il prêcha son dernier sermon et, au départ, il oublia sa barrette et son surplis qui furent gardés comme des reliques.

A force d'énergie, il poussa jusqu'à Plévin. Mais il dut s'y arrêter, incapable désormais de poursuivre son

voyage. A quoi bon d'ailleurs ? N'était-il pas sur les « terres de saint Corentin » ? (1).

Le recteur de Plévin, M. Canant, était de ses plus fidèles amis. Devinant que le Père souffrait beaucoup (pneumonie ou pleurésie ?), il s'unit au Père Martin pour l'obliger à avouer ce qu'il éprouvait. En effet, le plus possible, le patient dissimulait ses douleurs afin de ne déranger personne et puis, à son avis, la croix, quelle qu'en fût la forme, était toujours bien venue. N'avait-il pas dit un jour : « J'aimerais bien le feu du Purgatoire ; il fait beaucoup souffrir, mais il n'empêche pas d'aimer Dieu. » Aussi, toutes ses maladies, il les avait jusqu'ici regardées comme son meilleur temps : à Douarnenez en 1657, à Morlaix dix ans plus tard, à Plomodiern puis à Quimper en 1677, il avait vu la mort de près et sans crainte ; à Quimperlé surtout, en 1665, quand, interrompu dans ses travaux, il disait avec une humilité si vraie : « Dieu soit béni ; la mission se fera mieux sans moi ; j'aurais tout gâté... » (2). Cette fois encore, il se trouvait empêché de donner à Plouyé le ministère promis. Mais, oublieux de sa con-

(1) Avant la Révolution, Plévin appartenait au diocèse de Quimper.

(2) Comme à Bourges en 1636, le Père Maunoir fut à Quimperlé guéri par le saint Viatique (Janvier 1665).

solution personnelle, il envoya seul le Père Martin, heureux de penser que les âmes profiteraient de ce sacrifice.

Le gouverneur de Carhaix, M. de Kerlouët, était de la famille du Père Huby. Il vint prier le malade d'accepter l'hospitalité de son château. Le Père déclina l'offre, et, quand le charitable visiteur se fut retiré, il expliqua à M. Canant qu'une demeure confortable ne convenait pas à un pauvre religieux. De son côté, Mgr de Quimper lui envoya un de ses prêtres chargé de s'informer de tout ce qu'il pourrait désirer. Mais le Père ne désirait rien... que le ciel. Ses invocations s'inspiraient du mot de saint Paul : *mori lucrum*. En attendant, le crucifix lui suffisait : « Laissez-moi avec la croix de Notre-Seigneur ; c'est une bonne compagnie... »

Quand on sut à Quimper que la maladie semblait mortelle, une bienfaitrice des missions, Anne de Kernafflen, dame de Pratelas, s'empressa d'amener à Plévin le médecin le plus réputé de la ville, un certain M. du Castel ; le Père du Demaine, le nouveau ministre du collège, les accompagnait. Ce fut lui qui, en présence de M. Canant et de quelques autres prêtres, administra au Père Julien le saint viatique et l'extrême-onction. En échange de ce bon office, Maunoir lui ob-

tint la vocation aux missions bretonnes, cette grâce qu'il avait appris de Dom Michel à estimer plus que d' « être élevé jusqu'au troisième ciel ».

La pensée de son précurseur lui revint alors et l'on eut lieu de croire que celui-ci le consola dans son agonie. Il demanda aussi son cher compagnon, le Père Martin. Quand on lui rappela que le Père travaillait à la mission de Plouyé, il en témoigna de la joie et demanda qu'en souvenir de leur union dans l'apostolat, on lui remit son crucifix.

Il avait écrit de M. le Nobletz que le saint prêtre, avant de mourir, connut « la consolation d'Abraham », en apercevant quelle nombreuse postérité spirituelle Dieu lui donnait. Ceci fut plus vrai encore de lui-même. A la demande du Père du Demaine, il bénit ses missionnaires présents et, en leur personne, un millier de prêtres, ses disciples, dispersés



Crucifix du Vénérable
Julien Maunoir
(Roz-Avel)

dans toute la Bretagne. Multipliant de courtes aspirations qui « étoient, dit Boschet, comme des flèches de feu », il attendait paisiblement l'appel de Dieu. Un

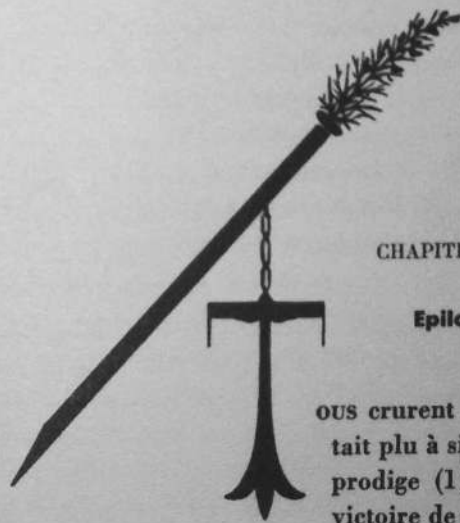


Eglise de Motreff

instant, sur son visage, passa une ombre d'inquiétude. Satan faisait-il effort pour troubler son ennemi ? Le crucifix, placé aussitôt sous le regard du mourant, dissipa immédiatement le nuage. Le 28 janvier, sur les huit heures du soir, le Père Julien Maunoir expirait dans le baiser du Seigneur.

Dans cette sombre soirée, à moins de deux lieues de Plévin, M. Quillierou, recteur de Motreff, et un de ses paroissiens, causaient ensemble près de leur jolie petite église qui, perchée au plus haut du Menez Du, domine magnifiquement de son clocher à jour toute la région de Carhaix. Soudain, le mur de granit paraît éclairé d'une vive lueur. Serait-ce le reflet d'un incendie dans le village ? Non, tout y est tranquille en cette veillée d'hiver. Intrigués, les deux interlocuteurs interrogent l'horizon ; enfin, hissé sur le mur du cimetière, le bon paysan peut rassurer son recteur. C'est une grande clarté dans le ciel, du côté de l'est, vers Plévin. Le prêtre y avait visité la veille, au presbytère, le Père Maunoir, bien connu des habitants de Motreff qu'il avait évangélisés plus d'une fois et de lui en particulier qui se flattait d'être de ses amis. Il eut le pressentiment qu'on allait apprendre l'heureux trépas du saint homme.

Au même moment, dans la nuit qui redevenait toute noire, on perçut le son grave, mais non pas triste, des cloches de Plévin...



CHAPITRE XIII

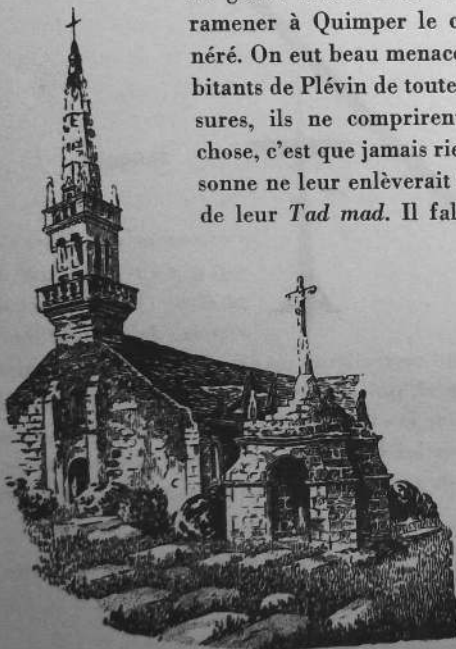
Epilogue

OUS crurent que Dieu s'était plu à signaler par un prodige (1) la suprême victoire de son bon serviteur. Ce fait merveilleux ne devait pas être le dernier. Le surnaturel, qui affleurait sans cesse et se montrait souvent dans la vie apostolique du Serviteur de Dieu, allait attirer les foules autour de son humble tombe. Parlant de sa dépouille mortelle, il avait prédit, sans

(1) « Monsieur Quillerou (le recteur) m'a raconté ce prodige lui-même, dit le Roux, et il en a fait sa déclaration juridique avant sa mort : tous ceux du bourg de Motref sçurent cette merveille, le lendemain, des deux témoins qui l'avoient vue. »

paraître y attacher autrement d'importance, que là où tomberait l'arbre, là il demeurerait.

Vainement l'évêque envoya-t-il un grand-vicaire avec mission de ramener à Quimper le corps vénéré. On eut beau menacer les habitants de Plévin de toutes les censures, ils ne comprirent qu'une chose, c'est que jamais rien ni personne ne leur enlèverait les restes de leur *Tad mad*. Il fallut céder



Plévin

à la voix du peuple et se contenter de rapporter dans la ville épiscopale le « cœur qui avait tant haï le diable ». Le 1^{er} février, le corps fut placé dans l'enfeu des Kerlouët. C'est là que, depuis deux-cent-cinquante ans, tant de Bretons et de Bretonnes sont venus s'agenouiller, solliciter une guérison, remercier d'une faveur. On le fit au lendemain de sa mort ; on le fait encore tous les jours.

« Il est en vénération dans toute la Bretagne, écrivait le Père le Roux au début du siècle suivant, et quoy qu'on ne l'appelle pas Saint, jusqu'à ce que le Saint-Siège l'ait déclaré tel, l'on a recours à luy comme à un grand Serviteur de Dieu. » Et il concluait son *Recueil des vertus et des miracles* par cette tranquille assertion : « Plus de trois cens miracles bien vérifiés que j'ai rapportez doivent convaincre tout le monde... »

Il ne craignait pas de démentis celui qui pouvait avec cette assurance défier le scepticisme du lecteur : « Ce qui me plaît le plus dans ce Recueil, c'est que je ne cite pas icy des Miracles arrivez dans des pays éloignés..., je parle de ce que nous avons veu, je produis des témoins qui vivent encore, que l'on peut interroger et qui n'ont nul intérêt à mentir... Toute la Bretagne peut vérifier ce que j'écris. »

Les siècles ont passé, les révolutions et les gouvernements se sont succédés ; la confiance dans le bon Père demeure. *Tad mad beniguet* ! c'est, dans tout le pays, une exclamation familière et courante comme « Sainte Anne ! » au pays de Vannes. Mais ce n'est pas simple routine : cette confiance est agissante et pratique. On l'a vu pendant la Grande Guerre (1), on le constate toujours depuis. Et ce n'est pas seulement dans les paroisses limitrophes ou dans les seuls diocèses de Quimper, Vannes et Saint-Brieuc, que la tradition se perpétue. Des régions de France les plus éloignées, des pays étrangers même et des missions lointaines parviennent à Plévin demandes et actions de grâces. N'est-ce pas parce que le *Tad mad* continue dans le ciel à faire du bien sur la terre ?

(2) Le 31 décembre 1914, M. Morvan, recteur de Plévin, notait : « Il n'y a pas un soldat de la paroisse qui ne se soit ou n'ait été recommandé au *Tad mad*. »

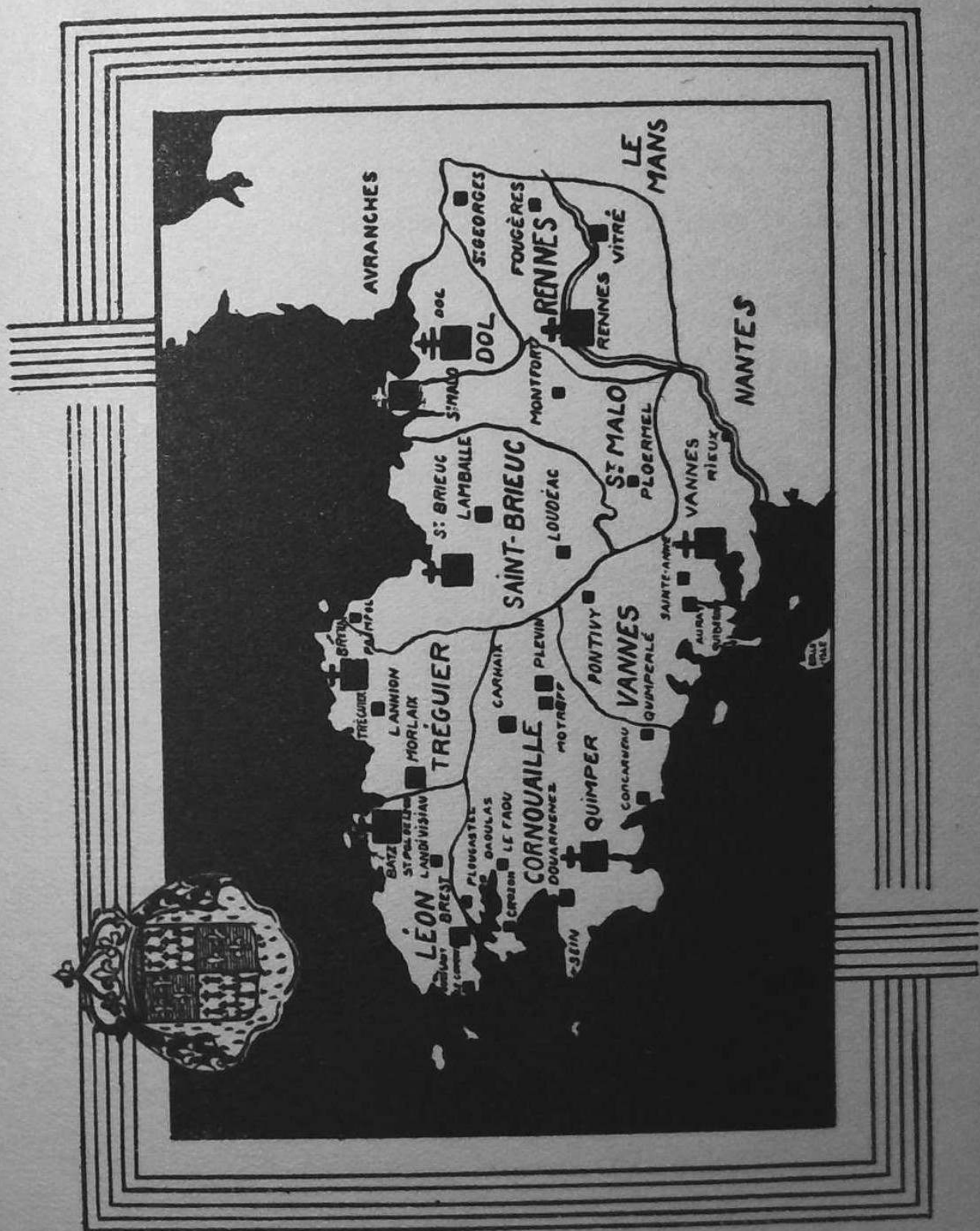


TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
Maison natale de Julien Maunoir	15
Ancienne église de Saint-Georges	22
Église des Jésuites de Rennes	28
Une classe au xvii ^e siècle	32
Un coche	37
Blason des Huby	45
La Flèche au xvii ^e siècle	52
Le Steir à Quimper	58
Ti Mamm Doué	64
Ploaré	69
Mont-Saint-Michel	71
L'étude	76
Noël	81
Bréviaire du Vénérable conservé à Roz-Avel (Quimper)	82
Rouen	85
Cathédrale de Quimper	87
Statue de saint Corentin	89
Cathédrale de Quimper au xvii ^e siècle	92
Collège de Quimper	98
Blasons de Rieux et du Louët.....	103
Costume de l'île de Sein	113
Concarneau	122
Loup étranglant un cheval	126
Résinier du Musée d'Hennebont (1).....	131
Croix du xv ^e siècle. Rieux (Morbihan)	133

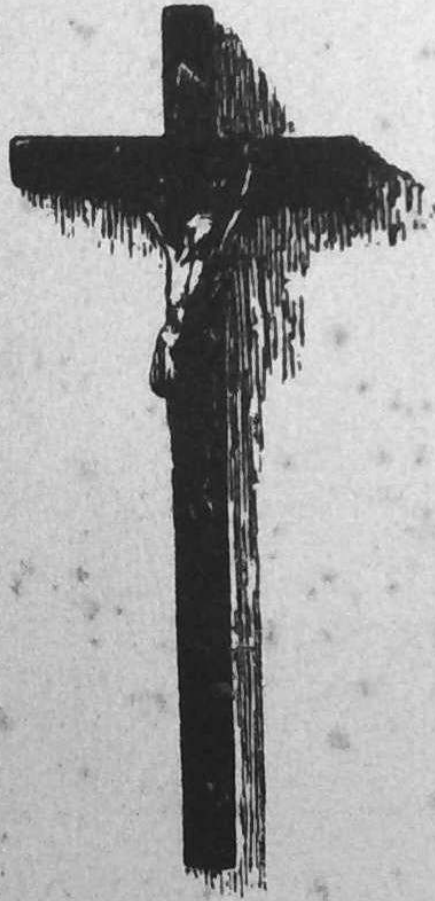
(1) D'après une photographie obligeamment communiquée par M. Des-Jacques, conservateur du Musée d'Hennebont.

	Pages
Calvaire de Quillinen	134
Cathédrale de Tréguier	149
Ancienne fontaine de Sainte-Anne-d'Auray ..	170
Musicien breton et sa bombarde	179
Concarneau. Rue de la Ville-Close	188
Vannes, Place Henri IV	192
Blaçon de Mgr de Coëtlogon	199
Crucifix du Vénérable, conservé à Roz-Avel (Quimper)	207
Église de Motreff	208
Plévin	212
Carte de la Bretagne au XVII ^e siècle	215

TABLE DES CHAPITRES

Avant-propos	7
Chapitre I. — L'enfance au village	13
— II. — Le premier collège de Jésuites en Bretagne	25
— III. — Formation religieuse	39
— IV. — Régence à Quimper	57
— V. — En attendant l'heure de Dieu : Tours, Bourges, Nevers, Rouen..	73
— VI. — Dernière initiation	91
— VII. — « Le feu au milieu des eaux »	109
— VIII. — Extension du mouvement mission- naire	121
— IX. — L'apôtre du clergé	137
— X. — Relations avec l'autorité civile ...	161
— XI. — Évolution et progrès des méthodes.	175
— XII. — Mort en missionnant	201
— XIII. — Épilogue	211

IMPRIMERIE AUXILIAIRE
— 79 RUE DAGUERRE —
—— PARIS (XIV) ——



IMPRIMERIE
AUXILIAIRE
79, R. DAGUERRE
PARIS - (XIV^e)